This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

REP. F 12421
~~+/T 5924 A. 1~~

REP. F 12421
~~+/T 5924 A. 1~~

REP. F 12421
~~+/T 5924 A. 1~~

REP. F 12421
~~+/T 5924 A. 1~~

LES

SENSATIONS D'UN JURÉ

LES SENSATIONS
D'UN JURÉ

VINGT FIGURES CONTEMPORAINES

PAR

HIPPOLYTE BABOU

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXV

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 JAN 1962
OF OXFORD
LIBRARY

PETITE CONVERSATION

ENTRE

L'AUTEUR ET LE LECTEUR

L'Auteur, tirant un passant par la manche.

Je ne me trompe pas : c'est bien vous, Lecteur?

Le Lecteur, pirouettant.

Qui ose m'arrêter? Un auteur, sans doute?

L'Auteur, saluant.

Oui, monsieur.

Le Lecteur, avec brusquerie.

Pourquoi m'appelez-vous lecteur? Je lis quelquefois, mais fort peu; en chemin de fer seulement, d'une station à l'autre ou bien en attendant quelqu'un... chez lui... (relevant le menton), *ou chez elle.*

L'Auteur.

Vous êtes, je le vois, un spectateur de livres... simplement?

Le Lecteur.

De l'esprit? tiens, tiens, tiens! Je ne vous lirai pas, c'est plus que probable; mais (regardant sa montre) *j'ai encore quelques minutes à dépenser : il ne me déplaît pas de causer avec vous. Avez-vous quelque chose de drôle à me dire?*

L'Auteur.

Ou à vous chanter? Vous préféreriez peut-être que je chante? Quelle musique aimez-vous? Celle d'Offenbach ou celle de Lecocq?

Le Lecteur, souriant.

Allons, ne vous fâchez pas. J'adore l'opérette, c'est vrai, mais le Français est né causeur, je ne déteste pas les causeries...

L'Auteur.

Dans les petits journaux?

Le Lecteur, gravement.

Les petits sont souvent plus sérieux que les grands, monsieur.

L'Auteur.

Alors vous aimez le sérieux... à vos heures? vous vous occupez de politique, peut-être?

Le Lecteur.

Monsieur, je suis électeur.

L'Auteur.

Je ne suis pas candidat, merci! Je me contente d'être auteur, et je voudrais bien retrouver en vous un lecteur.

Le Lecteur.

Retrouver? *Nous nous connaissons donc? Attendez, attendez...* (Il essuie son binocle.) *Il me semble, en effet, que j'ai déjà lu quelque chose de vous. Des nouvelles, de la critique, des études historiques, n'est-ce pas?*

L'Auteur.

Ah! Dieu soit loué! voilà la mémoire qui vous revient!

Le Lecteur.

Un oubli passager... pardon!... une éclipse... la mémoire a les siennes, vous ne l'ignorez pas... je vous aurai lu aux eaux, à Luchon, à Bade, à Trouville... et les connaissances qu'on fait aux eaux... (Il rit.)

L'Auteur.

S'effacent bien vite à Paris... Je le sais... Et vous êtes, avant tout, Parisien? Je l'aurais deviné, rien qu'à votre pas, tout à l'heure. Vous aviez à la fois

l'air d'un homme désœuvré et pressé. Où couriez-vous donc... en flânant?

Le Lecteur.

Ma foi, soyons sincère, j'hésitais. Oui, j'hésitais sérieusement entre l'Exposition des insectes et celle de Paul Baudry; tout bien considéré, j'allais opter pour Baudry, parce que les insectes c'est de l'histoire naturelle, de la zoologie, de l'entomologie, de la science enfin, tandis que Paul Baudry, c'est de l'Art, du grand Art, de l'Art décoratif, de l'Art pur, quelque chose comme du Raphaël et du Michel-Ange adaptés au goût du XIX*e siècle! Oh! ce Michel-Ange, ce Raphaël, ce Baudry! Vous n'avez jamais fait de peinture, monsieur?*

L'Auteur, modestement.

Ce n'est pas mon métier... Jamais!

Le Lecteur.

Il y a pourtant des écrivains qui ont commencé par être peintres. On les reconnaît tout de suite; ce sont nos pittoresques; *tenez, deux exemples : Théophile Gautier, Gustave Droz... Quels charmants artistes! Gustave Droz surtout... Il a fait la fortune d'Hetzel, son éditeur.*

L'Auteur.

Vous croyez?

Le Lecteur.

J'en suis sûr : c'est un peintre qui me l'a dit. Je dois vous avouer que je vis beaucoup avec les peintres... et je n'en rougis pas... au contraire. Ils sont si amusants (toujours des femmes chez eux)... Et pas fiers !... Et bons camarades !... Et tous riches !... On leur paye leurs toiles au poids de l'or ; ils refusent de l'argent, c'est positif. L'autre soir de l'autre semaine, tenez, cela s'est passé sous mes yeux : un méchant tableautin de je ne sais qui, homme célèbre, une espèce de petit mouchoir à carreaux, la Noce de village, *je crois, est monté au chiffre fabuleux de cent mille francs ! Et savez-vous ce qu'on disait ? « C'est pour rien ! » Sardou et Dumas sont des gueux à côté de Meissonier. Cependant Dumas et Sardou...* (S'interrompant.) *Êtes-vous auteur dramatique ? Voilà encore un bon métier ! Pas si bon que la peinture, mais cent fois meilleur que la littérature.*

L'Auteur, riant.

Ah ! ah ! ah !

Le Lecteur, surpris.

J'ai fait un bon mot ?

L'Auteur.

Excellent... pour la littérature ! .. Vous avez de l'esprit, lecteur... et du jugement... et du goût. Pourquoi disiez-vous donc que vous ne lisez presque pas ?

Le Lecteur.

Chut, chut! Les événements politiques, la guerre allemande et la guerre civile, les désastres financiers, tout cela m'avait dégoûté un certain temps de l'étude et de la lecture. On avait le cœur navré, l'esprit troublé, le cerveau sens dessus dessous... Que faire?... oh! rien du tout. Je me suis contenté des distractions rapides et faciles, celles qui ne m'obligent qu'à dresser l'oreille, à tourner la tête, à lever les yeux; des mouvements d'automate! Eh bien, ne me trahissez pas, car je suis capable de me dédire encore et de me contredire, j'en ai grandement assez de leur petite musique et de leur art lucratif, de leurs théâtres forains et de leurs expositions nationales. Je renonce solennellement aux insectes et aux tableaux, à l'Hôtel Drouot et aux Folies-Bergère, aux Variétés et aux Bouffes-Parisiens. Je crois, en vérité, que je vais me remettre à la lecture. Avez-vous un livre nouveau à m'indiquer?

L'Auteur, avec embarras.

Le premier venu... le mien.

Le Lecteur.

Une œuvre d'imagination, un roman?

L'Auteur.

Un roman? non. Une œuvre d'imagination? Peut-

être. D'imagination et de raison, d'imagination et de sentiment; c'est possible.

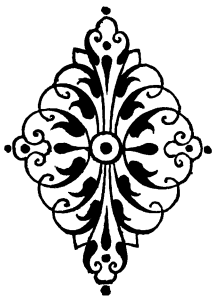
Le Lecteur, effrayé.

Ce n'est pas de la poésie, au moins?

L'Auteur.

De la première page à la dernière, ce n'est que de la prose... êtes-vous content? Mon livre s'appelle les Sensations d'un Juré. *Il n'y a eu jusqu'ici que trop de juges en littérature. Plus de Perrins-Dandins! Mon juré a vu passer devant lui, de face ou de profil, trente figures contemporaines. Il a éprouvé des sensations, il les a exprimées. Je n'ai plus, ami Lecteur, qu'un aveu à vous faire : le Juré, c'est moi.*

H. B.



LES SENSATIONS

D'UN JURÉ

SAINTE-BEUVE

Il y a, dans ce Paris qui renferme tant de brillants scélérats, un insupportable et grotesque fanfaron d'intégrité, de rigidité, d'austérité.

C'est un Rive-gauche, un vieux fou, qui se vante d'avoir conservé tous ses principes et toute sa barbe, toutes ses convictions et toutes ses dents. Les dents sont inébranlables, cela se voit. Quant à ses cheveux, pas un n'est tombé. Le cerveau les brûle, dit-il : ils ne tombent pas, ils s'évaporent. Comme ce Caton franc-maçon a un teint de mulâtre, des yeux phosphorescents et des mines de macaque tombé d'un cocotier, comme on le rencontre toujours coiffé d'un

panama et chaussé de souliers découverts, il se dit originaire, tantôt de la Martinique, tantôt de l'île Bourbon. Je crois tout simplement qu'il est venu un beau matin de Pézenas à Paris pour être créole, comme on venait autrefois d'Amiens pour être Suisse.

Mon créole de Pézenas, cela va sans dire, est un redresseur de torts qui sait tous les dessous de l'histoire contemporaine : on ne le trompe pas, lui ! Il sonde les reins et les cœurs, arrache tous les masques et fait reparaître au grand jour, sur le vélin des consciences, les taches d'encre ou de sang, de limonade ou de sirop de groseille. Il n'y a de vraiment purs que lui et les hommes héroïques qui montaient le vaisseau *le Vengeur*. Ma conviction est qu'il s'imagine avoir été mousse sur ce petit navire, dont on n'a pas de copie au musée du Louvre.

Une de ses bizarreries consiste à ne désigner les personnes connues que par leurs prénoms et leurs initiales.

Vers la fin de l'année 186., je reçus un matin la visite de mon Rive-gauche. Il était furieux, incandescent, écumant.

« Ami, cher ami, me dit-il en me serrant le bras, il vient de se commettre en plein jour, rue Bonaparte, une infamie digne des plus mauvais temps de notre histoire. C.-A., l'exécrable C.-A. a déterré J.-J. avec ses ongles; puis, l'ayant étendu sur une table d'amphithéâtre, il lui a plongé le bistouri dans le cerveau,

et le scalpel dans le cœur. Une véritable profanation! Je dis mieux, une exécution posthume!

— Qu'est-ce que votre J.-J., qu'est-ce que votre C.-A., et qu'est-ce que votre exécution posthume?

— Comment? vous n'avez pas compris? J.-J. c'est Jean-Jacques, et C.-A., Charles-Auguste!

— Ah! c'est donc Charles-Auguste qui aurait exécuté Jean-Jacques? Me voilà bien avancé. Nommez donc vos gens tout au long, ou laissez-moi tranquille.

— Lisez, lisez cela. »

Et, d'un doigt irrité, mon dénonciateur pesait, en la martelant, sur la première ligne d'un sommaire de la *Revue des Deux Mondes* : JEAN-JACQUES AMPÈRE, par SAINTE-BEUVE.

« Éteignez votre pipe, mon cher, et calmez-vous. Jean-Jacques Ampère est mort fort paisiblement à Pau, sans que le chirurgien Sainte-Beuve ait été appelé à le disséquer. Quant à la scène d'amphithéâtre, où voyez-vous donc le bistouri, où voyez-vous le scalpel? Je ne vois qu'une plume qui court, qui flâne, qui se berce en mille souvenirs tour à tour indulgents et piquants. Vous parlez d'exécution; allons donc! Sainte-Beuve, au contraire, a ressuscité cet excellent type d'Ampère fils, l'écrivain de société, le savant d'académie, le voyageur conteur, l'historien touriste, l'amoureux qui a besoin d'adorer une déesse, le rêveur qui demande un ami du Monomotapa, le démocrate de salon qui, chez Armand Carrel tout prêt à partir

pour l'émeute, regarde l'heure à sa montre, et dit avec effroi : « J'ai à peine le temps d'arriver pour ma conférence de l'École normale. » Un type excellent, vous dis-je, et tout à fait réussi !... Donc, ne comptez pas sur moi pour venger J.-J. Ampère. Je trouve cette fois votre infâme Sainte-Beuve... charmant.

— Charmant? Oui, comme le reptile qui viole les tombeaux. Savez-vous, au surplus, pourquoi il en veut à Ampère, lui, ce Juif-Errant du scepticisme? Parce qu'il a trahi trois choses sacrées que l'honnête Ampère a glorifiées toute sa vie : l'Amitié, l'Amour, la Liberté.

— Sainte-Beuve un traître... Sainte-Beuve un sceptique..., tenez, mon pauvre ami, avec votre honnêteté omnivore, vous n'êtes qu'un badaud qui criez : au filou! quand vous rencontrez un moraliste qui a de bons yeux. Ce que vous appelez trahison, scepticisme, lâcheté, n'est pour le moraliste qu'une concession à la vie moderne ou à la société actuelle. Hélas! que de gens ne s'émancipent qu'en changeant de maître, et ne peuvent s'élever qu'en s'abaissant! N'avez-vous pas remarqué (la haine devrait être clairvoyante) qu'après chaque génuflexion devant un homme, après chaque révérence aux événements, le *génuflexible* Sainte-Beuve se redresse comme une tige d'acier, toujours plus indépendant et plus fort? Il a été libre à l'Académie, il a été franc au Sénat, qu'exi-

gez-vous de plus? Sa devise secrète était celle-ci :

Omnia serviliter pro mea libertate.

— La postérité le jugera! me répondit pompeusement mon faux créole. Nous ne sommes pas d'accord, n'en parlons plus. »

Parlons-en au contraire, parlons-en longuement : c'est un sujet inépuisable. Et puisque la postérité doit le juger, ne marchandons pas nos témoignages. Elle ne le jugera pas de sitôt, quoiqu'il soit en ses mains. Disons donc sans hésiter tout le bien et tout le mal que nous savons.

M. Cuvillier-Fleury, l'un des Quarante, a écrit un jour dans les *Débats* que j'étais un ami de Sainte-Beuve; je dois avouer en toute humilité que non-seulement Sainte-Beuve et moi nous n'avons jamais rompu le saucisson ensemble, mais que je n'ai eu l'occasion de causer avec lui que deux fois : il est vrai que la première fois, à l'Institut, dans son appartement de bibliothécaire, la conversation a duré près de deux heures. J'ai vu ce matin-là, presque à son lever, l'académicien en robe de chambre. La seconde fois, c'est sur le quai Malaquais que nous nous sommes rencontrés; l'entretien n'a duré que cinq minutes. Sainte-Beuve était pressé : il avait un sac de nuit à la main; il fuyait au petit trot la révolution de 1848,

qui ne songeait certes pas à relever en son honneur l'échafaud d'André Chénier.

Ma visite à l'Institut avait été provoquée par la lettre suivante, où M. Sainte-Beuve me remerciait, moi critique naissant, de l'avoir traité en *camarade*. Je cite l'autographe tout entier, non parce qu'il me concerne, mais parce qu'il me paraît un très-curieux échantillon d'un des styles si nombreux et si variés de Sainte-Beuve, le style félin :

Cher monsieur,

J'ai lu avec une vive reconnaissance, et non pas sans quelque confusion, l'article si bienveillant, si flatteur (*bienveillant*, oui, *flatteur*, non), dont vous m'avez honoré. Je me suis demandé si je méritais un si complet éloge (l'éloge n'était pas complet, tant s'en faut); vous m'avez traité en ami, monsieur, en ancien camarade. J'irai vous remercier de vive voix et causer avec vous de ces questions, qui sont les plus agréables à débattre et qui ne sont pas les moins importantes peut-être. Je me trouve retenu pour quelques jours par un travail pressé; aussitôt libre, je me dédommagerai, et j'irai vous redire ce que je vous ai d'obligation pour un tel procédé, dont je reste véritablement comblé.

Tout à vous,

SAINTE-BEUVE.

Attendre sa visite eût été inconvenant; je la prévins en allant, dès le lendemain, gratter à la porte du critique poëte. Je dis *gratter*, parce qu'il me fut impossible de frapper et de sonner. J'avais cherché

en vain la poignée du marteau, le cordon de la sonnette.

Une dame encore jeune (elle n'avait pas l'air d'une servante, elle eût plutôt ressemblé à une nièce de curé) ouvrit précipitamment une petite porte engagée dans le mur de l'escalier, me demanda mon nom et disparut. Au bout de quelques minutes, la porte de l'appartement s'ouvrit d'elle-même sur l'étroit palier où je faisais antichambre.

« Mademoiselle Céleste, laissez-nous. »

Un petit homme à grosse tête, souriant et grimaçant, ébouriffé, débraillé, moitié faune, moitié moine, m'attira vers lui des deux mains et m'assit presque de force sur un grand fauteuil, où je demeurai comme enseveli.

« Quel âge avez-vous donc? me dit-il, en tirant de dessous ses gros sourcils un regard mécontent et irritant, un regard brutal. Je m'attendais à voir un homme, et ce n'est pas même un jeune homme que j'ai là, devant moi. Seriez-vous encore un enfant sublime! »

Blessé de cette familiarité violente, je me levai, prêt à regagner la porte. Il m'arrêta par des chatteries de geste et de voix qui rappelaient les patelinages de sa lettre.

« Vous n'avez pas vingt ans, et vous nous jugez, cher enfant? Ne vous fâchez pas, ma surprise n'est pas de l'hostilité; bien au contraire. D'où êtes-vous

sorti? d'où venez-vous? où avez-vous été élevé? A Paris, en province, au collége, au séminaire? Avez-vous pris une ou deux inscriptions à l'École de droit? Non? Alors vous avez été carabin? Étiez-vous interne quelque part? De quel hôpital vous êtes-vous évadé? Comment êtes-vous entré dans les lettres?

— Par l'étude des lettres, tout bêtement.

— Ah! tant pis! j'aurais mieux aimé, comme début, quelques fredaines scientifiques, juridiques, médicales, voire même militaires. Mais voyons, puisque vous êtes tombé des nues dans notre pétaudière, passons la revue de la cour du roi Pétaud. Entre tous ces courtisans de la faveur publique, qui connaissez-vous, qui admirez-vous, qui aimez-vous? »

Il ne me laissa pas le temps de lui répondre.

« Mon enfant, vous venez bien tard, les dieux s'en sont allés, on ne croit plus aux miracles. Le génie est devenu bête comme la bêtise, la poésie plate comme la prose, et la prose ballonnée comme la poésie. Quant aux gens d'esprit...

— Quoi! dis-je en baissant les yeux et en joignant les mains, Victor Hugo est un imbécile, Chateaubriand un fanfaron de poésie, et Lamartine un débitant de vile prose? »

La rage le prit à cette exclamation suppliante, une rage de sceptique et d'athée, comme en avaient les grammairiens au XVIe siècle, et les philosophes de sentiment au XVIIIe.

Il me nia tout, mais tout, tout, tout! la gloire, la vertu, le progrès, l'esprit, tout, excepté le savoir-faire et le succès! Était-ce bien Sainte-Beuve, l'homme des ménagements et des adoucissements infinis, qui me parlait sur ce ton de colère diabolique? N'avais-je pas affaire à un Piron frénétique, à un Arouet aigri qui eût été à jamais indigne de s'appeler Voltaire, à un Rabelais exaspéré, à un Montaigne hypocondre, à un Diderot écumant et aboyant? J'en demande pardon à mes lecteurs : j'étais venu voir Sainte-Beuve, j'avais rencontré ce furieux et cet aveugle que Balzac, après Madame d'Abrantès, avait baptisé Sainte-Bévue.

Oui, nous devons en convenir, SAINTE-BÉVUE a existé, pour le malheur de SAINTE-BEUVE, et que de mal ce vilain esprit a fait, en tout temps, à cette vaste intelligence!

Sainte-Beuve n'en reste pas moins un vrai poëte, et peut-être le plus nouveau et le moins académique, le plus distinct et le plus actuel de tous les poëtes contemporains.

Loin de nous la pensée de vouloir diminuer en rien le mérite d'une personnalité si variée et si active; nous apprécions et nous aimons librement l'œuvre critique de Sainte-Beuve. Cependant elle nous paraît tout à fait subordonnée à son œuvre poétique. Celle-ci est moins extérieure, elle dépend moins de la circonstance et de l'accident, elle garde dans sa variété même un plus grand caractère d'unité; elle livre, enfin,

plus complétement et plus sincèrement le secret d'une figure originale que les masques de la vie n'ont jamais fait qu'effleurer. C'est cette figure-là que nous voudrions placer dans son vrai jour.

Pour la circonscrire et la fixer, il faut soulever hardiment le voile de Joseph Delorme.

Ce Joseph Delorme débuta singulièrement. Il ne se donna pas de prime abord pour un enfant sublime, pour un archange de génie tombé des cieux, pour un poëte volcanique sorti de l'enfer. Non, c'était un malade, un mort! Ses chants interrompus n'étaient que le vague écho d'une voix d'outre-tombe : il avait vécu dans l'obscurité, dans la pauvreté, dans le doute; il avait expiré dans l'isolement et le désespoir. Un ami venait de recueillir les tristes reliques de ce malheureux fils de René, de ce frère ou cousin de Werther, d'Adolphe, d'Oberman; et il les offrait timidement aux fidèles du cénacle, non pas entourées du laurier triomphal, mais protégées et consacrées par la palme du martyre. Oui, Joseph Delorme était un martyr de la vie et de la poésie. Mais, pendant qu'on psalmodiait le *De profundis* sur le cercueil entr'ouvert, on s'aperçut que le cercueil était vide, que le mort était ressuscité, qu'il assistait à ses propres funérailles, et même qu'il en avait très-largement payé les frais. Mise en scène savante d'un talent modeste et fier qui jouait au moribond pour conquérir sans danger le droit de vivre! Personne en ce moment n'eut le mau-

vais goût de reprocher à Sainte-Beuve d'avoir pris le pseudonyme de Joseph Delorme. L'important, c'était que l'auteur des nouvelles poésies, pour s'être déguis en spectre, ne fût pas devenu un revenant.

Le jeune Sainte-Beuve, heureusement, était habillé à la dernière mode romantique. Il appartenait bien, cela se devinait tout de suite, à la génération littéraire de la Restauration; pourtant il avait su, grâce aux mille ressources d'un génie précoce et d'un art compliqué, se faire du premier coup une place distincte parmi les plus grands, parmi ces immortels de la veille qui le conviaient au plaisir de contempler leurs statues. — « O mes maîtres, mes maîtres! » s'écriait pieusement Sainte-Beuve, en composant les *Poésies de Joseph Delorme;* et déjà le coq chantait dans son esprit; et déjà il était averti que, semblable à tous les disciples prédestinés à l'autorité, il reniait fatalement ou volontairement ses maîtres : André Chénier, Vigny, Hugo, Lamartine. Oh! que ce chant du coq doux est à entendre, dans l'air frémissant du matin, quand on a longtemps porté la chaîne de la servitude mystique! L'heure du reniement, c'est l'heure de l'émancipation, l'heure de la liberté consciente et féconde, l'heure décisive de toutes les nativités intellectuelles. On se repent le lendemain de son péché; on revient tôt ou tard vers ces maîtres; mais non plus en disciple! — en égal! Dans les *Poésies de Joseph Delorme,* Sainte-Beuve adore encore le romantisme, et déjà il le renie. Je le

vois, ce jeune impatient, élevé sous les tourelles et dans les parcs, je le vois tout à coup glisser sur les pentes des glacis, et s'échapper dans la campagne immense par de petits sentiers déserts et profonds. S'il lève la tête pourtant, il peut encore voir le parc et saluer le château.

Où va-t-il? dans les solitudes rebutantes, dans les vallons poudreux, dans les coins de nature mal famés et suspects, dans les cellules d'ermite enfiévré que la Muse romantique ne connaît pas, et qu'elle n'oserait visiter, la délicate patricienne! C'est là que, pour provoquer la gloire, il la fuit; c'est là que, pour enraciner sa vocation poétique, il la secoue et l'ébranle à tous les vents; c'est là que, par dédain des lieux communs nouveaux sur la Religion, sur l'Humanité, sur la Nature, sur l'Infini, sur le grand Tout et le grand Rien, il s'interpelle lui-même avec l'inquiétude d'un moine évadé, lève le poing vers le ciel étincelant, cherche querelle aux plus humbles paysages, et trouble les plus belles eaux en y jetant les poussières malsaines de son incurable et cher ennui. Peut-être va-t-il se tuer, sérieusement, pour railler les suicides de théâtre. Non, mais ce qu'il essayera de tuer à jamais, ce sont les conventions et les exagérations de la Muse moderne, déjà menacée par l'éternel esprit de ruelle et d'académie. Ce qu'il voudra énergiquement abolir en lui, c'est le vieil homme romantique avec ses généralités exclusives, c'est le vieil art romantique

avec ses enfantillages de petit orfévre ou de petit ciseleur. M. Sainte-Beuve ne consentira jamais, comme l'ont fait tant d'autres, à devenir le M. Josse du romantisme. Il connaît sans doute mieux que personne les finesses délicates de son métier d'artiste. Le sonnet, ce bijou de poëte, n'a-t-il pas été divinement remanié par lui? Qui donc a célébré avec une passion plus intelligente la mystérieuse et charmante nécessité de la Rime, ce frein d'or du coursier emporté dans l'espace, cet éperon du navire errant à la crête des flots, cette agrafe qui presse l'écharpe enchantée autour du sein de Vénus, cet anneau de diamant qui suspend la lampe mystique à la voûte du sanctuaire, ce baudrier du soldat, cette clef du tabernacle, cette colombe qui demande amoureusement sa moitié pour s'envoler avec elle aux sacrés bocages? Rien ne lui fera négliger, soyez-en sûr, les conditions extérieures et presque matérielles de son art; mais aussi, rien ne le fera renoncer au privilége complet de la nature humaine, à la fois douée d'intuition et de réflexion, à la fois capable d'inspiration et de volonté, à la fois expansive et intime, à la fois contemplative et studieuse, et, pour tout dire en trois mots, également pourvue du sens de la réalité visible et du sentiment de l'invisible idéal.

Ainsi s'expliquent, dans ces poésies vraiment nouvelles, les éblouissements de la chair et du sang interrompant tout à coup la blanche lueur des extases mystiques; ainsi, ces continuels essais de volonté per-

sonnelle au sein même de la fatalité poétique; ainsi, cette communion renouvelée de l'esprit moderne avec une multitude d'esprits élevés de tous les temps et de tous les pays; ainsi, ces voyages inquiets de la pensée au désert des Pères de l'Église, à la solitude austère et mondaine de Port-Royal, aux petites chapelles doctrinaire, saint-simonienne, radicale, et, d'un autre côté, aux plaines crayeuses de Montrouge, aux fourmilières populaires des faubourgs de Paris, à quelque vallée lointaine et inconnue dont nulle imagination n'a interprété la beauté sommeillante. *Homo duplex, homo duplex!*

J'ai déjà dit que l'auteur des *Poésies de Joseph Delorme* s'était donné d'abord pour un fils de René, un frère ou cousin de Werther, d'Adolphe, d'Oberman. Il faut ajouter à ces titres de famille une parenté directe avec Montaigne, dont il a hérité la nature ondoyante, et l'insatiable curiosité, qui d'ailleurs s'est étrangement enfiévrée, en passant du XVIe siècle au XIXe.

On se souviendra peut-être de ce fragment des *Pensées d'Août,* adressé à l'abbé Eustache B..., où le poëte se caractérise lui-même :

Je vais donc et j'essaie, et le but me déjoue,
Et je reprends toujours, et toujours, je l'avoue,
Il me plaît de reprendre et de tenter ailleurs,
Et de sonder au fond, même au prix des douleurs;
D'errer et de muer en mes métamorphoses;

De savoir plus au long, plus d'hommes et de choses,
Dussé-je au bout de tout ne trouver presque rien :
C'est mon mal et ma peine, et mon charme aussi bien.
Pardonne, je m'en plains, souvent je m'en dévore,
Et j'en veux mal guérir... plus tard, plus tard encore!

On peut lui prédire qu'il n'en guérira jamais! C'est au fond la maladie et la faculté de notre temps. Par cette inexorable inquiétude de l'esprit, toujours étudiant à travers ses passions, toujours analysant à travers ses élans, toujours croyant à travers ses doutes, et toujours enthousiaste malgré ses langueurs, l'auteur des *Poésies de Joseph Delorme*, et par suite l'auteur des *Consolations* ou des *Pensées d'Août*, a réalisé bien plus complétement qu'Alfred de Musset le type de L'ENFANT DU SIÈCLE.

Les confessions publiques de ce véritable Enfant du siècle (ses trois volumes de poésies) ont été entendues de la génération romantique aussi bien que de la nôtre. Les aînés et les cadets, les pères et les fils, et même les petits-neveux en ont largement profité. Sans les pièces familières et toujours lyriques pourtant de cet étrange Joseph Delorme, qui sait si Lamartine n'aurait pas écrit un *Jocelyn* trop solennel? Et les sonnets de Joseph, si concentrés et si souples, si remplis et si fins, croit-on qu'ils aient été inutiles à Barbier, à Brizeux, à Musset, à Baudelaire qui a trouvé peut-être dans l'admirable pièce intitulée *la Veillée*, ou dans les sataniques vers du *Rendez-vous*, la monade

de ses *Fleurs du mal?* Poëtes et prosateurs, nous devons tous quelque chose, en ce temps-ci, au plus inquiet et au plus actif de nos ancêtres contemporains, à cet irritant, à ce charmant, à ce puissant Sainte-Beuve.

Les étrangers qui s'intéressent à notre littérature moderne ne la connaissent que par lui : Anglais et Allemands, Russes et Italiens le prennent pour guide travers la France littéraire de ce siècle. J'ai entendu pourtant un mot bien cruel de Thackeray sur notre poëte critique : « Votre Sainte-Beuve, disait-il, est un grand homme (*great man*) ; mais il n'a jamais pu écrire comme nous pendons, HAUT ET COURT ! »

LÉON GOZLAN

SA VIE ET SON ESPRIT

I

Une apparition. — Énigme et légende. — Les rabbins et les prêtres. — Origine de *Polydore Marasquin*. — L'homme sous le singe. — Gozlan et Mme Dubarry. — Petite scène chez un libraire. — La commode à soupape. — Le tiroir aux manuscrits et le tiroir à l'argent.

PENDANT que j'assistais, l'autre soir, en plein Théâtre-Français, à une reprise de cette spirituelle petite pièce, la *Tempête dans un verre d'eau*, une illusion singulière est venue tout à coup me détacher du spectacle. Derrière les clartés de la rampe qui n'éclairait plus qu'un fond vaporeux où s'étaient évanouis la pièce et les acteurs, Léon Gozlan m'est apparu, tel que je l'ai vu cent fois de son vivant, dans les petits journaux, dans les revues, dans les foyers de théâtre.

Ai-je bien compris le sens de cette apparition? Il

m'a semblé qu'avec ses yeux de l'autre monde obstinément fixés sur les miens, Léon Gozlan me commandait d'écrire ce que je sais de sa vie et de son esprit. Si le vœu d'un mourant est sacré, comment résister au vœu d'un mort? J'évoque mes souvenirs : j'obéis.

Léon Gozlan a toujours été de son vivant un personnage énigmatique : vingt-quatre heures après sa mort, il était devenu un personnage légendaire. Recueillons d'abord la légende, nous ferons ensuite son histoire.

Il est né, dit-on, à Marseille.

Mais son nom, aussi singulier que celui de Z. Marcas, ne rappelle en rien la triple origine de ses compatriotes. Ni Grec, ni Romain, ni Gaulois, il a un faux air oriental et africain, comme son masque qui était celui d'un juif, comme son teint olivâtre qui était celui d'un More. De nom et de figure, ce prétendu Marseillais pourrait donc passer pour un juif barbaresque, pour un arrière-cousin d'Othello : Marseille et Venise sont sœurs.

Quelle est l'année de sa naissance, 1806, 1803, 1799? Rêvez, conjecturez, choisissez : il plaît à la légende que Léon Gozlan, qui dissimulait son âge, ait été bercé sur le seuil du XIXe siècle, par la main défaillante du XVIIIe.

Comment s'est passée son enfance? autour d'une église ou d'une synagogue? L'a-t-on baptisé, l'a-t-on

circoncis? Ici les témoignages se croisent et se brouillent : c'est un écheveau sous la patte d'un chat.

On sait que des rabbins ont veillé, à son chevet, toute une nuit, comme pour un juif. On sait que des prêtres catholiques ont dit en latin à l'âme de Gozlan : « Partez, âme chrétienne ! » Mais qui a dû bien rire là-haut? C'est le spirituel Léon Gozlan, si, comme tout l'affirme, son âme de circoncis reposait déjà dans le sein d'Abraham.

Ni chrétien ni juif, ou peut-être juif de naissance et catholique par surprise, Léon Gozlan ne fut élevé sans doute ni comme un israélite, ni comme un chrétien. Il ne savait ni le Vieux Testament ni le Nouveau, ni le Catéchisme ni le Talmud, ni le latin ni l'hébreu, quand il s'embarqua, dit-on, sur un navire marchand qui faisait voile vers le Sénégal. Qu'allait faire à la côte d'Afrique le navire qui portait Léon Gozlan?

On ignore ce que le capitaine vendit aux colons et aux sauvages; mais son jeune passager a raconté plus tard qu'il revint à Marseille au milieu de marchandises vivantes qui encombraient et affamaient le navire. Le capitaine ramenait en France tout un bataillon de singes faméliques. « Les vivres, disait Gozlan lui-même en dramatisant cette période de sa vie, étaient mesurés bien juste pour fournir les rations de l'équipage; le capitaine avait compté sans les singes, ou plutôt il avait prévu ce qui arriva, c'est

que les passagers nourrirent tant bien que mal les quadrumanes. Ces pauvres bêtes, par leurs mines grotesques et suppliantes, et par des chiperies spirituelles, arrivèrent sinon sains, du moins saufs, à Marseille ; deux jours de plus, ils n'étaient bons qu'à être empaillés. » Ce récit de Gozlan nous a été contresigné par un de ses plus vieux amis, Nestor Roqueplan.

Est-ce en compagnie de ces quadrumanes que Léon Gozlan devint assez naturaliste pour décrire plus tard avec tant d'ironie les mœurs de l'espèce simiesque, dans ce livre si sage et si fou, *les Émotions de Polydore Marasquin?* Est-ce alors qu'il étudia, plein d'une fraternelle malice, les gibbons et les jockos, les papions et les mandrilles, les ouenderons et les patas, les doucs et les moustacs, les talapoins et les mangabeys? Polydore Marasquin, dans ses *Émotions,* ne se souvient-il pas des premières observations du jeune Léon Gozlan? Est-il vraisemblable que ce Portugais de Macao, qui n'avait pas lu Voltaire, ait eu la fantaisie satirique de poursuivre et d'atteindre l'homme sous le poil du singe, comme un fin limier de la justice poursuit et arrête un coquin travesti?

Non, ami Polydore Marasquin, non, digne et grotesque marchand d'oiseaux, ce n'est pas ta sagacité qui a découvert chez les macaques, derrière les grilles d'une ménagerie, toutes les vocations et toutes les professions humaines. Le singe-avocat, le singe-comé-

dien, le singe-médecin, le singe-filou, sont des personnages comiques fabriqués par Léon Gozlan le romancier avec les souvenirs du jeune voyageur Léon Gozlan.

La légende veut qu'à Marseille, à son retour du Sénégal, Léon Gozlan ait été sous-maître dans un collége. Eh! bon Dieu! qu'aurait-il donc enseigné à ses écoliers, ce jeune ignorant qui n'avait vu que la mer et les étoiles, qui n'avait connu que des matelots et des singes? La légende le quitte à Marseille et le retrouve à Paris.

« Sait-on jamais ce qu'on vient y faire? a dit Gozlan dans ses *Châteaux de France*, à propos de Mme Dubarry. Qu'allait faire la petite Jeanne Vaubernier? Elle obéissait à cet énergique aimant qui attire à Paris tout ce qui a en soi un titre à la gloire, à la célébrité, à la fortune... »

Ce titre à la gloire, à la célébrité, à la fortune, le jeune Marseillais croyait le porter sur son front comme une étoile, aussi bien que la jolie fille de Vaucouleurs. Il arrive donc à Paris, tout frémissant d'espérance. Qu'y devient-il?

Commis de libraire, répond la légende. La légende a-t-elle raison?

J'ai été témoin, il y a quelques années, d'une petite scène qui me revient en mémoire fort à propos. Léon Gozlan m'avait entraîné avec lui chez un éditeur, non pour proposer un manuscrit, mais pour acheter un

livre : c'était, je crois, un nouveau roman traduit de l'anglais. Comme nous entrions chez le bibliopole, une bordée d'injures éclatait dans l'air. Le maître de la boutique, un homme à gros favoris, interpellait avec violence un de ses employés, jeune homme de seize à dix-huit ans, à la figure intelligente et sérieuse, qui rougissait, pâlissait, et mordait silencieusement sa moustache.

« Ah! monsieur, dit Gozlan à l'éditeur, faites un effort sur vous-même, modérez-vous; ne maltraitez pas ce jeune homme : vous serez peut-être très-heureux de l'éditer un jour.

— Que désirez-vous, messieurs? nous dit le libraire avec l'avide sourire du marchand, comme s'il n'eût rien entendu.

— Ce que je désire? Acheter un livre chez votre voisin, » répondit fièrement Gozlan.

Et nous tournâmes le dos à l'éditeur. Le jeune commis releva la tête, s'approcha tout ému de la vitrine, et nous suivit longtemps des yeux dans la rue. Qui sait si ce brave garçon n'est pas devenu célèbre? Il tutoie peut-être Dentu.

« Pourquoi donc, dis-je à Gozlan, vous êtes-vous si promptement intéressé à ce jeune homme? »

Son œil, qui étincelait de colère, s'adoucit. Un léger haussement d'épaules, un petit sourire aigre-doux m'expliquèrent l'unique mot qui desserra ses lèvres :

— Anch'io!

Il est rare qu'une légende ne contienne pas toujours quelques parcelles de vérité. Je tire de celle-ci deux faits incontestables :

1° Léon Gozlan a voyagé au Sénégal;

2° Léon Gozlan a été commis-libraire à Paris.

La légende rapporte encore que, depuis trente ou quarante ans, Léon Gozlan avait dans sa chambre à coucher, qui lui servait de cabinet, une immense commode dont les tiroirs supérieurs communiquaient par une petite soupape. Le premier était rempli de manuscrits, et le second d'argent et d'or. Chaque fois qu'un manuscrit sortait de la commode, il y entrait immédiatement un nouveau manuscrit, et la soupape trébuchait sous le poids de nouvelles pièces d'or et d'argent; si bien que le premier tiroir ne perdait jamais rien, et que le second voyait de jour en jour s'accroître ses trésors.

Il est fort possible que Léon Gozlan ait toujours laissé quelques manuscrits en quarantaine; mais je doute qu'il ait thésaurisé jusqu'à devenir le Rothschild des gens de lettres. La légende veut-elle dire tout simplement que, parmi tant d'écrivains prodigues de leur talent et de leur bourse, Léon Gozlan fut un modèle d'activité laborieuse et de sage économie?

Mais ceci toucherait à l'histoire : nous y arrivons. La vie authentique de Léon Gozlan, disons-le tout de suite, est une vie toute parisienne.

II

Gozlan est présenté à Nestor Roqueplan. — Le bureau de l'ancien *Figaro*. — Un conseil d'Étienne Béquet. — Gozlan apprend le latin. — Le coq et le plongeur. — Le duc du Maine devant le Régent. — Gozlan à la *Revue de Paris*. — Un amphitryon, un bon camarade et un entrepreneur de bâtisses.

Peu de temps après son arrivée à Paris, Léon Gozlan connaissait les Marseillais qui s'étaient fait un nom dans les lettres, et, par-dessus tous, les deux consuls siamois de la petite république provençale, Méry et Barthélemy. Par les Marseillais qui l'adoptèrent d'emblée, il fut présenté à un allègre Languedocien, homme de tact et d'esprit, de réflexion et d'action, d'étude et de plaisir, un journaliste ingénieux et hardi, électrique et élastique : j'ai nommé l'ancien rédacteur en chef d'un *Figaro* inconnu aux deux dernières générations, l'ancien directeur des Variétés et de l'Opéra, l'ancien critique dramatique du *Constitutionnel*, Nestor Roqueplan.

La Provence et l'Occitanie sont sœurs, ainsi que

le témoigne en style troubadour une célèbre romance de la Restauration :

O superbe Provence, ô fière Occitanie !

Elles ont le même soleil illuminant la même mer, elles ont eu pendant des siècles la même langue, avant d'être forcées de parler français. Le fier Occitanien, qui était devenu bien vite un fieffé Parisien, tendit une main cordiale au superbe Provençal. Comme il avait débarqué un peu tard sur nos quais, comme son enfance et son adolescence avaient été plus pénibles que studieuses, comme enfin il était mal préparé à la noble carrière que rêvait son esprit, Léon Gozlan, avec cet amour-propre de sauvage où s'enracinent souvent les plus énergiques volontés, se montra d'abord ombrageux, défiant, circonspect et presque ténébreux, malgré ces sourires d'Asiatique et d'Africain où reluisent à la fois l'or et l'acier.

C'était cependant une nature franche et brave, libre et généreuse, expansive et confiante. Seulement, la crainte du ridicule le paralysait; il voyait partout le danger, la menace, la mystification, l'échec; et, pelotonnant ses muscles, assouplissant ses nerfs, il se disciplinait en silence pour les élans futurs. Ce pauvre Léon Gozlan, qui aspirait à l'honneur de compter parmi les écrivains français, ô désespoir, ô honte! il ne savait pas le latin!

En entrant au *Figaro*, il trouva derrière la porte Henri de Latouche, Loève-Veimar, Léon Vidal, Frédéric Soulié, Alphonse Karr : c'était un joli noyau de rédaction. Le *Figaro* d'alors était assez brillant, quoiqu'il fût moins répandu que le *Figaro* d'aujourd'hui. Tous les rédacteurs, cela va sans dire, étaient d'excellents latinistes. Loève-Veimar savait le latin à en dégoûter Jules Janin, Henri de Latouche le savait à traduire en Virgile l'abbé Delille; et Léon Gozlan, pas un mot! Comment avouer son infériorité? Comment oser reparaître surtout, aux yeux de ses maîtres et de ses rivaux, après en avoir risqué l'aveu?

Étienne Béquet, rédacteur des *Débats*, auteur du *Mouchoir bleu*, avait remarqué les premiers articles du nouveau rédacteur du *Figaro*. Avec l'autorité que possédait alors un gros bonnet de la rue des Prêtres, le sévère Béquet dit au jeune débutant :

« Mon petit ami, vous avez de l'esprit : apprenez donc le latin pour écrire en français. »

Le conseil était bon : il fut immédiatement suivi. C'est Nestor Roqueplan qui l'affirme : « Avec une patience dont les rares défaillances m'étaient confiées, le futur auteur de tant d'ouvrages remarquables entreprit et termina l'étude tardive d'une langue à laquelle, selon son aveu reconnaissant, il croyait devoir la méthode, la construction logique de la phrase et la propriété des termes. » O Champfleury, ne haussez pas les épaules, et vous, Monselet, ne riez

pas. Je sais de bonne part que Henri Mürger a souvent regretté de ne pas connaître le latin aussi bien que Banville. Quant à Léon Gozlan, je me souviens de lui avoir entendu dire, à en sujet, mille choses justes et fines, celles-ci entre autres :

« Un coq, cherchant sa vie, trouve parfois une perle. Mürger a eu, dit-on, quelques trouvailles de coq affamé, je ne le nie pas; mais les vrais trouveurs de perles, ce sont les plongeurs qui jouent avec le flot, parce qu'ils ont à la fois l'instinct et la science de la mer. »

Et il ajoutait en guise de commentaire :

« Quand on se mêle d'écrire sans savoir le latin, on bégaye la langue des enfants trouvés, une langue communiste, une langue d'hôpital; on écrit le français pour l'amour de Dieu et comme par charité. Il faut apprendre le latin pour retrouver ses parents et se faire légitimer.

« Moi, je ressemble au duc du Maine et au comte de Toulouse : je suis légitimé de Rome comme ils étaient légitimés de France. Mais le duc du Maine n'a jamais été à son aise devant le Régent, ni le comte de Toulouse devant Louis XV. J'ai appris le latin trop tard, et jamais je ne le saurai comme ceux qui savent le grec. »

Allons, il faut en convenir, cela est très-touchant, quoique très-judicieux et très-spirituel.

Armé de latin tant bien que mal, comme Don Qui-

chotte armé chevalier dans une auberge, Léon Gozlan releva la tête devant Étienne Béquet. Il aurait pu dès lors devenir un homme sérieux et entrer aux *Débats,* puisqu'il lisait les auteurs de Panckoucke dans le texte, en tournant le dos à la traduction. Il préféra demeurer un homme d'esprit et s'abandonner librement au paradoxe dans les pages légères du *Figaro.*

Du petit journal à la revue la distance était grande ne ce temps-là ; mais l'esprit est un petit Poucet qui dérobe parfois les bottes de sept lieues. Le directeur du *Figaro* présenta son nouveau collaborateur au directeur de la *Revue de Paris.*

« Avez-vous quelque chose de fait ? demanda le docteur Véron au jeune journaliste.

— Oui, et dans ma poche.

— Eh bien, lisez-le-moi.

— Tout de suite. »

Et Léon Gozlan lut, séance tenante, *l'Homme sans nom,* qui fut immédiatement inséré dans la *Revue de Paris.*

Ce recueil fut la vraie patrie littéraire de Léon Gozlan. Il écrivit là ses meilleures nouvelles, *Comment on se débarrasse d'une maîtresse, Histoire de quatre savants, la Pastorale homicide,* toute la série des *Petits Machiavels,* et cette merveille du genre, *la Frédérique.* Il eut trois directeurs et la *Revue* elle-même tués sous lui. Ces trois directeurs, il les caractérisait gaiement en deux mots.

« Véron, disait-il, était l'amphitryon où l'on dîne. On déposait sur le buffet de la copie toute fraîche, et l'on trouvait dix louis sous sa serviette.

« Félix Bonnaire, un bon camarade, un cœur d'or, une caisse ouverte!

« Buloz, un entrepreneur de bâtisses! Il traitait les gens de lettres comme des Limousins, et ne lâchait de l'argent que les jours de paye. Mais il valait encore mieux que certain flandrin, demi-financier, demi-artiste, qui a toujours eu des revues faites gratis par de pauvres diables encore plus affamés de publicité que d'argent. Celui-là était un vrai miroir aux alouettes. Les jeunes rédacteurs lui tombaient du ciel, en gazouillant, les ailes déployées. Quant à moi, je n'ai jamais aimé cet homme distrait qui cherchait sans cesse la clef de sa caisse parmi ses breloques, comme si sa caisse eût été dans la poche de son gilet. Il va sans dire qu'elle était introuvable, la jolie petite clef d'or. Et c'étaient alors des plaintes adorables : « Où « est donc ma clef, ma petite clef, ma jolie clef? Vous « vouliez de l'argent, mon cher? Hélas! je suis le plus « malheureux des hommes : ma petite clef est perdue! « Vous reviendrez demain, n'est-ce pas? Mais non, je « le vois bien, vous voulez de l'argent tout de suite... « et pour dîner, peut-être! Tenez, je n'ai que dix « francs, partageons : voilà quarante sous! » Je n'ai jamais donné une ligne de mon écriture à ce monstre. »

III

Une vie de galérien. — Le forçat par amour. — Un homme d'émotion. — L'invulnérable Gérard. — L'immortalité de l'âme et l'immortalité de l'esprit. — Le diable renie Satan. — Un mariage à la Dufresny.

Soit dans les journaux, soit dans les revues, Léon Gozlan était intraitable sur deux questions : la question d'argent et la question littéraire.

Il posait, quant à lui, la question littéraire en ces termes : Voici mon manuscrit, acceptez ou refusez; mais je n'admets aucune modification, aucune correction, aucune suppression. Ma phrase est une jolie main qui a des bagues à tous les doigts. Je ne veux pas laisser mutiler ma main, sous prétexte que mes bagues sont de mauvais goût.

Sur la question d'argent, il était encore plus absolu. Il considérait comme des traîtres les écrivains qui donnaient leur copie au rabais ou qui travaillaient pour rien. J'ai cherché la cause de cette âpreté financière, et je crois l'avoir trouvée. La vie littéraire du

spirituel artiste a été une vie de travail implacable, *une vie de galérien :* le mot est de lui. Gozlan a donc eu beaucoup à souffrir, puisqu'il a ramé, comme Balzac, et ramé toute sa vie sur les galères de la littérature. Sa seule consolation, c'était de se sentir un honnête forçat, un forçat par amour.

Un jour que je l'interrogeais discrètement sur les mystérieuses angoisses de sa destinée, il tira de sa poche un petit livre de Charles Nodier qu'il avait recueilli comme une épave sur un parapet de la Seine, et, sans dire une parole, m'indiqua du doigt sur un feuillet rouillé par la pluie quelques lignes navrantes qui firent passer un nuage sur mes yeux :

« ...Jeune, j'étais déjà un de ces *hommes d'émotion* qui ne vivent au milieu de notre société artificielle et de nos mœurs de convention que par le cœur et par la pensée, et qui, après avoir prodigué autour d'eux les expansions d'une sensibilité crédule, finissent par se composer, bon gré mal gré, une espèce de solitude où ils emportent leurs illusions à défaut de réalités... »

« Prenez ce livre, me dit-il, je vous le donne. Mais, je vous en prie, ne pleurez pas, ne pleurez jamais ; c'est une perte de temps et de force. Gardez votre séve, arbre à fruit ! »

Je le regardai : il souriait. J'aurais préféré le voir attendri. Quelques années plus tard, j'ai reconnu son sourire sur d'autres lèvres, je l'ai quelquefois senti

passer sur les miennes en songeant à mes premiers attendrissements.

Gozlan était-il, comme Nodier, un *homme d'émotion?*

Ce que j'ai deviné, à de certains gestes, à des demi-mots, à une soudaine réticence, c'est que la misère lui faisait horreur, comme la maladie, comme la sottise, comme la guerre, comme la mort.

L'avait-il donc éprouvée? N'avait-il fait que la craindre? Il était muet sur ce point. J'ai cru remarquer pourtant qu'il se secouait un peu, quand on en parlait devant lui, comme un homme qui a failli se noyer et à qui on propose une promenade sur l'eau. Le seul mot de bohème lui donnait la chair de poule.

« Je n'ai jamais pu lire deux pages de Mürger, disait-il un soir devant moi à Gérard de Nerval.

— Mais alors, lui demanda Gérard, quelle est votre opinion sur son talent?

— Mon opinion? c'est un frisson. : Brrr!

— Enrichissez-vous, répliqua doucement Gérard, cela vous réchauffera.

— Bonsoir, homme céleste! »

Tel fut l'ironique adieu de Gozlan. Mais l'invulnérable Gérard ne parut rien entendre : il suivait je ne sais quelle constellation dans le ciel.

« Croyez-vous à l'immortalité de l'âme? dit Gérard en se retournant.

— Je ne crois pas même à l'immortalité de l'esprit.

— Oh! le menteur! s'écria Gérard, le diable renie Satan! »

Et il partit joyeusement d'un grand éclat de rire. Où devait-il coucher ce soir-là? je l'ignore. Ah! ce n'est pas lui qui tremblait devant la misère, lui qui, dans sa candeur de lis des champs, se sentait aussi magnifique que le roi Salomon!

Qui osera décider si l'angélique insouciance de Gérard ne fut pas une aussi belle vertu que la prévoyance laborieuse de Gozlan? Insouciance ou prévoyance : lequel vaut le mieux pour la vie de l'esprit?

La misère est-elle une institutrice ou une corruptrice?

L'une ou l'autre, selon le moment, et quelquefois l'une et l'autre. Si elle s'attaque à des intelligences viriles, elle donne de la trempe au caractère, du tranchant au talent, du fer et de l'acier au génie. Excellente compagne de la jeunesse, dès qu'elle ne peut rien apprendre à l'homme, elle le corrompt et le dissout. Parfois même elle l'avilit : car en le livrant aux basses ivresses, elle le conduit à insulter l'amitié, à déshonorer l'amour, à mendier publiquement le pain du mépris.

Léon Gozlan avait redouté, dans l'institutrice, une corruptrice. De là son existence mesurée, laborieuse, réglée, prévoyante. Bien déterminé à éviter tout excès, à fuir comme la peste toute occasion de dépense et de dissipation, il s'était interdit les restaurants, les

cafés, les brasseries, tous les caravansérails de la vie irrégulière. Les amours de hasard, les liaisons du demi-monde lui inspiraient le plus vif dégoût.

« Ne vaut-il pas mieux, pour un homme de lettres, faire un mariage à la Dufresny? On est au moins sûr, disait-il, d'avoir chaque matin du linge blanc. »

Gozlan se maria donc par sagesse, malgré la terrible menace de Diderot : « Soyez peintre ou père de famille. » Oui, l'homme se maria, et l'artiste resta garçon. Dans la rue, sur le boulevard, dans un bureau de journal, dans un foyer de théâtre, il semblait plus indépendant de tout lien que le dernier-né des gens de lettres.

« Gozlan, je vous marie, » lui dit brusquement, à la répétition générale d'une de ses pièces, une des plus jolies actrices du Théâtre-Français.

Gozlan s'inclina sans s'étonner.

« Je vous marie selon les us de M. Scribe, avec une jeune et riche veuve de mes amies.

— Est-elle bien élevée? dit Gozlan avec une nuance d'intérêt, sait-elle lire?

— Elle lit couramment et agréablement. De plus, elle écrit à merveille.

— Aïe! aïe! trop d'orthographe, peut-être? Une Sévigné, une Delphine Gay, un bas-bleu?

— Elle n'est pas bas-bleu!

— Je respire... Elle n'est pas musicienne non plus?

— Presque pas.

— Ni...?

— Ni comédienne? j'achève votre pensée... Elle n'est pas comédienne!

— Oh! alors, je ne dis pas non... »

Il prit la main de la dame et la serra affectueusement.

« Nous reparlerons de ça... en Turquie.

— En Turquie? Vous moquez-vous de moi, monsieur Gozlan?

— A moins que, sur votre prière, le gouvernement français ne se décide à donner la croix d'honneur aux bigames... »

IV

L'appartement de la rue Bleue. — L'Imagination tapissier — La pelote mnémonique. — Promenade et causerie. — L'esprit sur les lèvres. — Ce que c'est que la Gloire. — Le cimetière de la Postérité. — Drinn, drinn, drinn! — La sainte Trinité.

Gozlan avait fait deux parts de sa vie : l'une appartenait à sa famille et au travail solitaire; l'autre au monde extérieur, à la promenade, au soin de ses intérêts, à la conversation, à l'observation distraite, à la rêverie coupée par les incidents et accidents des rencontres et des surprises parisiennes.

Dans son appartement de la rue Bleue, il était invisible, inaccessible, et, comme il le disait lui-même, inexpugnable! On n'entrait chez lui qu'avec lui. C'est ainsi que j'ai pénétré une fois, une seule fois, dans son fort. Aucun luxe, aucune recherche, aucun raffinement, aucune rareté ou curiosité, pas un objet d'art, dans ce cabinet de travail assez semblable à une cellule de moine lettré!

« Quand on n'est pas riche, me disait ce philo-

sophe pratique, il faut se loger en tortue ou en escargot. Une forte carapace suffit, ou une coquille roulée. L'imagination supplée à tout ce qui manque. Je lis quand je veux, sur ces murs, les fantastiques inscriptions que Balzac avait tracées au charbon sur les murs des Jardies :

Ici un revêtement de marbre de Paros.
Ici un stylobate en bois de cèdre.
Ici un plafond peint par Eugène Delacroix.
Ici une tapisserie d'Aubusson.
Ici une cheminée en marbre cipolin.
Ici des portes façon Trianon.
Ici un parquet de mosaïque formé de tous les bois des îles.

— Et qu'est-ce donc que cette multitude de petits papiers piqués comme des flèches dans la tapisserie ?

— Çà? des notes, des dates, des rappels, des cartes de visite, des adresses d'amis ; une pelote mnémonique ; le vide-poches de l'esprit, à la fin de la journée. »

Nous descendîmes ensemble vers le boulevard, où nous passâmes deux heures à causer, après une visite aux bureaux du *Corsaire*, où nous écrivions tous deux, lui furtivement et rarement, moi très-fréquemment et à visage découvert.

Gozlan s'arrêtait quelquefois dans ses promenades mais toujours debout, sans s'asseoir. Il aimait à causer en marchant.

« La conversation assise, disait-il, est nécessairement monotone. Même quand elle s'élève, même quand elle jaillit, elle ressemble à un jet d'eau qui retombe dans un bassin, tandis que la conversation ambulante est une eau vive qui, tout en roulant, bruit et luit. »

Il avait sur la nécessité de la conversation pour l'écrivain des idées judicieuses qu'il exprimait brièvement sous une forme piquante :

« On écrit moins et on écrit mieux quand on cause... Les beaux siècles de la conversation sont les plus belles époques littéraires... Aujourd'hui nous faisons des articles ou des livres avec des sujets de conversation : c'est comme si l'on buvait tout habillé l'eau de son bain, ou si l'on cuisait un perdreau à la flamme dansante du punch. Qui ose avoir de l'esprit sur les lèvres, comme on avait jadis le cœur sur la main? On se pincerait jusqu'au sang pour ne pas lâcher un bon mot dont profiterait peut-être en passant un voisin, un rival. Triste économie d'un siècle bêtement prodigue! Quand on a de l'esprit, il faut en jeter à ses ennemis et en donner à ses amis. Tout cela de vive voix, en marchant, en causant, en fumant. On ne perd dans la conversation que l'écume de son esprit. Le sel ne s'évapore pas : il reste et cristallise dans l'œuvre écrite, poëme ou roman, comédie ou drame. »

Ce jour-là, mon Gozlan était en verve printa-

nière. Son esprit était imprévu, détonnant, vibrant, éblouissant. Il se raillait lui-même avec une grâce féline :

« J'ai trop écrit... et pas assez causé. Que restera-t-il de moi? Peut-être quelques pages d'*Aristide Froissart,* peut-être quelques chapitres des *Émotions de Polydore Marasquin!* Et quant à mon théâtre, deux ou trois bagatelles : *la Pluie et le beau Temps, une Tempête dans un verre d'eau,* des causeries de dix minutes!... *Drinn, Drinn, Drinn,* c'est sur cet air-là que je m'en irai au cimetière de la Postérité. Oh! la Postérité! quelle attrape! Savez-vous ce que c'est que la Gloire? c'est d'entendre crier, quand on passe : « Vive le Roi! » ou « Vive l'Empereur! » Or, dans la république des lettres, il n'y a ni empereur ni roi. Celui qui s'arroge ce titre est un pur charlatan, quand ce n'est pas un soliveau. La foule l'applaudit parce qu'elle aime la servitude, en haut et en bas, en littérature, en art, en industrie, en religion, en tout. Mais, me direz-vous, nous avons nos révolutions, les révolutions du goût, celles du génie, celles du public. Le Goût, le Génie, le Public! Voulez-vous que je vous définisse pour toujours les trois personnes vénérables de cette sainte Trinité? Le Goût, c'est un petit vieux qui a la goutte. Le Public, c'est un grand brun, qui a une femme blonde, un père à cheveux gris, et des enfants rouges : contentez donc cette belle famille, tirée à des milliers d'exemplaires.

Le Génie? Ah! parlons-en. Le Génie, c'est un militaire inepte qui a une belle voix de commandement. Le Génie, c'est souvent la platitude en hauteur. Le Génie, c'est le public fait dieu. A bas le Génie qui crée les chefs d'école, qui impose les conventions académiques, qui rédige despotiquement pour toute une époque le code puéril de l'étiquette littéraire! Si j'avais à dicter d'avance mon épitaphe, je m'emprunterais à moi-même cette petite phrase qui exprime, dans *les Châteaux de France,* mon opinion sur le XVIIIe siècle ;

Il eut de l'esprit, ce qui est plus rare que le génie. »

Gozlan eut de l'esprit, qui en doute? Non pas l'esprit qui court les rues, mais celui qui est la lumière par éclairs, la chaleur par la flamme, l'intelligence par la pointe, le diamant par la facette.

Ce n'est ni l'auteur dramatique, ni le romancier, ni le satirique de petit journal que je veux peindre en ce moment : c'est le causeur. Je ne redirai pas les bons mots qu'on a partout cités, partout les mêmes. Non, j'en dirai d'inconnus, d'imprévus et de tout neufs pour ceux qui ne connaissent que la vieille menue monnaie de ce fin graveur en médailles.

V

Le cigare d'un sou. — La marguerite de l'amitié. — La part du feu. — L'air des boulevards. — Opinion de Gozlan sur vingt-quatre de ses contemporains. — Le testament de Ponson du Terrail. — Les bébés de lettres. — Benvenuto Cellini n'est-il qu'un bijoutier en faux?

J'ai connu très-familièrement Léon Gozlan, sur le pavé de Paris, avant le règne de l'asphalte. Il était alors tel que l'a peint Théophile Gautier : « La tête un peu grande pour sa taille, mais d'une correction parfaite, un teint olivâtre, uni, coloré, un nez légèrement aquilin, des yeux noirs à paupière souple et large, des cheveux fins, lustrés, brillants, d'un noir de jais, et qui, comme ceux des Maltais, se tordaient naturellement en petites spirales. » Oui, tel était l'homme, la première fois que je le rencontrai, fumant ou mâchonnant un cigare d'un sou, devant le passage de l'Opéra.

J'avais eu le plaisir de lui être agréable dans un article de petit journal. Il m'en remercia chaudement; nous devînmes amis tout d'un trait. Nous

avons effeuillé depuis, moi petit cadet, lui presque vétéran, la frêle marguerite de l'amitié littéraire. Nous nous sommes vus beaucoup, beaucoup, puis rarement, puis pas du tout.

A l'époque où je le voyais beaucoup, nos conversations allaient bon train. Je les recueillais le soir, en rentrant, dans une espèce d'album bourré de notes.

« Il y a là de quoi me faire pendre cent fois, me dit-il un jour dans ma chambre, en feuilletant par hasard l'album entr'ouvert. »

Selon moi, le cas n'étant pas pendable, je mis tout de suite l'album en lieu sûr. J'y retrouve aujourd'hui avec une véritable joie toutes sortes de jolies choses en saillie, en relief, en jet, que Léon Gozlan n'aurait jamais osé écrire : des boutades morales, des colères littéraires, des opinions vibrantes, des aiguilles en pelote, des flammes en gerbe. Piquez-vous à ces aiguilles, jeunes lecteurs, et vous, lecteurs blasés, chauffez-vous à ces flammes ; mais dans ces conversations dangereuses, comme aux incendies, faites prudemment la part du feu.

Je vais tout de suite aux passages les plus scabreux de mon album : ce sont les opinions de Gozlan sur ses contemporains et ses rivaux, telles qu'il les jetait, en marchant, dans l'air des boulevards, qui me semblait étinceler et crépiter derrière nous.

CHATEAUBRIAND.

Narcisse de la mer Morte ou du Jourdain, Homère

pleureur et pas aveugle, lisant couramment l'*Iliade* sous la couverture de la *Bible*, espèce de saint Christophe qui se fait porter par le Christ.

LAMARTINE.

Un voluptueux à cantique et à nacelle. On le canonisera sous ce nom : saint Alphonse de Parny.

VICTOR HUGO.

Un minutieux et un grandiose : Michel-Ange Meissonier.

SAINTE-BEUVE.

Croquant et fondant, onctueux et savoureux ; un vrai pâté d'anguilles.

ALFRED DE VIGNY.

Une admirable extinction de voix.

ALFRED DE MUSSET.

Lord Byronet.

HENRY MÜRGER.

Polyte Musset.

OCTAVE FEUILLET[1].

Musset avait une tirelire d'or où il jetait ses gros sous, en rentrant, quand il était gris. Petit jeune homme pauvre, tu as cassé la tirelire, et te voilà riche.

1. Qu'Octave Feuillet, à ses débuts, se soit souvenu de Musset, personne ne le conteste : mais l'auteur de *Rédemption*, de *Sybille*, du *Jeune homme pauvre*, etc., ne doit rien à l'auteur de *Rolla*.

ERNEST RENAN.

Le plus doux des hommes cruels : Fénelon Strauss, auteur de la *Vie de Jésus*.

GUIZOT.

J'ai rencontré un jour, sur un glacier suisse, un Anglais éloquent qui parlait français. Si ce n'est pas M. Guizot, qui est-ce donc?

THIERS et SCRIBE.

O le grand historien, cet Adolphe Scribe! ô le grand vaudevilliste, cet Eugène Thiers!

GEORGE SAND[1].

Talent viril, dit-on. Pas du tout. Romancier pour femmes.

JULES SANDEAU[2].

Ah! celui-ci, talent très-viril! Romancier pour dames : voilà la nuance.

MADAME DE GIRARDIN, VICOMTE DE LAUNAY.

La Muse de la Patrie, établie marchande de modes, rue Vivienne.

STENDHAL.

Un Mérimée bouillonnant.

1. Très-injuste assurément : mais toute femme auteur était odieuse à Gozlan, qui n'admettait en littérature (c'était son mot) que les *plumes barbues*.

2. Plus qu'injuste : mais Sandeau était l'ami de Gozlan. On n'est consciencieusement injuste qu'envers ses meilleurs amis.

MÉRIMÉE.

Stendhal en gelée.

ARMAND MARRAST.

Armand Carrelet, jolie réduction du grand Armand, pas Richelieu, Carrel !

GUSTAVE PLANCHE.

Vicaire savoyard, de la confession protestante des Deux Mondes. Il prêche à la chapelle Saint-Benoît, au premier étage, au fond du jardin, la porte à droite.

MÉRY.

Gascon de Marseille. Il affirme que je ne suis jamais allé aux Indes, parce que n'y étant jamais allé, lui, il ne m'y a jamais rencontré, moi. Te tairas-tu, Bouche-du-Rhône ?

MICHELET.

Une voix de femme... une voix d'enfant... Plaintes, gémissements, cris de détresse... Ah ! c'est déchirant !... Je suis ému, j'accours... Ni enfant, ni femme !... Un homme souple et fort se jette à mon cou, m'étreint et me terrasse. C'est un assassin, c'est un filou... c'est Michelet !

ALPHONSE KARR.

Le bon sens printanier, un buisson d'aubépine, piquant et parfumé. Il a trop souvent quitté Paris, trop habité Sainte-Adresse, trop résidé à Nice, trop *sauveté* ci, trop jardiné là... Il a fini par avoir l'air

provincial. J'ai eu quelquefois envie de l'appeler Karr-Cassonne[1].

LOUIS VEUILLOT.

Voilà le marchand de marée : « Talent qui glace, qui glace, talent nouveau ! » Bouchez-vous le nez, mon ami.

BALZAC.

Hercule en pantoufles, filant des feuilletons aux pieds de ses créanciers.

PONSON DU TERRAIL.

Nunc dimittis ! J'ai lu *Rocambole,* je puis mourir. Mais avant de rendre mon âme à Dieu, j'ai fait le testament de Ponson, que je lui conseille de mettre à exécution :

« Moi, vicomte Ponson, roi du feuilleton et providence des journaux illustrés,

« Considérant que j'ai obtenu par mes écrits le plus grand succès du XIXe siècle, et qu'un plébiscite quotidien me confère l'empire incontesté sur tous mes confrères, en même temps qu'une immense liste civile ;

« Attendu que les plus malveillants de mes amis

1. Ce jeu de mots, qui a scandalisé un journaliste carcassonnais, avait été emprunté par Léon Gozlan à son ami Édouard Ourliac, né à Carcassonne, mais homme d'esprit et de bonne humeur... avant de devenir homme d'ordre et bigot.

n'ont pu encore me prendre en flagrant délit de génie ou d'esprit, de correction et d'érudition; mais que, nonobstant, je suis devenu l'écrivain le plus populaire et le plus heureux de France;

« Voulant à mon dernier jour faire un noble usage de ma fortune et donner une marque particulière d'intérêt à la belle littérature sans le sou;

« Je fonde à perpétuité une bibliothèque des meilleurs auteurs français, à l'usage des invalides, infirmes, estropiés, énervés et affaiblis, que ma littérature a privés de leur santé intellectuelle;

« *Item,* je fonde en outre un prix de roman qui ne sera décerné ni par l'Académie, ni par la Société des gens de lettres, mais par un critique indépendant qui ne soit jamais tenté de monter derrière la voiture du succès;

« *Item,* je lègue cent mille francs à la Société des gens de lettres, à condition qu'elle se mette immédiatement en liquidation pour faire place à une société nouvelle où les vrais gens de lettres seront en majorité; ce qui ne s'est jamais vu depuis la fondation de ladite Société;

« *Item...* »

Il y a d'autres *Item* fort piquants dans ce testament improvisé. J'en passe, et des meilleurs. Je ne veux pas non plus dérouler encore la liste des écrivains de ce temps, si hardiment caractérisés par le satirique causeur. La liste aurait trop l'air d'une litanie, et l'on me

soupçonnerait peut-être d'y avoir glissé quelques noms, comme on a soupçonné Henri Delatouche d'avoir prêté quelques vers à André Chénier. Demeurons inattaquable; replions la liste.

Dans cette série de jugements sommaires, prononcés en marchant par un juge en paletot, sur les littérateurs contemporains, il n'y a pas un seul jeune homme mis en cause. Était-ce générosité de la part de Gozlan? Non, il me l'a dit cent fois, c'était, de sa part, de la diplomatie, ou, si vous voulez, de la tactique.

Il ménageait avec soin, dans l'intérêt de sa réputation, non-seulement ceux qui s'appellent eux-mêmes les *jeunes,* mais ceux qu'il appelait les *gamins de journal,* les *bébés de lettres,* les *innocents venimeux.*

« Cet âge est sans pitié, disait-il avec La Fontaine. Ces innocents sont des massacreurs. Je n'ai jamais cru au massacre des innocents par le roi Hérode. C'est ce bonhomme de roi qui a été la victime d'une émeute d'enfants. »

Et il ajoutait malignement, en se penchant à mon oreille : « Mon cher, vous débutez à peine, mais vous verrez un jour débuter les autres. Retenez bien cette maxime désolante; c'est un cadeau que je vous fais : « Dans la ménagerie littéraire où nous vivons, « parqués ou encagés, il vaut cent fois mieux être « bien avec de jeunes oisons qu'avec de vieux « aigles. » Nos ennemis, ce sont nos disciples, ce sont

nos successeurs, tout prêts à nous renier, dès qu'ils nous imitent. »

La tactique de Léon Gozlan, il faut en convenir, ne lui a guère réussi. Savez-vous ce que chantent en chœur les jeunes oisons que son indulgente main a trop caressés? Tout juste ce que me disait de lui l'autre jour un vaudevilliste, encore outré d'avoir vu l'auteur du *Lion empaillé* président de la Société des auteurs dramatiques :

« Gozlan, c'est un bijoutier en faux. »

Nous sommes loin de l'époque où les rivaux de Gozlan l'avaient surnommé Benvenuto Cellini.

VI

Un souvenir des *Châteaux de France.* — Les laquais de M. de Boufflers et les écrivains de notre temps. — Salons et journaux. — Comment on passe grand homme. — Babel faute de Versailles. — Incertitudes et démissions de Léon Gozlan.

J'ai fermé mon album : je ne le rouvrirai pas. Mais pour aviver d'une dernière touche la physionomie du causeur, chez Gozlan, j'emprunte à ses *Châteaux de France,* livre brillant et confus, deux passages significatifs qui trahissent les intimes regrets d'un bel esprit du XVIIIe siècle, égaré dans le brouhaha du XIXe.

« ... Où est l'écrivain de nos jours capable de créer et de soutenir un sujet de conversation au milieu de cent personnes distinguées? Les laquais de M. de Boufflers étaient probablement mieux à leur place dans un salon que ne le seraient les plus fiers écrivains de notre époque... »

Et plus loin :

« ... On est grand homme à présent par les journaux, on l'était autrefois par les salons... »

Fi de nos journaux, alors! L'auteur des *Châteaux de France,* ce marquis littéraire, les dédaigne. Au bon temps des salons, Gozlan eût été sans doute un grand homme. Il faut donc le plaindre sincèrement, cet amoureux tardif des belles conversations d'autrefois. Ne pouvant causer à Versailles autant qu'il l'eût voulu, il s'est résigné à écrire dans notre Babel plus qu'il ne l'eût souhaité.

— Puisqu'on est grand homme par les journaux, soyons journaliste.

Mais le journaliste ressemble souvent à Warwick, ce faiseur de rois qui ne fut jamais roi lui-même. On a beau prendre à rebours le rôle de Warwick, le plaisir qu'on éprouve à détrôner ne vaut guère mieux que celui qu'on ressent à fabriquer des trônes. Gozlan se lassa de ce métier, et c'est alors que, secouant sa chevelure d'indiscipliné, il adressa brusquement sa démission de rédacteur du *Figaro* à Nestor Roqueplan qui, voulant laisser une porte ouverte à l'enfant prodigue, garda sa démission dans son portefeuille, où il l'a retrouvée comme une de ces fleurs d'antan qui parfument les pages du livre où elles ont été enfouies. La voici tout entière, avec son parfum d'autrefois, cette fleur gracieuse et piquante. On y retrouvera la couleur de l'époque où Léon Gozlan jetait son esprit à pleines mains dans les petits journaux qu'il devait craindre toute sa vie après s'y être fait redouter lui-même par sa verve satirique.

« La rédaction de tout journal se partage en deux fonctions bien distinctes : fonction de rédaction, fonction de servitude; fonction d'écrivain, fonction de domestique; fonction d'homme et fonction de bête de somme... »

Ah! quelle naïve fierté, bien digne de l'âge d'or de la petite presse! *La fonction de servitude!* Nous laissons aujourd'hui ces vilains termes à M. Louis Veuillot qui, dans la maison d'un maître-gazetier qu'il cajole, ne voit que des valets de plume à fustiger. C'est déjà bien assez que les jeunes écrivains appartiennent nécessairement à une espèce d'administration ou de manufacture. Employés ou artisans; — hélas! oui. Mais valets de plume, jamais! Respectons l'employé qui deviendra peut-être un écrivain de talent, honorons l'artisan qui sera peut-être un artiste, et tournons le dos, sans façon, à l'homme dont la fière narine respire partout en grimaçant, parmi les odeurs de Paris, l'odeur de domesticité.

« La première de ces deux fonctions, continue Gozlan, n'est concédée qu'à la condition d'accepter la seconde. Pour parler plus clairement, l'article théâtre, c'est la fonction de servitude qu'il faut accepter, ou renoncer à la rédaction générale. J'y renonce!...

« Ainsi je dis adieu, un éternel adieu à mes chaînes, adieu au lustre puant et gras de la Gaîté, adieu aux banquettes de fer de la Porte-Saint-Martin dont je porte l'empreinte, à l'orchestre littéraire et assommant

des Français. Je passe de la prison à l'idylle; des champs où je vais, j'écrirai *mes Prisons*. Comme Silvio Pellico, je dirai combien de coups de coude j'ai reçus dans les reins, combien de coups de ventre dans les genoux, tandis que j'étais assis à l'orchestre des Français, entre M. Delrieu qui buvait mon haleine, et M. de Jouy dont j'ai avalé les flocons de poudre tout cet hiver.

« Mais avant de partir pour mes pommiers et mes œillets qui s'en vont, je dois une malédiction cordiale et profonde à cet état de misère et de servitude que j'abandonne, après avoir vu s'évaporer mes plus belles émotions de soirées sous le plafond ennuyeux des théâtres, et usé la partie essentielle de mes pantalons d'entr'acte en entr'acte.

« Maudits soient donc les Romains et ceux qui les aiment! et ceux qui nous les ont rendus et ceux qui nous les ont représentés! Que la toge les étouffe, et que les licteurs les hachent! Maudits soient les Grecs : Oreste m'a poursuivi impitoyablement comme un membre de sa famille, et les enfants de Thyeste m'ont, comme leur vieux père, fait bouillir dans la chaudière du parterre... »

Le parterre, une chaudière! On s'en allait donc bouillir au parterre, en ce temps-là, quand on était critique de théâtre? Aujourd'hui c'est dans une loge à salon que nos prétendus valets de journal pavanent leur servitude dorée. Notons en passant cette petite révolution dans les mœurs.

« Je le déclare donc hautement : je hais Priam, Agamemnon, M. Lemercier, Oreste, M. Soumet, Étéocle et Polynice et M. Delrieu, et suis prêt à leur faire raison de ma haine.

« Après les Grecs et les Romains, j'ai subi le moyen âge et M. d'Épagay. Je présume que c'est en expiation de quelque crime dont je me suis rendu coupable. Ce crime est sans doute celui d'avoir loué *Hernani*. En mourant, je me rétracte : la parole des mourants est sacrée. *Hernani* est une mauvaise pièce.

« Je m'accuse encore d'avoir été trop plein d'indulgence pour les extravagances romantiques des boulevards. J'ai fait l'éloge de *Thérésa* et d'*Antony*. En me retirant de la scène du monde ou tout simplement de la scène, j'avoue m'être trompé, si j'ai trompé quelqu'un toutefois. »

Puisque Gozlan repoussait alors, du même geste, les vieilleries classiques et les nouveautés romantiques, Stendhal a dû lui sourire plus d'une fois dans les foyers de théâtre. Il y a des heures où l'on atteint au bon sens par l'échelle du paradoxe.

« On doit la vérité aux morts : c'est une dette sacrée envers les Français. C'est celui de tous les théâtres qui m'a le plus tourmenté. Il est, d'ailleurs, le plus éloigné de l'administration du journal, et c'est à lui que je dois d'avoir été arrêté deux fois par les voleurs en me retirant dans l'exercice de mes fonctions. *Le cardinal Voltaire* m'a coûté une montre; *Clotilde,*

mon mouchoir, mes gants et ma bourse. A la Porte-Saint-Martin, je n'ai été asphyxié qu'une fois.

« Un mot de reconnaissance en passant pour ces excellents compositeurs qui m'ont donné du papier-cervelas pour rendre compte d'un chef-d'œuvre, une allumette phosphorique pour analyser *Lucrèce Borgia,* et de la suie délayée à défaut d'encre. L'encre est inconnue dans l'administration des journaux.

« Merci! vous autres qui avez su déchiffrer mes hiéroglyphes de minuit, et ne jamais vous tromper qu'aux dépens de la raison; qui m'avez fait dire, au lieu de : *laissons faire la république, faisons frire la république;* qui n'avez jamais pu, dans votre rapide travail, imprimer *pentapole, catholique, macaron,* mais toujours *pentalope, calothique, racamon.* Merci! car nous avons travaillé souvent jusqu'au jour, vous et moi, derrière les grilles de cadrats, entre des barreaux d'interlignes et assis sur des pots de colle. En communauté de douleur, de sommeil et de fatigue, nous avons partagé la prison de plombs. Je souffrais la pipe, vous patientiez le cigare. Merci! vous ne verrez plus mon exécrable écriture... »

Il se calomnie : j'ai de lui des autographes très-lisibles et presque élégants.

« Mon exécrable écriture aux jambes longues... mon écriture avide de papier-cervelas, qui grossoyait l'éloge et façonnait la critique en manière de procureur! — Adieu pour la vie.

« Maintenant quelques conseils aux jeunes adeptes de la critique théâtrale, à ceux qui, comme nous, vont commencer leur carrière par le Cirque olympique. Point de fausse vanité, mes amis ; ne rougissez pas de la littérature chanfrein, de la littérature boute-selle et queues de chevaux. Voyez comme je me suis élevé : j'ai débuté par l'éloge de l'*Aérienne*, je termine par l'éloge de Faure dans mon dernier feuilleton, mon *Irène*. C'est beau, après trois ans de journalisme. Mais aussi, je n'aurai pas la croix d'honneur... »

Il a eu la croix, il a eu la rosette, il est mort officier de la Légion d'honneur.

« Du Cirque, mes jeunes amis, vous passerez à la Gaîté. Ne soyez pas trop sévères, les contrôleurs y sont bienveillants... Soyez bons pour ces ouvreuses qui vous appellent « mon fils, » dont la tabatière est commune, et qui pleurent de leur place rien qu'à entendre l'écho affaibli de la voix de M. Marty Respect à M. Marty ! Il serait votre père.

« Soyez excellents encore pour la Porte-Saint-Martin... Cependant, tâchez d'avoir toujours la même cravate, le même habit, ou une blessure au front toute l'année, sans cela les ouvreuses de ce théâtre ne vous reconnaîtront jamais...

« Mes jeunes amis, défiez-vous de cette illusion de province en arrivant à Paris pour y saisir la plume d'Aristarque (mot que je vous conseille de ne jamais employer), défiez-vous de cette illusion qui vous fait

croire que, dans les coulisses, l'intrigue et le bonheur vous attendent. Dans les coulisses, il n'y a que des poulies qui vous écrasent et des figurants de six pieds qui vous marchent sur les cors. D'ailleurs, dans les coulisses, une actrice n'est plus qu'une poulie, un décor, un pot de fard, un mouchoir de sueur. »

Des injures! On devinerait, si on ne le savait, que l'auteur de cet article a payé horriblement cher l'amour d'une comédienne.

« Ailleurs elle n'est pas pour vous, mes jeunes amis Ne comptez pas sur ce bénéfice du journalisme.

« Ne vous imaginez pas non plus que les acteurs veuillent vous séduire par des dîners et des cadeaux, des corbeilles d'argenterie et des diamants montés en épingles... »

Hé, hé! nous avons connu, Gozlan et moi, dans les bureaux du *Corsaire,* un certain Italien qui ne faisait mépris ni des dîners ni des cadeaux, et à qui on offrait de l'argenterie monnayée avec des diamants en papier Joseph.

« Ne vous exagérez pas votre importance. Un écrivain de feuilleton, c'est quelque chose, mais ce n'est pas grand'chose. D'ailleurs, si vous croyez jamais égaler Loève-Veimar et Latouche, je vous conseille de continuer à croire aux bénéfices de coulisses et aux bonnes fortunes du feuilleton. Mais si les bonnes traditions vous sont chères, louez sans mesure Mmes Dor-

val et Anaïs, Mlles Mars et Mante, MM. Monrose et Samson.

« Qu'aucun accident ne vous empêche jamais de rendre compte d'une pièce. Un feuilletoniste doit mourir sur sa stalle. Votre heure de mariage sonnerait-elle, votre vieux père vous appellerait-il à sa bénédiction dernière, obéissez au signal de l'orchestre; vous vous devez au public. »

Est-ce donc pour ne pas manquer l'heure de son mariage ou pour recevoir la bénédiction de son père que Léon Gozlan donna sa démission de rédacteur du *Figaro*? Non, ce fut par lassitude d'une fonction périlleuse, par ennui d'une trop longue responsabilité, ou plutôt par la juste crainte de se voir appliquer à lui-même, le jour où il ferait du théâtre, la loi perpendiculaire du talion.

Jamais homme n'a été plus embarrassé que lui des fonctions, des dignités ou des honneurs qu'il a obtenus, après les avoir convoités, en feignant de les écarter de son chemin. Président de la Société des gens de lettres, président de la Société des auteurs dramatiques, combien de fois n'a-t-il pas jeté sa démission sur le tapis! L'année même où Édouard Thierry fut nommé directeur du Théâtre-Français, Léon Gozlan, qui se croyait sûr de remplacer Thierry, rejetait déjà de ses épaules la fourrure de l'ours qu'il avait à peine visé. S'il avait eu la joie de conquérir ce qu'il désirait le plus après la croix d'honneur, l'un des quarante

fauteuils de l'Académie française, il se serait aussitôt porté candidat au quarante et unième.

« Léon Gozlan n'est pas mort, me disait un chroniqueur en roulant sa cigarette, il a donné sa démission de la vie.

— Hélas! lui répondis-je en lui donnant du feu de mon cigare, c'est la seule qu'il ne pourra pas retirer. »

TAYLOR INST. OXFORD

VII

L'école artistique ou paradoxale. — *Quand pourrai-je manger un bourgeois!* — Ce que c'est que le paradoxe. — *La Pastorale homicide.* — Une *Marseillaise* colombienne. — « Tais-toi, Rossini! » — Léon Gozlan romancier. — L'homme-singe et l'homme-arlequin.

Ne reprochons pas à Gozlan ces variations de caractère ; autant vaudrait lui reprocher cette mobilité d'impressions, cette sensibilité toujours frémissante, sans lesquelles il n'y aurait en ce monde ni hommes d'esprit, ni artistes. La génération littéraire à laquelle il appartient se compose presque exclusivement d'artistes spirituels. Voyez-les tous, Alphonse Karr, Méry, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Édouard Ourliac, et vingt autres! Ils ont tous une âme d'artiste, et une âme petillante d'esprit. Après l'école romantique où chacun se croyait du génie, ils ont fondé une école où le sentiment même se traduisait par de l'esprit, l'école artistique et fantaisiste, ou pour mieux parler l'école paradoxale.

Qu'est-ce donc que le paradoxe?

On l'a souvent défini : la vérité du lendemain. Pourquoi pas la vérité de la veille? ou l'illusion du passé? ou le mirage de l'avenir? toute idée vraie ou fausse, pourvu qu'elle étonne; toute image directe ou oblique, pourvu qu'elle scintille; toute théorie prophétique ou rétrograde, logique des grands-pères ou sophisme des petits-fils, pourvu qu'elle bafoue le sens commun et culbute les théories courantes; tout cela, c'est le paradoxe; et le paradoxe n'est que cela: socialement, un grand péril, quand il n'est pas une féconde révélation ; littérairement, un tour de force ou un casse-cou. Mais, pour être périlleux, le jeu n'en est que plus amusant.

« Quand pourrai-je manger un bourgeois! » Ce cri d'Aristide Froissart ou de Léon Gozlan, qui le prête gracieusement à son bohème, ce cri est la vraie devise de l'école artistique et paradoxale.

O bourgeois, honnêtes bourgeois, vous aimez les idées mûres et les opinions blettes, fruits de la routine et de l'expérience qui se gâtent tout doucement dans vos fruitiers, sans lumière et sans air, sur un lit de mousse artificielle. Quel plaisir de vous jeter à la tête une de ces vérités printanières qui agacent les dents comme les fruits verts cueillis avant le temps sur les rameaux en fleur! Ce sont là des plaisirs d'enfant ou d'artiste : car dans tout artiste il y a un enfant.

Vous souvenez-vous de *la Pastorale homicide?*

Quelle adorable espièglerie de l'enfant terrible Gozlan! Cette nouvelle mérite d'être citée et même analysée comme le type parfait des exquises fantaisies de l'école paradoxale. Un musicien, Hubert Robersart, a composé un chef-d'œuvre où il a essayé de traduire avec précision les sentiments, les passions, les harmonies de la vie rustique. Il confie à un de ses amis, qui part pour le nouveau monde, cette merveille d'expression musicale. L'ami voyageur devient en Amérique une espèce de héros : c'est Simon Bolivar. Or, savez-vous ce que fait le héros, avec la pastorale de Robersart? Une marche guerrière, un hymne patriotique, un chant d'indépendance et de liberté, une *Marseillaise* colombienne!

« Vous êtes, lui écrit-il, le Rouget de l'Isle du nouveau monde... c'est le morceau où vous avez si bien exprimé le chant de la fauvette qui est devenu, avec une légère modification, la marche triomphale de Caracas... c'est le morceau où la bergère écoute pour la première fois la déclaration du berger qui est devenu un air martial... on a tué vingt mille hommes avec cet air-là!... »

Conclusion : la musique dit tout ce qu'on lui fait dire.

Cette fantaisie anti-musicale donne la mesure exacte de l'opinion que professaient sur les beaux-arts tous les écrivains artistes de la génération de Gozlan. Comme ces écrivains pratiquaient le grand art littéraire en véritables artistes et se croyaient par là même

peintres et sculpteurs, musiciens et architectes, ils avaient naturellement en grand dédain cette imperceptible fraction de leur harmonieuse unité qu'on est convenu d'appeler architecte ou peintre, sculpteur ou musicien. Alphonse Karr, on le sait, a répété cent fois qu'il était inutile de faire des paysages, puisque le bon Dieu, en créant le monde, a pris la peine d'être paysagiste. Quant à Léon Gozlan, d'accord avec Théophile Gautier qui prétend que la musique est le plus désagréable de tous les bruits, il aurait volontiers sacrifié au bon Dieu, sur cet autel de la nature où son ami Alphonse Karr immolait les paysagistes, tous les faiseurs de romances et de symphonies, de chansonnettes et d'opéras, puisque le bon Dieu s'était imposé la tâche d'orchestrer la mer et les forêts, les vents et le tonnerre, et qu'il avait, de plus, organisé en pleine campagne le conservatoire ailé des oiseaux. Tais-toi, Rossini : nous avons le bon Dieu !

Qu'on relise toutes les nouvelles publiées par Léon Gozlan, dans la *Revue de Paris*, de la direction Véron à la direction Buloz, en passant par la direction Bonnaire; qu'on relise les plus ingénieuses, les plus passionnées, les plus concentrées, les plus satiriques; je défie qu'on y trouve moins d'agrément et plus de réalité que dans *la Pastorale homicide*. Ces fantaisies de l'esprit, en seize ou vingt pages, sont de très-jolis paradoxes taillés à facettes, sculptés en joujoux, déguisés en pièces d'artifice.

Gozlan, dans ses nouvelles comme dans ses articles de petit journal, pare avec amour des poupées, au lieu de faire frissonner de vivantes draperies sur des créatures humaines. Les poupées, il est vrai, sont toutes fourmillantes de paillettes. Elles ont du fard, des dentelles, des paniers; elles sourient avec des yeux d'émail et des lèvres de vermillon; elles font des moues de chatte ou de comédienne; elles dansent, elles babillent, elles se pâment; elles sont charmantes! Mais ce sont toujours des poupées qu'il faudrait suspendre par un fil dans un théâtre de féerie. Par malheur, Gozlan a voulu les faire danser sur la vaste scène du monde réel, et plus d'une fois le fil s'est rompu.

Admiré pour ses nouvelles paradoxales comme pour ses articles satiriques, Léon Gozlan ne devait pas s'en tenir à ces succès de journal et de revue. Les yeux ardemment fixés sur ses contemporains, Frédéric Soulié, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Balzac, il voulut devenir à la fois un grand romancier et un grand auteur dramatique. Ainsi que Balzac, il s'attaqua d'abord au roman, et se repentit plus tard de n'avoir pas abordé en même temps le théâtre.

Dans un petit livre intitulé *Balzac en pantoufles*, Gozlan a très-vivement exprimé ses regrets.

« L'écrivain, dit-il, doit avoir soin de fortifier adroitement sa vie, et d'avoir toujours un pied dans les deux camps, dans le livre et dans le théâtre, de s'élever graduellement, ici et là, ainsi que fit Voltaire

dans les proportions du génie, ainsi que fit Frédéric Soulié dans la mesure du talent. Balzac négligea étourdiment cette tactique, et il fut vaincu, et il l'eût constamment été... uniquement, parce que Balzac était infiniment trop célèbre à ce moment de sa vie pour se faire pardonner la conquête d'une nouvelle gloire, de la gloire la plus enviée de toutes, la gloire dramatique. »

La boutade est ingénieuse sans doute, et le reproche lancé au public très-spécieux; mais le public n'est vraiment pas si coupable ! Puisqu'il a par mégarde applaudi le *Mercadet,* remanié par M. d'Ennery, je suppose qu'il aurait fini par applaudir Balzac tout entier et tout seul, si ce puissant esprit avait eu le temps de combiner, d'après la logique du théâtre, quelques épisodes saisissants d'une nouvelle comédie humaine. On devine trop aisément que, dans les échecs dramatiques de Balzac, Gozlan n'est pas fâché de trouver une excuse à ses propres mésaventures.

Comme Balzac d'ailleurs, soit imitation instinctive, soit propension naturelle, dès qu'il se sentit en pleine possession de son talent, il bâtit dans sa tête, non pas de beaux romans isolés et détachés, mais toute une enfilade de romans solidaires, mais toute une galerie de tableaux reliés de travée en travée par une pensée commune, et représentant, par groupes et séries, l'ensemble complet de la société contemporaine. Sur la couverture de quelques-uns de ses livres subsiste

encore le vestige et le titre de plusieurs séries projetées et abandonnées.

Le Notaire de Chantilly, par exemple, devait être le premier terme de la série des *Influences* qui devait renfermer, outre le type du notaire, les types non moins importants du médecin, du juge, du député, du prêtre.

La Dernière Sœur grise était le prélude d'une vaste symphonie, intitulée *Romans du cœur*, comme les *Aventures du Prince Chènevis* se liaient à l'idée d'un recueil baptisé d'avance *Nouveau Magasin des enfants*.

Chacun de nous, à de certaines heures d'exaltation et d'illusion, n'a-t-il pas ainsi dessiné sur le sable les magnifiques proportions d'un impérissable monument? Que de premières pierres posées en grande pompe, que de médailles commémoratives officiellement scellées dans le granit, sans qu'on ait jamais vu s'élever de terre le monument immortel! Ce n'est pas aux hommes d'imagination qu'il faut interdire les grands rêves. Léon Gozlan crut sincèrement à son génie, et comme il était homme d'esprit, il chercha courageusement à justifier sa foi par ses œuvres. Sa vie, je l'ai déjà dit, fut une vie de travail acharné. Il l'a cruellement définie lui-même en peignant celle de Balzac :

« Vie de galérien, atroce, contre nature, efforts meurtriers! Et pourtant sans ces efforts, je ne crois

pas qu'il soit possible à l'écrivain de creuser un profond sillon aux flancs de cette dure montagne, au pied de laquelle est aussi sa tombe... »

Sans ces efforts meurtriers, en effet, je ne m'inquiéterais peut-être pas aujourd'hui de relever, au pied de la montagne, le sillon creusé par Gozlan. Dans les jeux périlleux de l'activité humaine, ce que tout le monde admire, c'est le résultat; mais ce qui, loin de la foule, émeut le bataillon sacré des esprits et des consciences, n'est-ce pas la perpétuelle ascension de la volonté, n'est-ce pas l'effort renaissant de conception et de création au sein même de la douleur?

L'énergique volonté de Gozlan s'imposa parfois de magnifiques programmes : elle fut arrêtée dans son essor par les caprices d'une imagination paradoxale. Dans la préface du *Notaire de Chantilly*, sa préface de *Cromwell*, il avait arboré fièrement cette devise : « Plus de héros!... des hommes! » Le jeune romancier se proposait donc alors de remplacer le roman héroïque ou lyrique par la fidèle peinture de la vie réelle. Mais comment cet esprit original voyait-il l'humanité? Sous toute espèce de formes, excepté la forme humaine, qui, pour lui, aurait été une image trop universelle et trop banale. Le monde lui semblait une immense comédie italienne avec Arlequin pour premier rôle, ou une immense ménagerie dont le type supérieur était le singe. Toutes les actions humaines, il les considérait très-sincèrement comme arlequi-

nades de singes ou comme singeries d'arlequins. Je l'ai entendu caractériser ainsi les diverses nations de l'Europe :

« L'Anglais est un dogue, l'Allemand un veau, le Russe un ours, l'Italién un chat, l'Espagnol un tigre, le Français un singe. »

A ses yeux nous n'étions que des bêtes fauves en rupture de ban, des évadés du règne animal, les Latude des forêts vierges ou des pampas.

« L'homme n'est pas fait, disait-il. L'animal qui se rapproche le plus de l'homme est visiblement le Français, et le plus Français des Français, Voltaire, n'était qu'un singe maigre très-adroitement épilé. »

La fameuse devise du *Notaire de Chantilly* : « plus de héros... des hommes ! » se traduisait à son insu par celle-ci : « plus d'hommes... des singes ! » ou par cette autre formule équivalente et presque identique : « plus d'hommes... des arlequins ! » De roman en roman, de comédie italienne en comédie italienne, et de ménagerie en ménagerie, Léon Gozlan a fini par écrire un roman purement simiesque, un chef-d'œuvre satirique où, comme je l'ai indiqué au début de cette petite étude, l'homme est pris en flagrant délit sous le poil du singe : *les Émotions de Polydore Marasquin*. Les deux personnages typiques des comédies ou ménageries romanesques de Gozlan sont incontestablement Polydore Marasquin, l'homme-singe, et ce roi des bohèmes, Aristide Froissart, l'homme-arlequin.

L'œuvre romanesque tout entière du paradoxal romancier, un critique de bonne humeur la classerait, dans sa bibliothèque, sous cette étiquette générale : ZOOLOGIE ET PSYCHOLOGIE MÊLÉES. Et sur les corniches de la bibliothèque, Gozlan aurait sa petite statuette entre les deux grands bustes de l'auteur de *Candide* et de l'auteur de *Gulliver*, qui regarderaient de haut en souriant l'auteur de *Polydore Marasquin*.

Être comparé, même de loin, à Swift et à Voltaire, c'est pour un écrivain de ce siècle un grand honneur : Gozlan le savait bien, lui qui persiflait avec tant de verve les soi-disant Voltaire et les prétendus Swift de l'École normale, cette manufacture officielle du bon sens, de l'éloquence et de l'esprit français.

VIII

Gozlan et Gozzi. — Une bifurcation signalée par Paul de Saint-Victor. — La critique bergère. — Un métier d'acrobate. — Lettre de Gozlan à Édouard Thierry. — Prière à saint Eugène et à saint Casimir. — Les succès de Compiègne. — Les mots de sortie. — Mort de Léon Gozlan.

Ce que j'ai dit de Gozlan romancier, je puis avec encore plus de justesse l'appliquer à Gozlan auteur dramatique. Son théâtre est un tremplin où danse et bondit le paradoxe. Ses personnages appartiennent invinciblement à la féerie, à la fantaisie, au caprice : ils relèvent, bon gré mal gré, de la comédie italienne, et leur grand malheur a été de n'en pas revêtir hardiment les costumes, de n'en pas adopter les mœurs et les caractères. Nous aurions eu peut-être en France un théâtre original et nouveau : Gozlan aurait été notre Gozzi.

De *Céline la Créole* à sa dernière pièce, *la Pluie et le beau Temps*, Gozlan s'est débattu dans ses inventions comme un diable dans un bénitier. Il a eu beau tenter le drame, qui, selon lui, était le paradoxe de

la tragédie, et le vaudeville, qui était à ses yeux le paradoxe de la comédie; jamais, avec tout son esprit, il n'a pu livrer aux acteurs que de jolies nouvelles dialoguées : cela ne passe pas la rampe. Il faudrait à ces romans d'une heure, si finement découpés, cet élégant public de gens de cour qui occupait autrefois les deux côtés de la scène. Lisez-les dans votre fauteuil : vous applaudirez.

Paul de Saint-Victor, le lendemain de la représentation de *la Duchesse de Montemayor*, a résumé en quelques lignes tout le mérite dramatique de l'auteur d'*Aristide Froissart :*

« Léon Gozlan, a-t-il dit, a remporté rarement de grands succès au théâtre. Son talent si personnel, mélangé de bon sens et de caprice, d'observation et d'humeur, moitié sérieux, moitié fantastique, était peu propre à la logique en action qu'exige le théâtre. Il y avait presque toujours un point dans ses pièces où l'action *bifurquait* de la vérité sur le paradoxe. Mais quand il tombait sur une situation à la fois vraisemblable et rare, étrange et vivante, il excellait à la saisir et à la retourner sous tous les aspects. »

C'était toujours à la *bifurcation* que le public et la critique le quittaient. Il n'a jamais pardonné à la critique, *cette bergère éternelle des moutons de Panurge.* Quant aux moutons, c'est-à-dire au public, voici comment il les fouaille, dans l'un des plus beaux accès de rage qu'ait pu ressentir un auteur sifflé :

« Le public français, fût-il composé de six fois plus d'hypocrites qu'il ne s'en trouve d'ordinaire au parterre un jour de première représentation; de six fois plus de banqueroutiers frauduleux et de femmes perdues qu'il ne s'en étale en espaliers, aux avant-scènes et au balcon; de six fois plus de bourgeois goîtreux, crétins, idiots, malfaisants, venimeux, qu'il ne s'en déploie aux deuxièmes et troisièmes galeries, toujours aux premières représentations d'un ouvrage dramatique, vous n'en aurez pas moins, n'en doutez nullement, une assemblée ferrée à glace sur les plus purs principes littéraires, sur les plus purs principes religieux, sur les plus purs principes sociaux et sur tous les plus purs principes imaginables.

« Gare à vous! Pas de sujet un peu hardi, pas de personnages trop excentriques, pas de style trop neuf! Aussi les esprits aventureux qui rêvent de concilier toutes ces embûches, tous ces piéges de loup, tous ces guet-apens, avec l'originalité dont ils sont doués, ne font pas un métier d'écrivain, mais un métier d'acrobate... »

Acrobate! Le mot est trouvé. Ce pauvre Gozlan faisait, en effet, un métier d'acrobate! Lui dont la vocation était de causer et flâner sur le boulevard, il s'élançait par la fenêtre sur le théâtre, *avec l'originalité dont il était doué,* au lieu d'y entrer par la grande porte, comme tout le monde. Quels bonds, mais quelles entorses! On s'explique tout de suite pour-

quoi sa carrière dramatique a été tout encombrée de grosses chutes et de petits succès.

Si ses pièces ont rarement réussi, ce n'est certes pas sa faute : il y mettait tout l'esprit qu'il avait ; et, de plus, il employait pour les faire jouer, pour les maintenir longtemps sur la scène, pour les river à l'affiche et au répertoire, toutes les ressources d'un honnête Quinola. Que de fois il a corrigé lui-même, par-dessus l'épaule du directeur, dans un entr'acte, les épreuves de l'affiche du lendemain, pour être bien sûr que son nom n'était pas remplacé par un autre ! Il a cru naïvement et longtemps que le théâtre lui donnerait à la fois la fortune et la popularité. Mais ce n'est pas avec deux ou trois petits bouts d'acte, de simples levers de rideau, si jolis soient-ils, qu'on devient millionnaire et populaire.

Citons quelques exemples de la ténacité que mit Léon Gozlan à prendre pied au théâtre. On n'en comprendra que mieux la fatalité de sa passion dramatique ; une passion sans vocation !

La *Tempête dans un verre d'eau* a été jouée successivement au Théâtre-Historique, à l'Odéon et à la Comédie-Française. Elle a eu, dit-on, à Paris et en province plus de dix mille représentations, quoiqu'elle exige un plus grand nombre d'accessoires que *la Tour de Nesle.*

Savez-vous comment *la Pluie et le beau Temps* a forcé la porte du Théâtre-Français ? Elle a été d'abord

représentée discrètement chez Mme Jules Sandeau. Par hasard, oh! bien par hasard, Mme de Saulcy se trouvait là. Comme Mme de Saulcy était dame d'honneur de l'ex-impératrice, elle porta la pièce dans un pan de sa robe aux Tuileries ; et des Tuileries la pièce s'en alla dans une voiture de la cour jusqu'à la place du Palais-Royal, où les comédiens ordinaires de l'empereur furent trop heureux de lui donner l'hospitalité.

M. Édouard Thierry venait justement d'être nommé administrateur de la Comédie-Française. A peine installé, il reçut de Léon Gozlan, comme une sommation à bref délai, comme une espèce d'*ultimatum* sur la brèche ouverte, un petit billet ainsi conçu :

« ... J'ai autant de droits, ce me semble, qu'Alfred de Musset, à avoir trois pièces au répertoire... »

« Trois pièces! disait Thierry. Mais lesquelles, lesquelles?

— Elles peuvent *toutes être les trois*, répondait Gozlan sans hésiter. Mettez-les toutes dans un chapeau, et tirez au hasard. »

Le tirage n'a jamais eu lieu. De quoi Gozlan a gardé longtemps rancune aux comédiens ordinaires de l'empereur, bien qu'ils le jouassent souvent à Paris, et tous les ans à Compiègne, où *la Pluie et le beau Temps* faisait tressaillir de joie, notons ce détail en passant, les plus grosses épaulettes de France et d'Algérie.

Quand Gozlan boudait, Gozlan travaillait. Dès qu'il

avait terminé une pièce nouvelle, il se dépiquait comme par miracle et reprenait sans rancune le chemin de la rue Richelieu. On le revoyait alors tous les soirs pendant un mois, dans la salle et dans le foyer du Théâtre-Français. Il souriait au public, aux journalistes, aux comédiens, au directeur, voire même aux bustes du foyer, ces bustes maudits qu'il avait l'habitude de cribler d'épigrammes. Je l'ai vu, un soir, dans ces aimables dispositions d'esprit, taper amicalement sur la joue de paros de feu Scribe, et passer une main caressante sur le menton de carrare de feu Casimir Delavigne.

« Saint Eugène, murmurait-il tout bas, et vous, saint Casimir, soyez-moi favorables ! Je fais demain une lecture au comité. »

Il lisait le lendemain, et il était reçu, mais à correction.

« Cet idiot de Scribe a demandé des changements, disait-il, et ce crétin de Delavigne a indiqué majestueusement quelques coupures. »

Furieux, il menaçait les bustes avec des arrière-pensées d'iconoclaste. Quelquefois il riait tout le premier de ses colères ; mais il riait jaune, en remportant sa pièce. Faisait-il les corrections indiquées ? toujours ; car il n'admettait pas que ces mots : *reçu à correction*, fussent synonymes de ceux-ci : *reconduit poliment*.

« J'entends, disait-il, être reçu *après* correction, lorsque j'ai été reçu *à* correction. »

Une seconde lecture ne lui étant pas plus favorable

que la première, il s'en retournait ulcéré, humilié, méditant quelque dix-huit Brumaire contre la Comédie-Française. Les circonstances ne lui ont pas permis d'accomplir son coup d'État.

Épuisé par un travail opiniâtre, et secrètement rongé par ses mécomptes, il laissait pâlir, à sa boutonnière, sans la renouveler, sa rosette d'officier de la Légion d'honneur. Ses cheveux éclaircis et blanchis semblaient se dessécher sur les tempes, au lieu de se redresser comme autrefois en couronne léonine. Et pourtant, par un reste de coquetterie, le rasoir anglais poursuivait tous les matins les nouveaux fils d'argent qui poussaient sur sa joue, sur sa lèvre ou sur son menton. Déjà les favoris fuyaient les pommettes et contournaient l'oreille; déjà la moustache était réduite à deux pains à cacheter noirs. On pouvait prévoir le moment où, pour aller chez la princesse Mathilde, chez Mme Jules Sandeau ou chez Mlle de Noirfontaine, Gozlan abattrait d'un seul coup moustache et favoris. Son œil perdait l'éclat; sa parole, la vibration; son teint, la chaleur rayonnante de la vie. On l'aurait cru atteint d'une hépatite ou d'une névrose, ou d'une hypertrophie du cœur. C'était l'hypertrophie qui devait l'enlever.

Quelques jours avant de mourir subitement dans son lit, il disait, sur le boulevard, à un rédacteur de *petit journal* : « Je voudrais sortir de la vie comme je suis toujours sorti d'un salon... par un mot spirituel. »

Et il citait, à ce propos, tous « les mots de sortie » que l'histoire anecdotique a retenus ; celui de Rameau à son confesseur :

« Que diable me venez-vous chanter là ? vous avez la voix fausse. »

Celui de Voisenon à son valet, en montrant le cercueil qu'il avait commandé lui-même :

« Voilà une redingote que tu ne seras pas tenté de me voler. »

Enfin celui de Mme de Pompadour au curé de la Madeleine :

« Attendez encore un moment, monsieur le curé, nous nous en irons ensemble. »

Gozlan s'en est allé tout seul ; il est mort sans témoins, la nuit, à l'improviste, sans pouvoir jeter dans une oreille amicale le *mot de sortie* qui n'a fait défaut ni à Rameau, ni à Mme de Pompadour, ni à ce libertin de Voisenon. A ce flambeau d'esprit, qui a brûlé quarante ans par les deux bouts, il a manqué la suprême lueur, la dernière étincelle !

STENDHAL

Cet homme aux cheveux drus et noirs, au front de soldat, aux tempes d'artiste; ce mystificateur au sourire de magicien; cet observateur à l'œil de bandit; ce robuste voluptueux aux lèvres renflées et serrées qui paraît tout convoiter, tout sentir, tout saisir : cet être singulier, c'est bien Stendhal! Le vivant portrait laissé à Mme de R... ne ment pas. Il révèle cruellement le Protée qui s'appela tour à tour Lisio Visconti, Bombet, Cotonnet, Olagnier de Voiron, Schlichtegroll, etc., qui ne signa presque jamais son vrai nom, Henri Beyle, et qui aurait pu signer presque toujours Machiavel-Arlequin.

Les yeux attachés sur ce portrait, j'ai souvent regretté que Stendhal n'ait pas trouvé dans son orgueil, après Jean-Jacques, la patience d'écrire ses mémoires. En a-t-il seulement conçu le projet? Quelques notes recueillies par un ami témoignent qu'il y a songé quelquefois, comme les marins, dans les temps

calmes, songent par ennui à faire leur testament. Tels qu'ils sont restés, ces feuillets épars, ils éclairent d'une lumière imprévue bien des mascarades d'esprit et de caractère : ce sont autant de lanternes qui courent au milieu d'un carnaval vénitien. A travers le carnaval de sa vie, Stendhal se démasque et respire : le comédien s'efface un moment, voici l'homme.

Henri Beyle, né Français, se déclare Italien dans son épitaphe, une mystification posthume gravée sur sa tombe :

Arrigo Beyle
Milanese...

Mais cette mystification, après tout, n'est-elle pas une véritable révélation? N'est-ce pas en Italie que l'auteur de *Rouge et Noir* a passé ses plus heureux jours? N'est-ce pas à Milan qu'il a rencontré Byron, Pellico, Mme de Staël, Dawis, Brougham, Schlegel, et qu'il a ouvert, avec toutes les fanfares de la jeunesse, cette chasse fantastique au plaisir qu'il appelait, en vrai sensualiste, la chasse au bonheur?

La plupart de ses ouvrages ont pour sujet l'Italie : *Rome, Naples et Florence, Promenades dans Rome, Histoire de la peinture en Italie, la Chartreuse de Parme, la Vie de Rossini*, et même le livre de l'*Amour*, puisque, à son avis, l'amour est un phénomène qui ne se développe complétement que dans les pays où l'oranger fleurit en pleine terre.

Quoique Français et Dauphinois, Stendhal ne nous mystifie donc qu'à demi lorsqu'il se déclare, à sa dernière heure, Italien et Milanais. En réalité, c'est un Français cosmopolite, ayant une patrie de choix, l'Italie. *Ubi bene, ibi patria!* Stendhal nous explique lui-même, en deux mots, ce *patriotisme :*

« J'ai eu, dit-il, un lot exécrable de sept à dix-sept ans, mais depuis le passage du mont Saint-Bernard, je n'ai plus eu à me plaindre du destin. »

C'est à dix-sept ans, en effet, qu'il entra en Italie. Son départ de Genève, avec le capitaine Burelwiller, ressemble à un chapitre de la vie de Fabrice, le héros de *la Chartreuse de Parme*. Par un heureux concours de circonstances, sa première échappée de jeunesse le conduit brusquement au milieu des périls de la campagne de 1800.

C'était un beau moment pour épouser l'avenir : le siècle s'ouvrait par des prodiges. Dans cette atmosphère d'Italie, toute frémissante de coups de canon, que pouvait-on respirer? L'enthousiasme. Beyle a tressailli, et déjà pourtant il se cabre. Le Dauphinois, nous dit-il, a une manière de sentir à soi, vive, opiniâtre, raisonneuse, que je n'ai rencontrée dans aucun pays... Là où le Provençal s'exhale en injures atroces, le Dauphinois réfléchit et s'entretient avec son cœur... Ces défauts ou ces vertus du terroir, Henri Beyle les avait en naissant. L'influence d'une éducation solitaire avait encore assombri son naturel. Privé de sa mère à

l'âge de sept ans, négligé par son père, il était tombé sous l'autorité d'une vieille fille, Mlle Séraphie, sa grand'tante, qui le détestait. Élevé dans une maison triste où dominait la vieillesse, par des ecclésiastiques dont l'humeur était aigrie par la persécution, Stendhal n'a gardé dans sa mémoire qu'une seule image attrayante de cette ennuyeuse période de sa vie : celle des soirées d'été, de sept à neuf heures et demie, qu'il passait sur la terrasse de son grand-père, M. Gagnon. « Cette terrasse, dit-il, formée par l'épaisseur d'un mur nommé *sarrasin,* mur qui avait quinze ou dix-huit pieds de largeur, avait une vue magnifique sur la montagne de Sassenage. Là, le soleil se couchait, en hiver, sur le rocher de Voreppe. Mon grand-père fit beaucoup de dépenses pour cette terrasse, qu'il fit garnir des deux côtés de caisses de châtaigniers, dans lesquelles on cultivait un nombre infini de fleurs odorantes. Tout était joli et gracieux sur cette terrasse, théâtre de mes principaux plaisirs pendant dix ans. »

Une journée de bonheur pour cet enfant entouré de vieillards, ce fut celle qui vit son départ pour l'*École centrale,* où il allait enfin rencontrer de jeunes amis partageant ses goûts et ses désirs. Sa première impression fut une surprise douloureuse : « Tout m'étonnait dans cette liberté tant souhaitée et à laquelle j'arrivais enfin. Les charmes que j'y trouvais n'étaient pas ceux que j'avais rêvés ; ces compagnons si gais, si aimables, si nobles, que je m'étais figurés, je ne les

trouvais pas, mais à leur place des polissons très-égoïstes. Ce désappointement, je l'ai eu à peu près dans tout le courant de ma vie. Je ne réussissais guère auprès de mes camarades; je vois aujourd'hui que j'avais alors un mélange fort ridicule de hauteur et de besoin de m'amuser. Je répondais à leur égoïsme le plus âpre par mes idées de noblesse espagnole; j'étais navré quand, dans leurs jeux, ils me laissaient de côté. »

Il y a dans ces lignes un sentiment de réalité qui saisit et qui frappe. On comprend ces malheurs très-sérieux de l'écolier, on pardonnera d'autant mieux l'amertume de l'homme.

Pour beaucoup d'enfants mal dirigés, l'éducation véritable, j'entends l'éducation sociale, commence trop tard : Henri était dans ce cas. L'existence de l'*École centrale* ne lui fut pas bonne : il eut beau, à force d'application, enlever tous les premiers prix, devenir à la fois le roi de la grammaire et des mathématiques, cette gloire scolaire ne le sauva point, à Paris, des épigrammes de ses protecteurs. « Voilà donc ce brillant humaniste qui a remporté tous les prix dans son endroit ! » s'écria M. Daru, à qui il avait été recommandé. De son côté, le jeune Henri Beyle se livrait à d'amères réflexions : « C'était donc là ce Paris que j'avais tant désiré ! L'absence de montagnes et de bois me serrait le cœur... Tous les hommes me semblaient prosaïques et plats dans les idées qu'ils

avaient de l'amour et de la littérature... Quand je m'ennuyais dans un salon, j'y manquais la semaine d'après, et je n'y reparaissais qu'au bout de quinze jours. Avec la franchise de mon regard, et l'extrême malheur de prostration de forces que l'ennui me donne, on voit combien je devais avancer mes affaires par ces absences. D'ailleurs, je disais toujours d'un sot : c'est un sot. Cette manie m'a valu un monde d'ennemis. » Qui eût pu deviner alors que Beyle devait être un jour l'un des causeurs les plus spirituels des salons parisiens ?

Pour tout homme intelligent, animé du feu de la vocation littéraire ou de l'ambition politique, Paris est la patrie du désir, et de ce désir tout-puissant qui, pareil à la foi, transporte les montagnes. On y viendrait à pied, s'il le fallait, en doublant les étapes, du fond de la Provence ou du dernier vallon des Pyrénées; voyage délicieux où l'illusion aplanit la route et la déploie jusqu'à l'horizon comme un ruban magique ! Le soleil brille dans l'azur, ou la douce lueur des étoiles tombe mollement sur la nature endormie Entre l'aube et le crépuscule, il n'y a plus qu'un trait lumineux : Paris, voilà Paris ! Mais le mirage s'évanouit aux portes de l'immense ville. Six mois d'incertitudes et de vaines espérances, six mois de doutes poignants, six mois de noir ennui, c'est une bien terrible épreuve pour de jeunes courages sans patience. Éloignez-vous alors, partez, vous qui adoriez Paris

et qui commencez à le maudire ; partez et voyagez au loin, si l'occasion vous éperonne ; endossez le harnais et battez-vous sur tous les champs de bataille de l'Europe, si vous voyez passer la guerre à cheval par-dessus les frontières des empires. Plus tard, quand le silence aura recouvert ce grand fracas, vous rêverez encore de Paris dans une retraite écartée, vous y reviendrez avec délices après quelque temps de repos : car la vie intelligente, avec ses belles franchises, la vie de l'idéal et du réel, avec ses luttes fécondes, elle est là, soyez-en sûr, et point ailleurs.

Notre volontaire de 1800 éprouva toutes ces alternatives. Entraîné dans le tourbillon de l'époque impériale, il donna sa démission de Français en 1814 ; il s'en alla revoir Milan, sa patrie d'adoption, nous l'avons déjà dit, mais il finit par revenir à Paris, au moment où les combats littéraires allaient s'engager. Il eut de l'esprit, nous dit-il, vers 1826, et dès lors (nous citons ses propres paroles) les épigrammes arrivèrent en foule... et des *mots qu'on ne peut plus oublier,* me disait cette bonne Mme M... Ce moment fut sans doute celui où s'établit le mieux sa réputation de causeur. Beyle avait transformé vingt fois, depuis vingt ans, cet être maussade que M. Gagnon avait envoyé, un beau jour, de l'*École centrale* à M. Daru. Il avait pris des leçons de Larive et de Dugazon, pour effacer chez lui les derniers restes de l'accent dauphinois. Ce malheureux accent avait dis-

paru; mais le Dauphinois-Italien gardait encore, en fait de salons, ses ombrages et ses antipathies d'autrefois; seulement, comme l'expérience lui était venue, il raisonnait ses aversions comme ses plaisirs, et les classait par numéros d'ordre. « Un salon de provinciaux enrichis et qui étalent du luxe est ma bête noire. Ensuite, vient un salon de marquis et de grands-cordons de la Légion d'honneur, qui étalent de la morale. Pour moi, quand je vois un homme se pavanant dans un salon... avec plusieurs ordres à sa boutonnière... je suppute involontairement le nombre infini de bassesses, de platitudes et souvent de noires trahisons qu'il a dû accumuler. pour en avoir reçu tant de certificats... Un salon de huit ou dix personnes aimables, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi, est l'endroit du monde où je me trouve le mieux. Là, dans mon centre, j'aime infiniment mieux entendre parler un autre que de parler moi-même. Volontiers je tombe dans *le silence du bonheur,* et si je parle, ce n'est que pour payer mon *billet d'entrée.* » Il me semble que le centre de Beyle devait être un salon français où l'on causait en italien, peut-être un salon italien où l'on causait en français. Mais c'est assez parler du causeur, arrivons de plein saut à l'écrivain.

Je fais de ses écrits deux groupes distincts : d'un côté, les fantaisies d'artiste, une vingtaine de petits volumes; de l'autre, ses œuvres sérieuses, ses

vrais titres de gloire, *Rouge et Noir, la Chartreuse de Parme.*

Un grand artiste, selon l'opinion de Beyle, se compose de deux choses : une âme tendre, exigeante, passionnée, dédaigneuse, et un talent qui s'efforce de plaire à cette âme et de lui donner des jouissances en créant des beautés nouvelles.

Il est à remarquer que la littérature contemporaine est encombrée d'artistes, je ne dis pas de grands artistes : les écrivains dans le sens exact du mot sont rares. Les batailles livrées par les romantiques furent des batailles d'artistes. Quand on attaqua, pour la démolir, la vieille cité des classiques, Stendhal fut un des premiers sur la brèche ; mais il combattit seul pour *se plaire à lui-même;* son caractère ombrageux montrait dès ce moment son beau côté, l'horreur des coteries, du charlatanisme en commun, et des pratiques sans noblesse de ces associations qui ont pour principe capital : Aidons-nous, le public nous aidera. Beyle ne se rangea sous aucune bannière; il ne salua point de chef, et renonça de son plein gré au dividende de popularité qui eût pu lui revenir en entrant dans les sociétés d'assurance littéraires. Son pamphlet si vif, *Racine et Shakspeare,* alla chercher d'emblée le public. Je me trompe, il fit un détour. Avant de passer à l'imprimerie, le manuscrit prit la poste, arriva à Chavonnières, et revint ensuite à Paris avec l'approbation d'un vigneron tourangeau dont le suffrage

avait bien quelque importance, le suffrage de Paul-Louis Courier! Le manifeste risiblement célèbre de M. Auger, parlant au nom de l'Académie française, ne tarda pas à paraître. L'auteur de *Racine et Shakspeare* répliqua par une seconde brochure écrite de verve comme la première, et laissant jaillir de plus toutes les étincelles d'une passion en flamme. Le succès fut joli; succès de pamphlet, c'est tout dire. Aujourd'hui encore, ces pages animées gardent un certain air victorieux; elles plaisent par je ne sais quelle vive allure de cavalerie légère abordant au galop, le pistolet au poing, une troupe d'infanterie pesante et délabrée. Feu! feu! Le bras s'allonge, l'éclair brille, on entend des cris piteux d'académiciens tombant embarrassés dans leur cuirasse antique, et M. Auger tout le premier s'en va mordre la poussière. Ses deux coups tirés, notre cavalier tourne bride sans se soucier du prix de la victoire.

La grande question, en 1823, se résumait par ces mots : Qu'est-ce que le romantisme? Henri Beyle n'était d'aucun cénacle; libre de tout engagement, et trop orgueilleux pour écrire son opinion sur le pupitre d'une école, il traita son sujet à sa manière, en tournant le dos aux deux partis.

Sa première brochure irrita les classiques, et déplut aux romantiques. Son romantisme à lui, ou, pour employer une de ses expressions, son *romanticisme*, était une sorte de réalisme largement compris. Il

ne comportait aucun des styles en vogue : musical, pittoresque, sculptural, diamanté, ciselé, vaporeux, splendide. Beyle voulait un style net, ferme, direct, plein et concis; et pour tout dire en un mot, le romantisme sans phrase!

Stendhal avait franchement dit son opinion sur les batailles romantiques, avant de s'y engager; il en dit aussi quelques mots quand la querelle fut vidée et le champ libre. Ces réflexions, faites de sang-froid, sont bonnes à citer comme contraste aux lignes violentes de *Racine et Shakspeare*.

D'abord une anecdote, forme d'argument appropriée au goût de Beyle, toujours conteur spirituel, même quand il a le droit de soutenir sa thèse avec un peu de pédanterie :

« L'aimable Donézan disait hier : Dans ma jeunesse et jusque bien avant dans ma carrière, puisque j'avais cinquante ans en 1789, les femmes portaient de la poudre dans leurs cheveux. Je vous avoue qu'une femme sans poudre me fait répugnance. La première impression est toujours celle d'une femme de chambre qui n'a pas eu le temps de faire sa toilette... Voilà la seule raison contre Shakspeare et en faveur des unités... Les jeunes gens ne lisant que La Harpe, le goût des grands toupets poudrés comme ceux que portait la feue reine Marie-Antoinette peut encore durer quelques années. »

Il ajoute ailleurs sur un ton légèrement paradoxal :

« Quelle excellente source de comique pour la postérité ! Les La Harpe et les gens de goût français régentant les nations du haut de leur chaire, et prononçant hardiment des arrêts dédaigneux sur leurs goûts divers, tandis qu'en effet ils ignorent les premiers principes de la science de l'homme ! De là l'inanité des disputes sur Racine et Shakspeare... Si le savant a le génie de Montesquieu, il pourra dire : « Le climat tempéré et la monarchie font naître des « admirateurs pour Racine ; l'orageuse liberté et les « climats extrêmes produisent des enthousiastes pour « Shakspeare... » Mais Racine ne plût-il qu'à un seul homme, tout le reste de l'univers fût-il pour le peintre d'*Othello*, l'univers entier serait ridicule s'il venait dire à un tel homme, par la voix d'un petit pédant vaniteux : Prenez garde, mon ami, vous vous trompez, vous donnez dans le mauvais goût, puisque vous aimez mieux les petits pois que les asperges, tandis que moi j'aime mieux les asperges que les petits pois. »

Veut-on voir maintenant le revers de la médaille ? Beyle garde toujours son franc parler :

« Les romantiques étaient presque aussi ridicules que les La Harpe ; leur seul avantage était d'être persécutés. Dans le fond, ils ne traitaient pas moins la littérature comme les religions, dont une seule est la bonne... leur vanité voulait détrôner Racine... Ils n'avaient qu'un nom pour eux, dont ils abusaient ;

mais ils ne voyaient pas d'assez haut les civilisations pour sentir que Shakspeare n'est qu'un diamant incompréhensible qui s'est trouvé dans les sables... Cependant la cause des romantiques était si bonne, qu'ils la gagnèrent. Ils furent l'instrument aveugle d'une grande révolution ; ils n'eurent jamais d'yeux pour voir ce qu'ils frappaient ni ce qu'il fallait mettre à la place. »

Je veux citer aussi un passage sur la *couleur locale*, grand mot d'alors qui sonne creux aujourd'hui : « Une glace ne doit pas faire remarquer sa couleur, mais laisser voir parfaitement l'image qu'elle reproduit. Les professeurs d'athénée ne manquent jamais la petite remarque ironique sur la bonhomie de nos ancêtres, qui se laissaient émouvoir par des Achille et des Cinna à demi cachés sous de vastes perruques. Si ce défaut n'avait pas été remarqué, il n'existait pas. » Ce n'est qu'une boutade, mais sensée, pleine de philosophie, de justesse et de dédain.

Beyle se séparait, on le voit, sur beaucoup de points, des doctrines proclamées et appliquées par l'école moderne. Il détestait l'emphase qui plaît aux lyriques (Beyle disait : *Qui plaît aux femmes de chambre*) ; l'exagération, la prose poétique lui étaient odieuses. Il s'était battu à l'armée contre un officier enthousiaste de la « cime indéterminée des forêts, » expression de Chateaubriand. « Si j'ai eu un soin constant, écrit-il, c'est de ne rien *exagérer par le style*, et

d'éviter avant tout d'obtenir quelque effet par une suite de considérations et d'images d'une chaleur un peu forcée, et qui font dire à la fin d'une période : Voilà une belle page. D'abord, entré fort tard dans le champ de la littérature, le ciel m'a tout à fait refusé le talent de parer une idée et d'exagérer avec grâce; ensuite, à mes yeux, il n'y a rien de pire que l'exagération dans les intérêts tendres de la vie. On obtient un effet d'un moment, qui, un quart d'heure après, crée un sentiment de répugnance ; et le lendemain on ne reprend pas le livre, on se dirait presque : Je n'ai pas assez de vivacité dans le cœur aujourd'hui pour me plaire à être trompé avec esprit... Partout où j'ai rencontré une idée susceptible de donner une période à chute brillante, j'ai diminué ce qui me semblait la vérité, pour que le petit plaisir du moment ne causât pas méfiance et dégoût un quart d'heure après... J'ai vingt fois quitté les livres d'un des hommes rares que la France ait produits, je me disais : Ce n'est qu'un rhéteur. N'ayant pas la plus petite étincelle de sa rare éloquence, j'ai surtout cherché à éviter le défaut qui me rend Rousseau illisible. »

Cette préoccupation têtue va si loin, qu'avant de se mettre au travail, Beyle lit chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin de prendre le ton et de ne pas se jeter hors du naturel. « Je fais tous les efforts possibles pour être sec : Je veux imposer silence à mon cœur, qui croit avoir beaucoup à dire : je trem-

ble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité. » Ayant de telles idées, on conçoit qu'il demande à être délivré une bonne fois de l'inutile phraséologie des écrivains du genre descriptif (l'abbé Delille, Mme de Staël, etc.). Ce n'est pas que Beyle proscrive systématiquement la description; il l'admet quand elle est nécessaire, quand elle est féconde. Plus d'un écrivain, d'ailleurs, a compris cette question comme lui; l'auteur de *Waverley*, par exemple. « Comme Rossini prépare et soutient ses chants par l'harmonie, de même Walter Scott prépare et soutient ses dialogues et ses récits par des descriptions. Voyez, dès la première page d'*Ivanhoë*, cette admirable description du soleil couchant qui darde des rayons déjà affaiblis et presque horizontaux à travers les branches les plus basses et les plus touffues des arbres qui cachent l'habitation de Cédric le Saxon. Ces rayons déjà pâlissants tombent au milieu d'une éclaircie de cette forêt sur les habits singuliers que portent le fou Wamba et Gurth le gardeur de porcs. L'homme de génie écossais n'a pas encore achevé de décrire cette forêt éclairée par les derniers rayons d'un soleil rasant et les singuliers vêtements de deux personnages, peu nobles assurément, qu'il nous présente contre toutes les règles de la dignité, que nous nous sentons déjà comme touchés par avance de ce que ces deux personnages vont se dire. Lorsqu'ils parlent enfin, leurs moindres paroles ont un prix

infini. Essayez par la pensée de commencer le chapitre et le roman par ce dialogue non préparé par la description, il aura perdu presque tout son effet. » Quant à lui, sa règle invariable consiste à ne parler des aspects touchants de la nature que quand son cœur lui laisse assez de sang-froid pour les remarquer et en jouir. Ces principes bien établis annoncent un écrivain jaloux de se cantonner dans les strictes limites de son art. On peut compter d'avance qu'il n'empruntera ses effets, ni à la peinture, ni à la sculpture, ni à la musique; modes absurdes, trop souvent adoptées par la littérature de ce temps.

Beyle a d'autant plus de mérite à se préserver de ces influences, qu'en véritable artiste méridional, en fils adoptif de la terre italienne, il court d'instinct aux musées, aux théâtres lyriques, avant de compléter ses études littéraires. Quand il rassemble avec un goût passionné les matériaux de la *Vie de Rossini*, des *Promenades dans Rome*, de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, de *Rome, Naples et Florence*, on ne s'attend guère à voir éclater plus tard, dans les ouvrages de ce *dilettante* homme d'esprit, les qualités des grands romanciers. Quelle jouissance littéraire vaudra jamais pour lui le plaisir de contempler une belle toile du Corrége ou d'entendre une charmante mélodie de Cimarosa ? Estimerait-il quelque jour un chef-d'œuvre de poésie à l'égal d'une statue de Michel-Ange ? Non, il a dans le cœur toutes les fibres de l'artiste, et la

littérature lui semblera toujours la plus froide expression des rêves de l'imagination humaine.

Dans les questions d'art, en haine des instincts moutonniers de la foule, Beyle proclame hardiment la souveraineté du jugement individuel. C'est une bonne fortune pour lui de trouver un sot préférant Boucher au Corrége et Mignard à Michel-Ange. Cela lui permet de parler ainsi du plus grand peintre de l'école flamande : « Ce matin, par un beau soleil, je passais devant une boucherie très-proprement tenue, située en plein midi sur la place Bellecour; des morceaux de viande bien fraîche étaient étalés sur des linges très-blancs. Les couleurs dominantes étaient le rouge pâle, le jaune et le blanc. Voilà le ton général d'un tableau de Rubens, ai-je pensé. » Si vous vous étonnez d'une telle bizarrerie d'opinion, il répondra que la préférence dégagée de tout jugement accessoire et réduite à la pure sensation est inattaquable, et qu'il n'y a rien de moins absurbe que de faire quelquefois des sottises bien absurdes. On arrive par là très-logiquement au mot de Mme de La Ferté : « Il faut l'avouer, disait la duchesse, je ne trouve que moi qui aie toujours raison. » Le mot est joli, mais ce n'est qu'un mot ; il ne justifie rien, car il peut se trouver à la fois dans la bouche d'un ignorant et dans celle d'un homme éclairé; il traduit en même temps la froide sensation d'un être sec et l'émotion passionnée d'une âme sensible.

Stendhal ne l'ignore pas; et quand, au lieu de se guinder au bizarre, il demeure vrai tout simplement (ne fût-ce que par lassitude de l'affectation), on ne lui conteste jamais l'exactitude de ses remarques. De son côté, sans le soupçonner le moins du monde, il entre alors dans ce vaste empire de la vérité absolue où chaque sentiment personnel, chaque préférence sincère de l'esprit occupe librement sa place en acceptant comme lois suprêmes le résultat de l'expérience des siècles. Quoi de plus juste, par exemple, que ses réflexions sur les diverses manières dont peut se traiter un sujet par la peinture selon la *teinte particulière* de l'âme du peintre? Beyle suppose que Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, le Corrége sont chargés de représenter sur la toile le grand fait de l'*Adoration des Mages*. Chacun de ces artistes concevra d'une façon originale l'ensemble et les détails de son tableau.

« La force et la terreur marqueront le tableau de Michel-Ange; les rois seront des hommes dignes de leur rang et paraîtront sentir devant qui ils se prosternent. Si la couleur avait de l'agrément et de l'harmonie, l'effet serait moindre, ou plutôt la véritable harmonie du sujet est dure.

« Chez Raphaël, on songera moins à la majesté des rois; on n'aura d'yeux que pour la céleste pureté de Marie et les regards de son fils. Cette action aura perdu sa teinte de férocité hébraïque. Le spectateur

sentira confusément que Dieu est un tendre père.

« Si le tableau est de Léonard de Vinci, la noblesse sera plus sensible que chez Raphaël même. La force et la sensibilité brûlante ne viendront pas nous distraire. Les gens qui ne peuvent s'élever jusqu'à la majesté seront charmés de l'air noble des rois; le tableau chargé de sombres demi-teintes semblera respirer la mélancolie.

« Il sera une fête pour l'œil charmé, s'il est du Corrége; mais aussi la divinité, la majesté, la noblesse ne saisiront pas le cœur dès le premier abord. Les yeux ne pourront s'en détacher, l'âme sera heureuse, et c'est par ce chemin qu'elle arrivera à s'apercevoir de la présence du Sauveur des hommes. »

A part quelques affectations de paradoxe ou de profondeur énigmatique, ces traits d'observation pénétrante se remarquent souvent dans l'*Histoire de la Peinture en Italie*. Il y a dans cet ouvrage inachevé plus d'enseignements sérieux pour un artiste qu'on n'en trouverait dans la collection complète des auteurs spéciaux.

Je passe volontiers sur les petits chapitres de dix lignes imités de Montesquieu. Beyle se plaît à jeter au beau milieu de sa route une multitude de cailloux ronds, brillants et glissants : tant pis pour le lecteur ébloui qui trébuche à ces galets! S'il s'irrite des espiègleries de l'auteur, s'il s'avoue indignement mystifié, quel triomphe pour Cotonnet-Shlichtegroll-Sten-

dhal! Quelle justification de ses hypocrisies, de ses restrictions mentales, de ses contradictions, de toutes ces jongleries de l'esprit destinées à donner le change sur le vrai caractère de ses sentiments! C'est alors qu'il se réjouira de s'être masqué, travesti et même tatoué. Passer pour un fou aux yeux des gens du Nord, être regardé par les demi-sots comme un méchant, un homme noir, voilà de ces victoires qu'il envie, qu'il recherche, et qu'il expie avec délices!

Après avoir mystifié les gens du Nord et les demi-sots, le spirituel Méridional se mystifiera lui-même, ou plutôt il se contredira sans le savoir avec une naïveté d'enfant terrible. Sa nature instinctive mise en liberté déjouera les plus savants moulinets de sa batte d'Arlequin. Il se passe alors en lui et hors de lui un phénomène psychologique, digne d'être analysé avec la plus vigilante pénétration.

A la première page de ses écrits, Beyle se propose toujours d'obtenir la seule approbation de son âme fière, arbitre spontané, incorruptible, appliquant sans réflexion des lois improvisées. Peu à peu cependant, comme cette âme est infiniment sensible, c'est-à-dire inquiète et mobile, elle cherche au dehors une garantie de la sincérité de ses impressions. La voilà forcée de se quitter un moment, de respirer un air nouveau. Elle choisit, pour les consulter, des âmes sympathiques, c'est-à-dire faites à son image. Dès lors la vue s'étend autour d'elle, elle échange un regard, une parole, et

le bon accueil qu'elle reçoit lui donne quelque assurance. Si pourtant elle vient à réfléchir : Que signifie, dira-t-elle, ce premier témoignage ? Consulter des juges de mon choix, n'est-ce point encore me consulter moi-même ? Pour sortir de ce cercle vicieux, il n'y a qu'un moyen : s'élancer résolûment hors de sa sphère, et s'adresser non point à des initiés, mais à tous ceux qui peuvent sentir et penser autrement que soi-même. Chez Beyle, l'écrivain de la première page est rarement celui de la dernière; quelquefois le ton change d'un bout de chapitre à l'autre; le monologue de sa pensée tourne brusquement au dialogue, et devient enfin un vrai discours prononcé devant une assemblée, devant le public. Négligez les *a parte*, lisez sans grand soin les scènes confidentielles, mais écoutez la parole libre et claire qui jaillit de l'âme ou du cœur, sans avoir été déjà affaiblie par le petit écho des vanités intimes. Celle-là instruit et charme, elle rapproche de l'écrivain par un attrait indépendant de toute arlequinade.

Dans ses études sur l'Italie, que le sujet soit un tableau, une statue, une basilique, un opéra, Beyle, par une simple boutade, jette quelquefois le lecteur dans les plus profondes réflexions ; il a tout à coup de ces éclairs de vision qui illuminent les arts l'un par l'autre. Que d'ingénieux aperçus dans l'*Histoire de la Peinture en Italie*, où le raisonnement a par instants la malice du trait, la précision de la sentence et l'élasti-

cité de l'élan ! Les *Promenades dans Rome*, et cet autre ouvrage du même genre : *Rome, Naples et Florence*, révèlent aussi bien les mœurs italiennes que les plus délicates beautés des monuments italiens.

En France comme en Italie, le voyageur Stendhal effleure les mœurs et les caractères d'un coup d'œil rapide et juste. Nulle prétention philosophique, scientifique, politique ou romanesque ne dépare ce livre de poste qui a pour titre : *Mémoires d'un touriste*. Le marchand de fer qui a pris pour secrétaire Stendhal ne tient pas à éblouir de son mérite les commis voyageurs dont la curiosité le poursuit en diligence ou en bateau. Nul ne peut s'écrier en le voyant ou l'écoutant : « C'est un membre de l'Institut, c'est un ambassadeur, c'est le plus fécond de nos romanciers. »

Le marchand de fer est tout bonnement marchand de fer. Ses courses en zigzag embrassent à peu près toute la France. Mais on n'a point à craindre qu'il évite ou recherche par système les chemins battus. La routine classique et la routine romantique lui sont également odieuses. Il remplit son journal sans y songer, écrivant une page tout d'un trait, laissant tomber quatre mots entre deux grandes marges, et toujours sautant à pieds joints par-dessus les stations d'auteur ou d'artiste.

Le livre *de l'Amour* est moins curieux que les *Mémoires d'un touriste*. Les qualités de Beyle y sont moins dégagées de ses défauts. Des chapitres écourtés

sans raison, des classifications de fantaisie, des définitions trop alambiquées pour être tout à fait spirituelles, aucun plan, nulle suite d'idées, des phrases qui ne se relient l'une à l'autre que par de nombreux sous-entendus et des réticences systématiques, voilà les principales imperfections de ce petit ouvrage où la science du cœur groupe néanmoins de brillants calculs.

Beyle compte quatre espèces d'amour : 1° l'amour-passion (celui d'Héloïse pour Abélard) ; 2° l'amour-goût (celui qui régnait à Paris vers 1760) ; 3° l'amour physique (à la chasse trouver une belle paysanne qui fuit dans les bois) ; 4° l'amour de vanité (l'immense majorité des hommes désire et a une femme à la mode, comme un joli cheval). Je ne conteste pas l'amour-passion, quoiqu'il soit fort rare dans une société démocratique où l'énergie du cœur est souvent dévorée par l'activité de l'esprit et le travail matériel ; mais où rencontrer aujourd'hui des échantillons de l'amour-goût, de cet amusement tout français entre les charmants oisifs et les belles désœuvrées de l'aristocratie de Versailles ? La révolution de 89 a coupé la tête à ce gentil Cupidon. Que représente maintenant le mot de galanterie ? Un souvenir historique tout au plus. Quant à l'amour physique, il est plutôt du ressort des médecins que du domaine de l'observation philosophique. Je vois toujours avec dégoût la plume d'un écrivain s'aiguiser en scalpel et faire de l'anatomie. Beyle a beaucoup étudié Cabanis, il l'a même trop étudié ; cela

se devine dans le livre *de l'Amour*, comme dans l'*Histoire de la Peinture en Italie*, deux ouvrages où notre Milanais traite avec un peu de manie la question des tempéraments. L'exagération de cette tendance conduit à des résultats littéraires du genre de la *Physiologie du Mariage* ou de *Madame Bovary*.

Sur ce délicat problème de l'amour, il n'y a point de simples équations du premier ou du second degré à établir, opération tout à fait primitive en algèbre galante. On entre de plain-pied dans l'analyse indéterminée, dans les quantités imaginaires. Les solutions sont innombrables et le plus souvent approximatives. Ainsi donc, c'est en toute occasion une vaine tentative que de chercher à réduire l'amour en science exacte. On y devient pédant si l'on s'obstine à formuler son expérience en lois mathématiques, et le pédantisme du fat est de toutes les affectations la plus insupportable.

Un homme d'esprit se tire d'affaire par de l'esprit, quand il s'aperçoit à temps qu'il se donne des ridicules en adoptant la gravité scientifique. Il appelle à son aide le paradoxe ; il invente des mots singuliers pour désigner des choses communes qui prennent aussitôt de l'éclat. Beyle ne se fait pas faute de ces artifices ; son excuse, c'est qu'il réussit à merveille dans cette littérature de convention où tant d'autres sont lourds et plats. Quoi de plus joli, par exemple, que ce mot de *cristallisation* appliqué, par un heureux néologisme,

au phénomène le plus mystérieux de la passion naissante ! « Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez : — Aux mines de sel de Salzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes ; les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants ; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif... Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections... »

Les amis des figures mythologiques, des *feux* et des *flammes* de tragédie ont ri comme des frileux de ce mot de cristallisation, qui semble offrir dans un état de congélation symétrique la plus ardente des impressions humaines. Riez, mais le mot est juste. On ne peut pas en dire autant de cette ingénieuse définition, souvent reproduite à cause de sa profondeur superficielle, si ces deux expressions peuvent se rapprocher sans violence : « La beauté, c'est la promesse du bonheur. » J'en demande pardon à Beyle, le sentiment de la beauté n'est pas raisonneur à ce point. On dira : « Cette femme est belle, » sans songer directement au plaisir qu'elle donnerait, comme on admire un paysage semé de vignes et d'oliviers, sans songer à l'huile et au vin

que l'automne en fera jaillir. En résumé, quoique cet impertinent traité *de l'Amour* soit fort agréable à lire, on aimera mieux la passion mobile et agissante dans les romans de Beyle que froide et desséchée dans une série de classifications qui exhalent le parfum de l'herbier.

Ici nous prenons congé de l'artiste, dont nous avons tâché d'expliquer les causeries sur la littérature et les arts, sur la France et l'Italie, et sur vingt autres sujets intéressants abordés tour à tour avec une verve incomparable.

Nous voici maintenant en présence de l'écrivain, du romancier, de l'admirable auteur qui a signé cette œuvre de génie : *la Chartreuse de Parme*. Mais avant de quitter ce bizarre homme d'esprit qui va se transformer, permettons-lui d'emprunter à Mlle de Lespinasse *l'apologie de ce qu'on appelle ses exagérations, ses enthousiasmes, ses contradictions, ses disparates, ses...*, etc. Il y a dans la lettre de cette charmante femme du XVIIIe siècle, lettre contre-signée par Beyle dans sa *Vie de Rossini*, une fine et vive lumière qui se répand autour du caractère mystérieux dont nous avons cherché à éclairer les traits saillants. Mlle de Lespinasse établit une distinction subtile entre les *gens exagérés* et les *gens outrés* : « Tous les deux vont par delà le but; mais les uns s'y sont montés, tandis que les autres y ont été jetés, entraînés; les uns ont fait le chemin pas à pas, les autres ont sauté les

bornes sans s'en apercevoir. Enfin je trouve qu'il y a cette différence entre les gens exagérés et ceux qui sont outrés, qu'on évite les premiers et qu'on quitte les derniers, mais c'est à condition d'y revenir le lendemain ; car ce qu'on aime par-dessus tout, c'est à être aimé, et voilà l'avantage qu'on éprouve avec les gens passionnés : ils révoltent sans doute, souvent ils choquent, ils fatiguent ; mais en les critiquant, en les condamnant, même en les haïssant, on les attire et on les recherche... » Est-ce Mlle de Lespinasse, est-ce Beyle qui parle ? C'est l'un et l'autre. L'amie passionnée de M. de Guibert tend le clair miroir où se reproduit, à côté de la sienne, la physionomie de cet homme outré qui révolte, qui choque, qui fatigue, qu'on hait peut-être, mais qu'on attire et qu'on recherche en le critiquant et le condamnant.

« L'homme n'est pas libre de ne pas faire ce qui lui fait plus de plaisir que toutes les autres actions possibles. »

Cette maxime de fataliste dirige et maîtrise Beyle dans ses œuvres d'imagination ; il l'applique à ses personnages comme une pierre de touche qui trahit infailliblement les divers alliages du métal humain. Chaque être intelligent, sur cette terre, s'en va tous les matins à la chasse du bonheur. Les ruses et la force qu'il déploie dans cette chasse constituent le

seul intérêt de la vie réelle et l'unique attrait du roman.

En littérature comme en philosophie, Beyle est donc un fils du XVIIIe siècle. Il avoue d'ailleurs avec une fatuité néovoltairienne qu'il n'est point assez chrétien pour sentir certaines beautés de l'art moderne. Quoi de plus humain que le système d'Helvétius ! Cet honnête philosophe n'a eu qu'un tort, c'est de ne pas remplacer ce vilain terme, l'*intérêt*, par ce joli mot le *plaisir*.

Épicurien jusqu'à la sauvagerie raffinée, Beyle adore l'instinct et la passion absolue, cette fille implacable de l'instinct. Les plus attrayantes périodes de l'histoire de l'humanité sont, à son avis, celles où la violente énergie des caractères, éclatant sans obstacle dans la confusion des mœurs publiques, réalise l'idéal des grands crimes et des grandes vertus. Comme la volonté, faible encore, n'est que la servante du désir, aucun raisonnement ne saurait arrêter la brusque expansion des penchants naturels qui jaillissent à flots comme une source bouillonnante. L'homme prend aisément, à ces époques troublées, la fière apparence des héros. Mais, hélas ! voici la civilisation qui désavoue les passions héroïques. La volonté grandit et délibère : elle attaque l'instinct et parfois le renverse. L'homme se dégage du héros, et la conscience publique est désormais représentée dans cet être social qui, forcé de mener ses passions au combat, emporte dans son cœur le plus mortel ennemi de son instinct personnel. Là

réside, concentré, tout le drame de la vie moderne. L'individu aux prises avec la société, voilà l'inévitable sujet que les réalités de ce siècle offrent aux romanciers. Lequel a raison des deux adversaires ? et quel est sur ce point le sentiment de Stendhal ?

Juge et partie, comme chacun de nous, Stendhal a peut-être mieux étudié que personne les champions de l'instinct personnel et les défenseurs de la société. Ceux-ci, pour la plupart, sont des êtres froids, médiocrement intelligents, médiocrement éclairés, des demi-vivants qui ne comprennent rien aux grands rêves des âmes d'élite. Ceux-là, noirs pessimistes, déclament avec fracas contre les impossibilités de la vie sociale, au sein de laquelle, disent-ils, les plaisirs réservés aux plus riches natures sont toujours confisqués par les plus sottes. Ils ont en main le remède universel à tous les maux de l'humanité, pourvu que l'humanité les serve à genoux. Qu'on les laisse agir, et la théorie du bonheur absolu va recevoir une triomphante application.

« Fi de vos systèmes ! dit Stendhal. Périssent les déclamateurs pour la masse d'ennui qu'ils traînent après eux ! Il ne s'agit point de prononcer emphatiquement des mots sonores : résumons les faits du procès; ce sont les faits qui parlent. Allons visiter le théâtre des meurtres accomplis, comptons les victimes et racontons leur histoire, sans phrase, en style du Code civil. »

Tel est précisément le but que poursuit dans ses œuvres d'imagination l'auteur de *Rouge et Noir* et de *la Chartreuse de Parme.*

Avant ces deux romans, Beyle avait écrit : *Armance, ou quelques scènes dans un salon de Paris en* 1827. Ce livre n'est pas un chef-d'œuvre, tant s'en faut, mais il a le mérite de marquer le point de départ de Beyle et de faire comprendre la signification importante des œuvres qui ont suivi. Octave de Malivert est le frère de Julien et de Fabrice. Ces trois victimes de la vie sociale, ces trois représentants de l'instinct, qui ne tombent pas pour un coup d'épingle comme les risibles martyrs de certains romans humanitaires; ces *âmes en proie* appartiennent à une même famille : Octave tranche la difficulté suprême par le suicide, Julien par le meurtre, et Fabrice, trop cruellement frappé pour avoir l'énergie de tuer ou de mourir, laisse faire la souffrance, qui le gagne peu à peu comme un froid mortel. Après la blessure fatale, il voit le dénoûment s'avancer, il l'attend et baisse la tête au moment prévu. Pourquoi hâterait-il d'une seconde l'heure du sacrifice ?

La conclusion de Beyle est bien plus humaine que ses prémisses. Ses idées, assez indécises dans *Armance* jusqu'à la catastrophe finale, acquièrent dans *Rouge et Noir* un degré de résolution criminelle, et viennent enfin s'apaiser doucement dans les dernières pages de *la Chartreuse.*

Quand il publiait *Armance*, en 1827, il avait pour son compte des projets de suicide, et cette circonstance explique pourquoi le héros de son premier roman, sans transition, presque sans motif, arrive à terminer son existence par un coup de pistolet. Rien dans le cours de l'action n'indique cette issue violente. Le caractère d'Octave, chrysalide imparfaite de celui de Julien, flotte dans le vague; il a quelque chose d'incompréhensible pour qui n'a pas lu les dernières œuvres de l'auteur. Énergique par accès, il est presque constamment en butte aux plus sombres mélancolies. Raisonneur obscur, il découvre un prétexte d'apathie où le clair logicien verrait un stimulant à l'action. Beyle, évidemment, promène ce songeur à travers les brouillards qui l'environnent lui-même. Tout à coup, il arme un pistolet et fait son testament. Il se contente d'ajouter un codicille pour Octave. L'auteur et son héros s'enferment ensemble pour mourir de la même mort. Le pistolet part et ne tue que le héros : l'auteur nous reste, et c'est fort heureux vraiment; car dans la tête qui avait conçu Octave, remuait déjà le germe de Julien et de Fabrice.

Beyle se reprend à la vie pour la maudire. Il écrit *Rouge et Noir*, il invente le type infernal de Julien, et cette seule création justifierait le reproche de méchanceté qu'on a fait à Beyle, reproche qu'il semble s'adresser à lui-même dans les lignes suivantes : « Vous avez eu mille fois raison, écrit-il à l'un de ses amis;

je m'étonne encore que l'on ne m'ait pas étranglé. Je m'étonne, mais sérieusement, d'avoir un ami qui veuille bien me souffrir. Je suis dominé par une furie; quand elle souffle, je me précipiterais dans un gouffre avec plaisir, avec délices, il faut le dire... Ne me répondez pas, car cela vous fatigue; mais laissez-moi vous écrire, cela m'adoucit l'âme... Je le sens vivement. L'étonnant, c'est qu'on me souffre. Quel malheur d'être différent des autres ! Ou je suis muet et commun, même sans grâce aucune, ou je me laisse aller au diable qui m'inspire et me porte. »

L'inspiration diabolique anime en effet cette singulière création de Julien; mais, entendons-nous, le démon [1] de Beyle n'est point un de ces vulgaires esprits de ténèbres qui jettent feu et flamme à tout propos, traînant de longues chaînes sur les dalles de quelque

1. C'est ce démon que M. Taine, le critique-cyclope, n'a pas même entrevu avec l'œil unique de sa fameuse méthode. Voyez cette étude curieuse où Stendhal est représenté sous les traits d'un homme du monde *qui se comporte devant ses lecteurs comme dans un salon, qui croirait tomber au rang d'acteur si son geste ou sa voix trahissait une grande émotion intérieure.* Ne dirait-on pas un d'Orsay ou un Brummel romancier ? Stendhal, au contraire, entre comme un démon dans l'âme de ses personnages : il parle par leur voix, et regarde par leurs yeux. On le reconnaît, par exemple, dans Julien, comme je ne sais plus quel personnage d'Edgar Poë reconnaît le regard de sa première femme dans les yeux de Métella.

église maudite, et secouant avec des gestes furibonds une torche empestée. Il faut renoncer au merveilleux des fantasmagories. Nous sommes dans le monde réel, notre diable a pris forme humaine, et si complétement que je défie l'œil le plus pénétrant d'apercevoir le pied fourchu sous la botte vernie. Il ressemble à s'y méprendre à l'ange exterminateur de M. de Maistre. Tous deux, partis des extrémités les plus opposées, se rencontrent au pied d'un échafaud; tous deux reconnaissent le bourreau comme le seul magistrat logique de ce monde.

Quelqu'un demandait à Beyle s'il s'était peint dans Julien; l'écrivain répondit : « Oui, Julien c'est moi, » du même ton que dut prendre Byron quand il disait : « Je suis Child-Harold. » Il serait ridicule de chercher à prouver l'identité parfaite de l'auteur et d'un personnage de roman sorti de son imagination. Ici pourtant la ressemblance, sinon l'identité, saisit plus d'une fois l'esprit : la perpétuelle hypocrisie de Julien attentif à déguiser ses moindres impressions, le tour orgueilleux de ses méfiances, les froids calculs de son intelligence opposés aux énergiques mouvements de son âme, tous ces traits se retrouvent chez Beyle et lui sont communs avec son héros.

Voici la pensée tout entière de *Rouge et Noir :* Un jeune homme, le fils d'un paysan, est enlevé à sa misérable sphère par un caprice du hasard. Il est soudainement jeté sur le grand chemin de la fortune au

milieu d'un tourbillon de poussière qui lui cache ses compagnons de voyage. Peu à peu la poussière tombe, il se voit pressé de tous côtés par une foule avide qui le coudoie, qui le heurte, qui l'éclabousse, et le poussera bientôt, s'il n'y prend garde, jusque dans la bourbe du fossé. Comment lutter, chétif et inconnu, avec la plupart de ces heureux voyageurs solidement montés sur un cheval de course ou mollement accoudés sur les coussins de leur calèche ? Julien se fait petit et rusé. Il reçoit sans broncher humiliations, dédains et menaces. La violence de ses grands instincts est comprimée par une indéfectible volonté. Pour satisfaire ses désirs, au lieu d'aller franchement au but, il suit avec une ténacité logique les mille détours de la ligne brisée. Sa conviction intime, c'est qu'un seul mouvement irréfléchi compromettrait à tout jamais les secrètes ambitions de son cœur, les folles espérances de sa tête ardente. A chaque heure, néanmoins, il joue son avenir sur un coup de dé. C'est une audace indomptable dans la conception de ses plans; mais quelle fermeté calme dans l'exécution ! Le cerveau brûle et la main est de marbre. Il marche vers le précipice pour le franchir glorieusement ou s'y abîmer sans retour, avec un air de magnifique insouciance. On ne distingue le fond de sa pensée qu'après l'avoir vue paraître dans une action d'éclat. Encore s'efforce-t-il souvent d'effacer la trace de cette action, par crainte de livrer le secret de son âme.

Que de sophismes entasse ce malheureux dans le but de comprimer ses généreux élans ! Ne voit-il donc pas que cette jalousie de soi-même lui enlève le plus délicat parfum des joies de la vie ? Deux femmes adorables, l'une au cœur simple et irréfléchi comme celui d'une jeune fille, l'autre échauffant ses sentiments au feu d'une imagination exaltée, aiment tour à tour ce fourbe sublime. Ni les cris d'amour d'une âme en délire, ni les égarements d'un puissant esprit féminin qui cherche son maître, ne peuvent arracher à Julien cet empire de soi qui fait la repoussante grandeur de ce caractère. Mme de Rénal se jetterait d'elle-même dans les bras de son amant, si celui-ci avait la magnanimité de laisser quelque répit à cette vertu expirante. La pauvre femme n'aura pas même le mérite du sacrifice spontané de son honneur. Julien fera violence à cette noble créature; il la ravira, prête à se donner : tout cela par une sorte de tyrannie superbe, et non par la témérité conquérante de la passion. Tel est le premier amour de ce jeune homme, fruit amer d'une volonté cruelle, appliquant un triple sceau sur les richesses enfouies d'une sensibilité plus qu'humaine. Le second surpasse encore le premier, tant Julien déploie de brutalité froide dans la poursuite de Mlle de La Mole ! Conquis tout d'abord par l'originalité d'esprit et les grâces royales de cette orgueilleuse fille, il exerce bientôt sur elle une si grande fascination qu'il l'amène à renouveler cette scène

impossible et si vraie de la Phèdre de Racine, déclarant son amour à Hippolyte. Un moment il est près de s'abandonner à cette nouvelle maîtresse. Il se redresse tout à coup au premier retour de l'orgueil féminin, et Mlle de La Mole, habituée désormais à trembler devant une énigme vivante, accepte le rôle d'esclave comme Mme de Rénal.

Julien touche à la réalisation de ses ambitions les plus hautes. Mlle de La Mole avoue à son père les relations indissolubles qui l'unissent au fils du paysan. Julien va devenir le gendre du grand seigneur, lorsqu'une lettre arrachée par l'intrigue à Mme de Rénal, précipitée par ses remords dans une sombre dévotion, fait voir à M. de La Mole un misérable intrigant dans l'homme adoré de sa fille. Dès que les plans de Julien sont compromis, ce héros de dissimulation perd la tête, et sa volonté toute-puissante, qui si longtemps était restée debout malgré les plus rudes assauts de l'instinct, tombe culbutée par une violence imprévue. Saisi d'une noire folie, Julien tire un coup de pistolet sur Mme de Rénal et va porter sa tête sur l'échafaud.

Ce roman est terrible; on le lit avec une angoisse profonde jusqu'au dénoûment; on n'ose pas le relire, de peur d'y puiser de nouveau l'immense dégoût de la vie et de la mort, sentiment mille fois plus poignant que celui qui mène au suicide. L'effrayante pensée de l'ouvrage est développée avec une effrayante constance.

La sécheresse ardente des horizons, qui encadrent la scène où se joue cette dramatique partie de *Rouge et Noir*, ajoute encore à l'effet d'un grand nombre de situations passionnées, écrites avec une simplicité souveraine. Tous les personnages sont vrais. Le noble de province, M. de Rénal; le bourgeois de petite ville, M. Valenod; les trois abbés Friler, Pirard et Castanède; l'homme du monde, M. de Croisenois, et ce ministre *in partibus*, M. de La Mole, sont des physionomies tracées par un maître. Je ne parle pas de Mme de Rénal et de Mlle de La Mole; je craindrais de paraître emphatique dans mon admiration. On me permettra de ne pas discuter le plan de *Rouge et Noir*. Bien des événements me semblent inexplicables dans cette puissante conception; mais je les accepte sur la foi du terrible logicien qui tient la plume.

En abordant la *Chartreuse de Parme*, mon esprit se trouve plus à l'aise : car il n'est plus contraint de suivre l'auteur à travers une sorte de désert enflammé où l'air manque tout à fait à la respiration haletante. Le héros de ce beau livre, empreint d'une grandeur épique, entre dans la vie par la porte de l'illusion, que Beyle n'avait point ouverte à Julien. Il quitte l'Italie, la tête remplie d'idées de liberté, d'amour et de gloire; il part pour la France, où Napoléon vient de rentrer après le court exil de l'île d'Elbe. Les combats vont renaître, et l'enthousiasme pousse Fabrice dans la mêlée. Il assiste comme volontaire à la bataille de

Waterloo. Son destin lui montre le côté réel de ces grandes journées héroïques, si magnifiquement éclairées dans les lointains de l'histoire, et qu'on ne peut voir de près que sous les rayons d'une lumière funèbre.

Jamais la guerre moderne avec ses détails horribles n'avait été retracée par un pinceau plus vigoureux que celui de Beyle. La description de cette dernière lutte de l'Empire contre les armées de l'Europe se réduit, dans *la Chartreuse de Parme,* à un ensemble de petits faits saisissants, admirablement ordonnés. Nulles phrases : Beyle les déteste ; il n'est question ici ni de Napoléon, ni de Wellington, ni de Blücher ; l'œil n'a point à juger un tableau d'histoire composé par l'un de ces peintres de batailles qui lisent Quinte-Curce pour représenter les grands chocs des peuples modernes; Beyle ne quitte pas son héros et ne raconte que les faits entrevus par Fabrice. C'en est assez pour émouvoir le lecteur, et tourmenter son attention plus vivement que ne pourraient le faire les plus sanglants récits des épopées grecques et romaines.

Après la chute de l'Empire, Fabrice revient en Italie. Là, il se résout au parti embrassé tout d'abord par Julien ; il revêt l'habit noir de l'abbé ; on lui a démontré qu'après son équipée, il n'a point d'autre carrière ouverte que celle de l'Église ; son ambition accepte ce pis-aller. Comme il est d'une famille noble, on lui donne bientôt les bas violets du monsignor ; et, par la

protection de sa tante, la maîtresse du premier ministre de Parme, il ne tarde pas à devenir archevêque de cette petite capitale. Fabrice, entré dans les ordres sans vocation, finit par se démettre de ses dignités ecclésiastiques et s'ensevelit dans une chartreuse, où il s'éteint doucement vers les derniers beaux jours de la jeunesse.

Comment ce dénoûment arrive-t-il? Par une suite d'intrigues politiques et amoureuses, telles qu'en aurait pu imaginer un Machiavel romancier. Gina del Dongo, maîtresse du ministre Mosca, adore Fabrice, son neveu, tandis que celui-ci aime d'une passion infinie Clélia Conti, la fille d'un sot, chef de l'opposition à Parme. Toutes ces passions en guerre, les jeux tragiques de la politique et de l'amour amènent une série d'événements où l'intérêt grandit avec une formidable logique. La beauté de certaines scènes atteint au sublime. C'est toujours, d'ailleurs, l'instinct qui lutte et succombe. Les principaux personnages de l'action se consument dans les efforts désespérés que leur coûte la poursuite du bonheur.

Ce roman, nous l'avons déjà dit, est un chef-d'œuvre : le génie seul peut réaliser une conception aussi simplement belle. Oui, le génie! Et si nous employons ce mot, dont notre époque a tant abusé, c'est qu'ici tout l'appelle et le justifie. Nous ne voyons pas, comme M. de Balzac, le portrait de Metternich dans celui du ministre Mosca della Rovère, ni le profil superbe de

Mme de B... dans la physionomie de Gina del Dongo, duchesse Sanseverina; mais cela ne nous empêche pas de partager, à l'égard de ces deux nobles créations, tout l'enthousiasme de l'auteur de *la Comédie humaine*. « La duchesse, dit M. de Balzac (et M. de Balzac a raison), est une de ces magnifiques statues qui font à la fois admirer l'art et maudire la nature, avare de pareils modèles. La Gina, quand vous aurez lu ce livre, restera devant vos yeux comme une statue sublime; ce ne sera ni la Vénus de Milo ni la Vénus de Médicis, mais la Diane avec la volupté de Vénus, avec la suavité des vierges de Raphaël et le mouvement de la passion italienne. Corinne, sachez-le bien, est une ébauche misérable auprès de cette vivante et ravissante créature. Vous la trouverez grande, spirituelle, passionnée, toujours vraie; et cependant l'auteur a soigneusement caché le côté sensuel. Il n'y a pas dans tout l'ouvrage un mot qui puisse faire penser aux voluptés de l'âme ni les inspirer. Quoique la duchesse, Mosca, Fabrice, le prince et son fils, Clélia; quoique le livre et les personnages soient, de part et d'autre, la passion avec toutes ses fureurs; quoique ce soit l'Italie telle qu'elle est, avec sa finesse, sa dissimulation, sa ruse, son sang-froid, sa ténacité... *la Chartreuse de Parme* est plus chaste que le plus puritain des romans de Walter Scott... »

Ce jugement de l'auteur d'*Eugénie Grandet*, publié dans une revue en 1840, est encore aujourd'hui d'une

vérité absolue. Nous n'ajouterons rien à cet hommage de pair à pair, et nous nous garderons bien aussi de nous étendre, après *la Chartreuse* et *Rouge et Noir,* sur les Nouvelles inédites de Stendhal qui sont restées malheureusement inachevées, et qui, telles qu'elles sont, font l'effet de belles ruines toutes neuves. Le temps a manqué à Stendhal pour mettre la dernière main à ces écrits incomplets. Sa correspondance peut seule nous fournir encore d'utiles indications sur son humeur et son génie. Elle se compose de deux cent soixante-douze pièces, comprenant un espace de trente-trois ans, du 5 avril 1809 au 29 janvier 1842. Griffonnées au vol de la plume et de la pensée, ces lettres sont de véritables lettres timbrées des quatre coins de l'Europe, de Smolensk, de Moscou, de Dresde, de Rome, de Milan, de Trieste, de Civita-Vecchia, de Paris. Aucune ruse académique ne vient donner à ces conversations aériennes un air d'imprévu calculé. On y voit des passages tout à fait énigmatiques jetés à travers de longs développements très-clairs : espèce de ponts coupés sur un chemin à ressauts qui franchit une suite de torrents. L'attention, déroutée ou surmenée, trébuche souvent aux embarras de la route; mais, en revanche, les points de vue intéressants ne manquent jamais; car la vie de Stendhal jalonnée par lui-même, sa vie intérieure surtout, s'y déploie franchement, avec les plis et les replis, les illuminations et les méfiances, les audaces réfléchies et

les peurs d'enfant, les assauts glorieux et les promptes retraites de cet être ombrageux qui raisonne, de ce tempérament passionné qui s'analyse, de cette âme d'action qui alambique ses pensées.

L'inquiétude est au fond de cette vie, inutilement ballottée de l'Empire à la Restauration et de la Restauration à 1830. Trop artiste pour être brutalement l'homme du fait, trop entraîné par le courant des faits pour se résigner à être simplement artiste, tourmenté d'ailleurs par ces horribles gênes d'argent, dont le plus sûr effet est d'asservir tout être supérieur à des êtres médiocres, Beyle a souffert plus qu'un autre de l'état actuel de la société en France, état de révolution et de transition, où la place n'est vraiment bonne que pour les conducteurs de voitures de déménagement. « Je ne suis pas roi, dit Beyle dans une de ses lettres les plus charmantes, je ne suis pas chef de peuple, législateur, etc. ; je suis un petit citoyen fort obscur, fort peu fait pour influer sur les autres ; je cherche le plaisir tous les jours, le bonheur quand je puis ; j'aime la société, et je suis affligé de l'état de marasme et d'irritation où elle se trouve. N'est-il pas bien triste pour moi, qui n'ai qu'une journée à passer au *salon,* de le trouver justement occupé par les maçons qui le reblanchissent, par les peintres qui me font fuir avec l'insupportable odeur de leur vernis ; enfin par les menuisiers, les plus bruyants de tous, qui remettent des chevilles au parquet à grands coups de marteau ? Tous

ces messieurs me jurent que sans leurs travaux le salon tomberait. — Hélas! messieurs, que ne m'a-t-il été donné d'habiter le salon la veille du jour où vous y êtes entrés ! »

Ajoutons ici, pour éclairer en plein cette âme inquiète qui tourne un moment à l'élégie, que si, par hasard, le maître du *salon*, s'adressant tout à coup à Beyle, lui eût dit : « Sois le directeur de ces maçons, de ces menuisiers et de ces peintres, » Beyle n'aurait plus songé un seul instant aux inconvénients de la truelle, du pinceau et du marteau ; il aurait bien vite reconnu qu'il y avait des réparations à faire au *salon*, des changements à opérer dans la société ; car on n'est pas pour rien, comme il le dit de lui-même, *un chien de libéral*.

On se tromperait étrangement si, en le voyant épris de musique et de beaux-arts pendant une longue période de sa vie, on s'imaginait que Stendhal n'a jamais songé à mettre la main aux affaires. Cette ambition, qui n'est venue à la plupart de nos hommes de lettres qu'après la satisfaction de l'ambition littéraire, il l'a fortement éprouvée bien avant de poursuivre la gloire d'écrivain. Sous l'Empire, il aurait volontiers été préfet ; sous la Restauration, député ; sous Louis-Philippe, ministre. Oui, il se sentait de taille à manier les hommes, et de sa part, nous l'avouons, une telle prétention nous paraît tout aussi raisonnable qu'elle le serait chez un avocat célèbre ou

chez un gros manufacturier. Comme Loève-Veimar, qui rêva aussi de portefeuille rouge, Beyle finit par abriter ses déconvenues dans un petit poste de la diplomatie commerciale, il devint consul à Civita-Vecchia. C'est là que, dans ses heures de résignation et de mélancolie, profondément ennuyé de la grande comédie universelle, il tombait par mépris dans une sorte d'égoïsme épicurien. « Je ne suis point, écrivait-il, de ces philosophes qui, lorsqu'il fait une grande pluie le soir d'un jour étouffant du mois de juin, s'affligent de la pluie parce qu'elle fait du mal aux biens de la terre et, par exemple, à la floraison des vignes. La pluie, ce soir-là, me semble charmante, parce qu'elle détend les nerfs, rafraîchit l'air et enfin me donne du bonheur. Je quitterai peut-être le monde demain : je ne boirai pas de ce vin dont la fleur embaume les collines de la Côte-d'Or. »

La mort ne l'épouvantait pas, il la regardait seulement, ainsi que l'explique son ami Mérimée, comme une chose sale et triste. Dans la campagne de Moscou, il l'avait vue plusieurs fois face à face, et quand, à la suite de nos armées, il entrait dans les capitales de l'Europe le pistolet au poing, la sensation du danger ne faisait que donner plus de saveur aux impressions de sa vie active. Beyle aurait dû naître au XVIe siècle, dans une de ces républiques italiennes où le jeu de l'énergie personnelle tenait tant de place dans la bataille des passions privées ou publiques. La sécurité plate

d'une civilisation régulière le mettait trop vivement aux prises avec lui-même. Il s'ennuyait de ne pouvoir se jeter, hors de soi, sur quelque proie brillante et mobile. De là ses premiers abattements à la chute de l'empire, et sa fuite à Milan, où il croyait ressaisir, où il ressaisit en effet quelques traces de la vie instinctive et violente, telle qu'on la menait dans l'ancienne Italie municipale. A Milan, en plein XIXe siècle, les passions se déployaient encore par explosions soudaines qui ravissaient Stendhal. Après avoir martyrisé un ministre détesté à coups de parapluie, les Milanais, retombés sous le joug de la domination autrichienne, cherchaient avec emportement d'autres émotions que celles de la place publique. Ils s'exaltaient et se battaient pour une jeune chanteuse, pour un nouveau compositeur, pour un simple mime de ballet, La correspondance de Beyle, en ce temps-là, est toute pleine de détails sur les favoris que l'enthousiasme milanais élève ou précipite, au théâtre de la Scala. Les détonations fantasques de cet enthousiasme l'enivrent; il accompagne joyeusement ces effrénés dans leur chasse éternelle au plaisir.

Assis dans la loge de monsignor Lodovico de Brême, côte à côte avec lord Byron, l'admirateur passionné d'Elena Vigano pensait et vivait en Milanais. Sur les boulevards de Paris, chez M. Colomb, son parent, chez Mme V. A.., ou chez son ami Mérimée, l'ancien protégé de Daru pensait et vivait en Parisien, bien

qu'il n'eût pas tout à fait perdu l'habitude de la grimace italienne.]

Quoique fort occupé de littérature, Beyle n'eut jamais à Paris beaucoup de relations avec les hommes de lettres. Peu s'en fallut pourtant qu'il ne devînt journaliste. Il répondit à je ne sais plus quelle proposition la boutade suivante :

« ... Comme on ne lit plus que les journaux, un honnête homme peut écrire dans un journal : cela me convient donc. . Quel est le degré d'absurdité et de mensonge exigé par le rédacteur en chef? C'est là la question. Comme on finit toujours par être connu, s'il faut être ridicule ou mentir trop fort, je n'en suis pas... »

Avec une humeur si accommodante, on n'écrit dans un journal qu'à la condition d'en être rédacteur en chef. C'est à quoi Stendhal pensa un instant lorsqu'il fit le plan de l'*Aristarque, ou Indicateur universel des livres à lire,* qui devait contenir des extraits et des résumés de *tous les ouvrages remarquables qui paraîtraient en Europe, en Amérique et aux Indes.*

Ce projet de journal purement critique demeura toujours à l'état de projet; mais en parcourant dans la *Correspondance* les nombreuses lettres adressées à M. X..., à Londres, qui sont de véritables comptes rendus de livres, on peut deviner parfaitement quel aurait été l'esprit de l'*Aristarque.*

Les lettres critiques de Stendhal font la guerre à deux

modes littéraires qui durent encore : le style emphatique et le style scintillant, qu'il appelle style *impérieux*. Voici ce qu'il dit de ce dernier : « Encore aujourd'hui le style impérieux, qui réveille le lecteur malgré lui, est charmant, et même nécessaire pour un article de journal; il fait lire trois pages avec un plaisir vif, mais il fatigue à la dixième. C'est un valet chargé d'une commission, et qui, au lieu de rapporter nettement ce dont son maître l'a chargé, veut être aimable et jette de l'obscurité sur ce qu'il doit dire. »

N'est-ce pas comme *emphatique* ou *impérieux* que Beyle condamne M. Victor Hugo à ses débuts? « M. Hugo a un talent dans le genre de Young, l'auteur des *Night's Thoughts;* il est toujours exagéré à froid... On ne peut nier, au surplus, qu'il ne sache fort bien faire les vers français; malheureusement il est somnifère. » M. Guizot, l'homme au *talent jaune,* est aussi un *emphatique;* « il se croit du génie et n'a que de l'esprit. » Ce sont là les opinions de Stendhal, à qui nous en laissons toute la responsabilité. Nous citerons encore ce qu'il écrit à M. Mérimée sur M. Mérimée, et à M. Sainte-Beuve sur M. Sainte-Beuve :

« Je serais trop sévère, dit-il à M. Mérimée, pour votre style, que je trouve un peu *portier*... Vous avez peur d'être long... cela sent le goût vaudevillique de 1829... Souvent vous ne me semblez pas assez *délicatement tendre.* Or, il faut cela dans un roman pour me toucher. »

« Je vous crois appelé, monsieur, écrivait-il à M. Sainte-Beuve, aux plus grandes destinées littéraires; mais je trouve encore un peu d'affectation dans vos vers. Je voudrais qu'ils ressemblassent davantage à ceux de La Fontaine... Pourquoi révéler des choses intimes? Pourquoi des noms? Cela a l'air d'une rouerie, d'un *puff*. Voilà, monsieur, ma pensée et toute ma pensée. Je crois qu'on parlera de vous en 1890; mais vous ferez mieux que les *Consolations*, quelque chose de plus *fort* et de plus *pur*. »

Ce qui serait curieux et ce qui manque dans cette correspondance, ce serait l'opinion de Stendhal en 1840 sur ces mêmes écrivains, Hugo, Guizot, Mérimée, Sainte-Beuve, etc., qu'il jugeait si lestement de 1820 à 1830.

Après ces lettres critiques, il y aurait encore à examiner quelques lettres d'une autre sorte, écrites par le *libéral* à M. le baron de B..., *ultra*. Elles nous conduiraient, si nous voulions les analyser, à des discussions inopportunes. Remarquons seulement que, par une exception singulière, Beyle était le seul libéral qui fût romantique, ou le seul romantique qui fût libéral. S'il tenait à Shakspeare plus qu'à Racine, c'est que le nom de Shakspeare signifiait liberté. Mais Racine, à son avis, avait été romantique en son temps, car il avait écrit selon le goût et les mœurs de la cour de Versailles, c'est-à-dire de ses contemporains. Écrire selon le goût et les mœurs de la société où l'on vit,

tel est le romantisme de Beyle. Par cette définition, il se rapproche beaucoup plus de Mercier que de Victor Hugo et de son école. Mercier, en effet, longtemps avant les romantiques de la Restauration, avait demandé que la société de 1789 eût une littérature différente de celle que la société de Louis XIV avait produite. Lui aussi avait déclaré comme Beyle que *les prosateurs étaient nos vrais poëtes,* et flétri les littérateurs classiques du sobriquet d'*hommes de collége,* expression que Stendhal répète avec passion, sans en indiquer l'origine. Seulement Mercier adorait le style d'*Atala,* qui donnait des crispations nerveuses à l'auteur de *Rouge et Noir.* Il prêchait en outre, avec une sorte de rage, la doctrine du néologisme, et, plutôt que de tomber dans ce travers, Stendhal aurait accepté, comme pis-aller, la formule de Lamartine : « Romantique dans la pensée, classique dans l'expression. »

Les dernières de ses lettres, écrites de Civita-Vecchia, sont profondément attristantes. Beyle languit et s'ennuie en Italie. La place de consul ne lui donne que des embarras ; il désirerait être nommé professeur des beaux-arts à Paris ; il quitterait son poste s'il avait quatre mille francs de rente ; il le quitterait encore, s'il en avait deux mille, pour aller habiter un cinquième étage rue Richepanse et travailler en repos, le soir, entre deux bougies. Presque à la dernière page du second volume, on lit ce mot prophétique : « Je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la

rue quand on ne le fait pas exprès. » C'est *dans la rue* qu'il mourut, à quelques mois de là, d'une mort terrible et subite, qui n'avait en effet rien de ridicule. Mérimée, son ami et son biographe, remarque qu'il eut la fin de César, *repentinam, inopinatamque*. Il est bon d'ajouter, pour que cette comparaison ne réveille pas le nom de Brutus, que Stendhal fut foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Je ramène les yeux, en terminant, sur le portrait physique de Stendhal. Ce portrait me saisit et me parle : il m'affirme crûment la méchante sagacité du puissant satirique, comme la tête de Balzac, avec ses prunelles miroitantes, ses narines ouvertes, ses lèvres épanouies, annonce la joyeuse expansion d'un peintre désintéressé de la fourmilière humaine. Jamais deux natures ne furent plus dissemblables que celles-ci. Au milieu de ses plus ténébreuses inventions, Balzac garde toujours le large sourire d'un optimiste amoureux de la vie; à travers les fantaisies les plus comiques de Stendhal, on devine l'âme pessimiste, blessée par le spectacle du monde social, une âme chimérique et romanesque, une âme tragique! Pour la postérité, l'auteur des *Parents pauvres* sera le bon Balzac, tandis que l'auteur de *Rouge et Noir*, malgré sa profonde tendresse, sera, je le crains, le cruel Stendhal.

THIERS ET MIGNET

THIERS et Mignet, Mignet et Thiers! Deux Siamois de Provence qui ont eu pendant un demi-siècle la singulière faculté de rester distincts en restant unis.

Ils sont venus ensemble, bras dessus bras dessous, de leur bonne ville d'Aix, le plus petit marchant en avant, avec des bottes de sept lieues, et disant crânement à son grand frère :

« Cache-toi derrière moi, et n'aie pas peur! Alexis, Paris est à nous, c'est Adolphe qui t'en donne sa parole. »

Ils deviennent tous deux journalistes, tous deux *carbonari*, tous deux historiens. Adolphe marchant sans cesse, et Alexis ne demandant qu'à s'asseoir. Sur ces entrefaites, M. de Polignac lance les ordonnances contre la presse, afin que les journalistes trouvent

enfin l'occasion de devenir ministres. Adolphe monte sur les épaules d'Alexis pour signer, avec Nestor Roqueplan, cette fameuse protestation qui fit tant rire M. de Polignac et qui amena la chute de Charles X, Ce jour-là Thiers et Roqueplan , Roqueplan et Mignet jouèrent sérieusement leurs têtes provençales; mais le soleil de Juillet était si beau !

Je me suis toujours figuré que la Révolution de 1830 avait été successivement gaie. Les combattants étaient jeunes ; il y avait, dans les rues, des Suisses et la garde royale, la poudre sentait bon : les femmes étaient aux fenêtres ! On se battait sous leurs yeux en chantant et en riant. Le Dieu des bonnes gens, inventé par Béranger dans une goguette, semblait sourire lui-même, du haut des buttes Montmartre, à l'École polytechnique, à la garde nationale et à nos aimables faubouriens. Une véritable révolution d'été ! Après la bataille, on pouvait s'en aller manger une matelote au bord de l'eau.

M. Mignet, dit-on, croquait des cerises à Montmorency, en compagnie de M. Thiers, pendant qu'on se battait dans les rues de Paris. Oh ! les bonnes cerises de juillet 1830 ! M. Mignet et M. Thiers n'en ont jamais mangé de meilleures.

On sait ce que devint M. Thiers après le triomphe des libéraux, et, dès ce temps-là, on avait pris l'habitude, toutes les fois qu'on voyait M. Thiers, de se demander avec anxiété : — Où est donc M. Mignet ?

Oh ! M. Mignet n'était pas bien loin, allez ! Il se tenait à portée de la voix, et tandis que M. Thiers montait à la tribune, franchissait le seuil d'un ministère, gravissait le perron des Tuileries, il ne guettait, lui, qu'une bonne occasion de s'établir sans combat dans une situation indépendante.

Dès qu'il eut à son habit la palme verte, et à son cou la cravate rouge de commandeur, il ne lui manqua plus, pour être heureux, que de devenir secrétaire perpétuel, comme M. Villemain.

Immortel à l'Académie française, *Perpétuel* à l'Académie des sciences morales, voilà M. Mignet à l'abri de toutes les tempêtes de ce monde. Mais les tempêtes de son ami Thiers l'intéressent et l'inquiètent toujours. Il est reparti, le petit grand homme, sur cette vieille et glorieuse carcasse navale qu'on appelle encore à Versailles le navire de l'État. Mignet le suit en pleine mer avec la plus belle longue-vue de son confrère Le Verrier; et quand le ciel devient noir, quand les vagues chevauchent l'une sur l'autre jusqu'au ciel, il faut voir quelles angoisses ! Mignet, qui n'est pas dévot, se ressouvient de Notre-Dame de la Garde, la compatriote de son ami Thiers : « Bonne Notre-Dame, priez pour nous ; sainte bonne Vierge, sauvez-nous ! » Oh ! soyez tranquille, le hardi petit Thiers se sauvera bien lui-même, et, avec lui, cette noble métaphore flottante, le glorieux navire de l'Etat.

A mesure qu'il vieillit, ce damné petit homme gran-

dit. Chaque révolution, au lieu de le submerger, l'élève. Quel chemin il a fait, depuis son départ de Marseille! Lui, simple avocat, il est devenu un grand journaliste, un historien illustre, un orateur merveilleux, un premier ministre, et le voilà maintenant président de la République française.

Il délivre son pays, en proie à ces deux fléaux, la guerre étrangère et la guerre civile. Plus d'insurrection et plus d'invasion : c'est la paix au dedans et au dehors.

« Allons, sois Washington maintenant, et même Cromwell, s'il le faut.

— Je ferai la République française ou je tomberai. »

Ni Cromwell, ni Washington! Il tombe président, et se relève député. C'est égal, ses ennemis tremblent devant lui, et la France entière l'admire, autant pour les services qu'il a rendus que pour les talents qu'il a déployés.

« Montons au Capitole! s'écrie Mignet radieux, en le serrant dans ses bras.

— Non, je reste à Versailles, » dit malignement l'ex-président.

Ami incomparable, Mignet n'a jamais envié un seul instant la fortune politique et la renommée européenne de M. Thiers. D'ailleurs, si M. Thiers a été puissant, et même tout-puissant, M Mignet, lui, a été beau et même fort beau.

Oui, de l'aveu de tous ses contemporains, M. Mignet,

qui date de 1796, a été, non pas un des princes charmants, mais un des bourgeois adorables du règne constitutionnel de Louis-Philippe.

Bourgeois adorable et adoré! Une princesse italienne, une vraie princesse, Mme de Belgiojoso, exilée de son pays vers 1830 pour ses opinions politiques, a fait avec lui, rue Montparnasse, quantité d'omelettes presque champêtres. C'était le bourgeois provençal qui cassait et battait les œufs, c'était la princesse italienne qui tenait la queue de la poêle. Ces omelettes à deux ont été assez souvent mangées à trois, et la troisième fourchette les a toujours trouvées succulentes.

Rue Montparnasse, et plus tard à Port-Marly, la troisième fourchette a plus d'une fois changé de nom. Elle s'est appelée tour à tour Alfred de Musset, Victor de Laprade, le pianiste Dœhler, dont s'est tant moqué Henri Heine. La fourchette-Laprade et la fourchette-Dœhler, n'ont jamais taché la nappe de la princesse; mais un soir, le dîner fut troublé par Alfred de Musset, qui agita sa fourchette comme un trident, et blessa la princesse au visage. Ce coup de fourchette a laissé une trace dans les œuvres du poëte; nous avons tous lu cette belle pièce *Sur une Morte* qui finit ainsi :

Elle est morte, et n'a point vécu,
Elle faisait semblant de vivre.
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

Alfred de Musset est mort, et sa MORTE ne cherche plus à revivre, dans les splendides villas du lac Majeur, tandis que François-Auguste-Alexis Mignet presque octogénaire, passe encore, la jambe tendue, sur le quai Malaquais. *Immortel,* vous dis-je, et perpétuel !

Vous verrez qu'il aura le temps de terminer son *Histoire de la Réforme,* avant que M. Thiers n'ait terminé son *Histoire de la gravure,* et l'histoire de sa présidence. L'aimable M. Mignet, j'en suis sûr, ne s'embarquera pour l'autre monde qu'après avoir mis en voiture tous ses contemporains, sans excepter M. Thiers. Il prendra tranquillement le train de minuit quarante, le train des spectacles, comme s'il allait passer le dimanche à Pontoise, chez une vieille amie du bon Dieu.

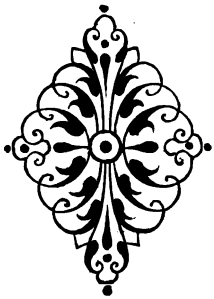
Homme heureux, voici ton épitaphe anticipée :

« Ci-gît un historien de cabinet qui ne porta jamais sa barbe entière, et n'écrivit jamais qu'en lunettes. Avec lui disparaît le genre de la notice académique, comme s'est éteinte avec M. Molé la tradition d'un autre genre littéraire bien regrettable, ce genre si français, le billet du matin ! »

A qui me reprocherait le ton léger de cet article, je répondrais sans le moindre embarras : Est-ce que vous croyez qu'il m'eût été difficile de faire une étude carrée sur ces deux têtes académiques ? Ce qu'il m'a plu de voir et de peindre en ces hommes illustres,

c'est (qu'on me passe l'expression) UNE PAIRE D'AMIS.

Les renommées, politiques ou littéraires, ont leurs variations, d'âge en âge. Honneur, en définitive, à ces grandes amitiés dans ces hautes situations!



M. OU Mgr. DUPANLOUP

AUT-IL l'appeler Monseigneur ou Monsieur ? Est-ce un prélat, est-ce un député ? Est-ce un journaliste, est-ce un évêque ?

On n'a jamais dit Monseigneur Veuillot, ni Sa Grandeur Chesnelong. Tout le monde comprendra mes perplexités : faut-il l'appeler Monsieur ou Monseigneur ?

Journaliste et même pamphlétaire, évêque et député, gallican et romain, Monsieur ou Monseigneur Dupanloup (Félix-Antoine-Philibert) est un peu tout cela depuis un demi-siècle, successivement ou simultanément, selon le lieu et le milieu, selon les révolutions et les réactions, et surtout selon sa belle humeur guerroyante, qui est celle d'un vrai soldat.

Étrange soldat, cependant, avec sa capote violette, et sa croix en verrouil, et sa crosse en chassepot !

On distingue en lui plusieurs personnages d'âge différent, condamnés à vivre ensemble, et qui ne se

font pas trop bonne mine. Il y a, d'un côté, l'ex-confesseur du duc de Bordeaux, et, de l'autre, l'ex-catéchiste des princes d'Orléans; il y a le confrère à l'Académie française du matérialiste Tissot, et le transfuge de l'Académie, depuis l'élection du positiviste Littré; il y a le gallican d'avant le concile, et le quasi-romain d'après, l'ancien professeur de Sorbonne, et peut-être le futur cardinal; il y a encore le prédicateur d'Orléans, le journaliste de Paris, et l'orateur politique de Versailles; il y a enfin un faux vieillard de soixante-douze ans, et un jeune homme colère de vingt ans. Entre des hommes si divers, je cherche vainement un lien, un *modus vivendi,* une espèce d'accord siamois. Au repos, ils semblent unis; à l'heure de la bataille, rupture. Plus de caractère : un tempérament!

C'est sans doute monsieur Dupanloup qui s'élance, et c'est probablement Monseigneur Dupanloup qui recule. Allons, la logique le veut; nous pourrons dire, à notre gré, Monsieur ou Monseigneur.

Bien qu'il soit né en Savoie, quelle *furia francese* a montrée M. Dupanloup! Rappelez-vous avec quel emportement il attaquait jadis Voltaire et M. Veuillot, M. Veuillot et M. About, le journal le *Siècle* et M. Veuillot.

Voltaire ne répliquait pas... un buste! S'il y a d'ailleurs en France quelqu'un qui ait plus d'esprit que Voltaire, ce n'est certes pas M. Dupanloup tout seul, qui, évidemment, a moins d'esprit que tout le

monde. En plus d'une rencontre, hélas! M. Dupanloup a été tout seul rudement assailli par le *Siècle*, par M. About et par M. Veuillot, sous le buste même du grand railleur qui dominait le combat de son diabolique sourire.

« Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?... Qu'il mourût?? »

Bah! sa crosse en béquille, il rentrait de Paris à Orléans un peu déconfit, il est vrai, mais ne songeant déjà qu'aux moyens d'en sortir: car il ne fait pas de longs séjours dans son bercail, le bon pasteur, qui a juré d'y rapporter, vivante ou morte, la brebis égarée, Veuillot.

Et la résidence, Monseigneur?

Oh! la résidence! Comment oserait-on parler de résidence à un pasteur itinérant, à ce prélat éperonné, qui s'intitule lui-même l'évêque de Jeanne Darc? Mgr Dupanloup, sachez-le bien, renouvelle et poursuit la mission de la Pucelle; et s'il fait de brusques sorties, c'est pour dégager le chemin de Reims, où, comme au temps de la Pucelle, doit être historiquement sacré le roi.

N'a-t-il pas écrit l'an passé au comte de Chambord, pour lui offrir la couronne?

« Apportez-moi la bannière de Jeanne Darc, » a répondu l'héritier des Bourbons.

Comme si la Pucelle d'Orléans n'avait jamais arboré d'autre drapeau que celui des princes d'Or-

léans, Mgr Dupanloup, ami de Chesnelong, s'est mis à déployer les trois couleurs.

On connaît la fin de l'histoire, elle est encore toute fraîche. Qui a été courroucé? Le comte de Chambord. Qui a été penaud? Mgr Dupanloup. Mais il ne l'a pas été longtemps, je vous le garantis. Avant les dernières vacances, je l'ai vu triomphant sur son siége, à l'Assemblée. C'était, dans la droite et dans l'extrême droite, à qui recueillerait un de ses mots, à qui surprendrait un de ses regards ou de ses gestes, à qui intercepterait subtilement une de ses poignées de main. Les vieillards le considéraient d'un œil attendri, comme s'il eût été l'image de leur dernière jeunesse, et lui, tout plein de flamme dans sa conversation, les joues empourprées et le front radieux sous ses cheveux blancs, il étincelait, il éclatait, il bouillonnait, il débordait. Le volcan sous la neige est un vieux trope qu'il faut avoir le courage d'employer, si l'on veut peindre M. Dupanloup sur son banc, à l'Assemblée nationale, pérorant et gesticulant au milieu d'un groupe de députés quelques minutes avant l'ouverture des séances. Ces conversations sont des éruptions.

Au premier coup de sonnette, tout s'éteint.

« Messieurs, la séance est ouverte! »

Cherchez le groupe Dupanloup, il s'est dissipé. Cherchez M. Dupanloup lui-même : il s'est éclipsé. Les séances de la Chambre le fatiguent, il n'y assiste

presque jamais. Où va donc M. Dupanloup, quand il sort de la Chambre? Et pourquoi s'est-il fait nommer député d'Orléans?

Si la première question doit rester une énigme, la seconde peut être mise sur le tapis sans la plus légère indiscrétion.

Sous Louis-Philippe comme sous Napoléon III, après le 24 février comme après le 4 septembre, Mgr Dupanloup, nous devons le reconnaître, a toujours combattu pour la liberté de l'enseignement, c'est-à-dire pour le droit divin de l'Église, pour le droit exclusif du clergé à l'enseignement universel.

« Ite et docete... *allez et enseignez!* » Quel est le texte de loi qui puisse être mis en balance avec un verset du Nouveau Testament? Il y a parole d'Évangile : l'État enseignant, l'État usurpateur n'a qu'à s'incliner et à abdiquer... Telle était, je le répète, depuis trente ou quarante ans, la seule façon dont Mgr Dupanloup comprenait la liberté de l'instruction à tous les degrés. Mais survint le 4 Septembre, et M. Jules Simon reprit tout à coup le portefeuille des Guizot, des Cousin, des Villemain. Avec lui, l'enseignement laïque entrait au ministère. Quel danger pour la théorie évangélique de la liberté d'enseignement! « *Ite et docete!* » cria une voix intérieure à l'apôtre de cette théorie. « Allez aux élections, et posez votre candidature à l'Assemblée nationale! » Ce fut pour lutter à la tribune contre M. Jules Si-

mon que Mgr Dupanloup se fit nommer député dans sa bonne ville d'Orléans.

Malheureusement pour les prédicateurs, la tribune politique ne ressemble pas à la chaire sacrée. Vous imaginez-vous Bossuet au Corps législatif, ou Fénélon à Versailles, demandant la parole à M. Buffet? Si j'explique pourquoi Fénelon et Bossuet auraient été de mauvais orateurs politiques, on ne sera pas surpris que, même pour ses amis de la droite, Mgr Dupanloup n'ait pas la valeur oratoire d'un Jules Simon, d'un Gambetta, voire d'un Batbie ou d'un Raoul Duval.

Supposez donc Bossuet député de Meaux, ou Fénelon élu à Cambrai; Bossuet légitimiste et ultra-conservateur, Fénelon orléaniste et conservateur libéral! Ils sortent tous deux de la réunion des Réservoirs, et voici l'évêque de Meaux qui paraît à la tribune. Murmures de la gauche et de l'extrême gauche.

A L'EXTRÊME DROITE : Chut, chut!

A LA DROITE ET AU CENTRE DROIT : Silence, silence!

LE PRÉSIDENT: Messieurs, je réclame pour l'orateur une attention religieuse. Sachons tous respecter une des gloires de l'épiscopat français.

CRIS A GAUCHE: Il a approuvé les dragonnades! Il a conseillé la révocation de l'édit de Nantes... Il a encensé la royauté absolue... *Bossuet croise les bras, impatient et menaçant.*

A L'EXTRÊME DROITE : Parlez, parlez!

Les murmures continuent, les interpellations s'entre-choquent, la sonnette du président fait des appels désespérés à la concorde et à la paix. Un chevau-léger se lève, et désignant la gauche : « Un pareil tumulte est un scandale; oui, je le répète, ce tumulte est scandaleux, ce tapage est indécent. »

UNE VOIX DE STENTOR, A L'EXTRÊME GAUCHE : Il n'y a d'indécent que vous, entendez-vous ?

Cependant l'évêque de Meaux, profitant d'un moment de calme, s'écrie tout à coup : « Messieurs, la France se meurt, la France est morte ! »

Et voilà la tempête qui recommence au milieu d'un véritable chaos.

« Parlez pour Mme Henriette d'Angleterre... La France ne s'appelle pas Henriette... Si, si !... non, non !... assez, assez... Je demande la parole... Descendez, descendez... Poursuivez, Monseigneur !... Monsieur le Président, rappelez l'orateur à l'ordre : M. Bossuet insulte la France. »

FÉNELON, *de sa place* : Si l'Assemblée veut bien le permettre, je lui expliquerai fort aisément le véritable sens d'une parole malheureuse... Ce que voulait dire M. de Meaux, c'est...

BOSSUET, *d'un ton hautain* : Je remercie bien sincèrement M. de Cambrai, dont j'apprécie tout le zèle, et dont je redoute l'esprit. Mais je ne puis que m'opposer à tout commentaire de sa part, si conci-

liant et si ingénieux qu'il puisse être. Ce que je voulais dire, je l'ai dit. Maintenant, que mes amis me permettent d'ajouter un seul mot. Je me retire d'une Assemblée où un ministre de Jésus-Christ n'est pas écouté avec les sentiments de rèspect qu'il est habitué à rencontrer dans toute assemblée de chrétiens.

UN INCONNU : Nous ne sommes pas dans une église !

BOSSUET, *reprenant :* Je dépose entre les mains de M. le président ma démission de député. J'engage M. de Cambrai à déposer aussi la sienne.

FÉNELON : Permettez, Monseigneur, permettez !

CRIS : A la tribune, à la tribune !

FÉNELON, *d'un ton insinuant* : Je ne demande pas mieux. Monsieur le président, veuillez m'accorder la parole.

M. BUFFET, *après avoir agité la sonnette*: Monseigneur de Cambrai, vous avez la parole, et je suis convaincu que l'Assemblée tout entière vous écoutera avec la déférence qui vous est due.

UNE VOIX : Pas de privilége ! Ici, nous sommes tous députés au même titre et par conséquent tous égaux.

UNE AUTRE VOIX : C'est vrai, c'est vrai ! Nous ne devons à M. de Fénelon que la déférence que nous nous devons les uns aux autres comme collègues : rien de plus, rien de moins.

FÉNELON, *reposant le verre d'eau sucrée qu'il*

vient de porter à ses lèvres : Je ne réclame pas autre chose...

LA MÊME VOIX : A la bonne heure!

FÉNELON, *avec onction :* Mes frères...

L'INTERRUPTEUR INCONNU : Dites donc *Messieurs;* encore une fois, nous ne sommes pas dans une église

FÉNELON, *souriant : Messieurs...* puisque je vous blesse en vous appelant *mes frères...*

CRIS : Non, non... Si, si! pas d'épigramme doucereuse!

FÉNELON :... Messieurs, je regrette que le vénérable évêque de Meaux ait déjà quitté cette enceinte. Il aurait approuvé, j'en suis sûr, en m'écoutant, les paroles de conciliation contre lesquelles sa dignité offensée a cru devoir protester d'avance.

A L'EXTRÊME DROITE : Il a bien fait.

FÉNELON : Je ne le crois pas. A sa place, je n'aurais pas hésité à développer, à expliquer une expression malheureuse qui a blessé le patriotisme, un peu ombrageux sans doute, de quelques-uns de nos collègues...

UN AUTRE INTERRUPTEUR : Nous ne sommes pas aussi ombrageux que le suppose M. de Fénelon. M. Bossuet a dit : « La France se meurt, la France est morte. » Ce qu'il fallait dire, en face de nos ennemis, c'est que la France se relève, c'est que la France ne meurt pas!

— Bravo, bravo!

FÉNELON : Ce qu'il a voulu dire, messieurs, j'en suis persuadé, c'est que la France se mourait, c'est que la France était morte, si la République...

INTERRUPTIONS : Ah! nous y voilà... C'est toujours la même chanson... Vous voulez la monarchie, vous aussi... Il a raison... La République nous tue... C'est vous, au contraire, qui perdez la France... A Frohsdorf! A Frohsdorf!

FÉNELON, *suppliant* : ... Messieurs, messieurs....

NOUVELLES INTERRUPTIONS : Assez, assez!... Ce que veut M. de Fénelon, c'est ce que demande M. Bossuet... Descendez, descendez... La clôture, la clôture!... Imitez M. Bossuet : donnez votre démission... Oui, oui... Non, non.. A Cambrai, à Cambrai!...

FÉNELON, *tristement* : Puisque je ne puis réussir à me faire entendre, je suis bien obligé de suivre le conseil qu'on me donne. Monsieur le président, j'imite M. de Meaux, je dépose sur le bureau ma démission de député.

Si Mgr Dupanloup lit par hasard cette séance imaginaire, il comprendra peut-être qu'il aurait dû, lui aussi, résigner depuis longtemps son mandat.

Sans doute, il n'a pas encore eu sa séance orageuse; mais c'est parce qu'il n'a pas défié la tempête, c'est parce qu'il monte très-rarement à la tribune, et que, lorsqu'il y paraît, c'est pour y tenir des propos

insignifiants ou puérils, avec l'attitude d'un homme violent tout effarouché.

Il prêche à la tribune, et même il y prêchote. Ses discours ronflants ou menus sont des amplifications d'église ou des commérages de sacristie. Tantôt il refait pompeusement l'histoire du lion de Florence, et compare l'armée française au Minotaure; tantôt il plaisante ses dévotes et donne des bons points à ses curés, quand il ne laisse pas tomber de singulières phrases, comme les suivantes que j'ai recueillies textuellement : « Nous avons eu à Orléans, sous l'Empire, un régiment de voltigeurs de la garde. Ah! ces braves jeunes gens nous ont donné bien des consolations! »

C'est le cas de répéter, avec quelque développement, une interruption de ma séance imaginaire :

« Nous ne sommes pas dans une église! »

A l'église, monsieur Dupanloup, vous parlez tout seul à des fidèles, sans avoir à craindre ni réfutation ni interruptions. Vous répondre serait une impiété; vous répliquer, un sacrilége. Au moindre bruit, vous vous arrêtez et vous semblez dire à l'assistance : « Vous manquez de respect à la parole de Dieu. »

A l'église, monsieur Dupanloup, vous n'avez d'autres tempêtes qu'un enfant qui pleure, une femme qui tousse, un chien qui jappe, une porte qui s'ouvre, une chaise qui grince, un vieillard qui ronfle, une mouche qui vole.

Qu'auriez-vous dit, avant d'être député, si, de la

chaire où retentissait votre voix de prédicateur, vous aviez entendu tout à coup sous les voûtes de la cathédrale de violentes exclamations comme celles-ci : « Ah! Ah! Ah! Oh! Oh! Oh! Ce n'est pas vrai. Je demande la parole. Assez, assez! Aux voix! La clôture! »

Et qu'auriez-vous fait si l'un de vos auditeurs, s'élançant de sa place, était venu soudainement vous couper la parole et vous disputer la chaire?

Le R. P. Lacordaire, un grand prédicateur celui-là, eut un jour comme vous la fantaisie de devenir un orateur politique. Il échoua tout de suite et se retira. Pourquoi restez-vous?

LE R. P. LACORDAIRE.

J'AI entendu Lacordaire à Notre-Dame, je l'ai vu à la tribune du Palais-Bourbon; je l'ai retrouvé plus tard, debout sur un tertre, la tête nue au grand soleil, prêchant l'Évangile à des millions de Méridionaux, campés sur les décombres d'un vieux couvent.

Ses discours et ses écrits, je les connais tous, depuis la fameuse lettre où il annonçait sa conversion, jusqu'à sa correspondance avec Mme Swetchine.

Quoiqu'il ne soit, à vrai dire, ni un théologien, ni un moraliste, ni un philosophe, ni un homme politique, ni un écrivain, avec son imagination riche et mobile, sa raison combattue par sa foi, sa soumission à la règle et son amour de la liberté, ses fuites soudaines vers la solitude et ses brusques retours vers la vie sonore et active, c'est bien un caractère et un type de notre temps : l'enfant de l'Église est aussi un enfant du siècle!

Dépaysé dans le siècle, dépaysé dans l'Église, on a

pu le prendre pour un second Lamennais, pour un nouveau Savonarole, pour un démocrate chrétien. Avant tout, cet artiste et ce poëte en capuchon, ce libéral de 1830 présentant le crucifix à la République de 1848, est et demeure Lacordaire, c'est-à-dire le plus brillant représentant du romantisme catholique, apostolique et monastique.

I

En lisant Chateaubriand et Joseph de Maistre, en récitant Lamartine, en écoutant Lamennais, Henri Lacordaire, prêtre-orateur, comprit sans effort la nécessité de renouveler l'éloquence chrétienne. Qu'avait-il à faire de la rhétorique épuisée des prédicateurs classiques? Il fallait parler en chaire une langue hardie, imagée, pittoresque, agressive; car il fallait s'adresser aux lecteurs du *Génie du Christianisme,* aux enthousiastes des *Méditations,* à ces disciples du terrible auteur du livre du *Pape* qui sentaient déjà vibrer le souffle révolutionnaire des *Paroles d'un croyant,* à ces artistes épris de l'art gothique, sur la parole de Walter Scott et de Victor Hugo, qui avaient entendu rebondir, dans les querelles de parti, l'impertinente et fameuse apostrophe de Paul-Louis Courier : « Quel est le confesseur de M. de Chateaubriand? »

La génération nouvelle avait dépouillé le vieil homme du XVIIIe siècle : il passait dans l'air comme un pressentiment de rénovation universelle, un frémissement généreux des esprits que chacun interprétait selon ses espérances. Les libéraux étaient entraînés à une révolution, les romantiques marchaient à la

conquête d'un nouveau monde, les âmes religieuses entrevoyaient, à travers le prisme de la politique et de la poésie, un miraculeux épanouissement de la foi dans la société prochaine.

Emporté comme la génération tout entière de 1830, Henri Lacordaire n'était pas homme à reculer devant une révolution : il recula devant un schisme; et dès lors commencèrent les inévitables contradictions de sa destinée, fidèlement reproduites par les contradictions de ses pensées, de ses écrits, de ses paroles, de toute sa vie religieuse et civile, oratoire et publique. Une anecdote, qui date de sa jeunesse, met dans une vive lumière l'élément d'imagination qui explique ces contradictions par une fatalité personnelle de l'esprit aussi bien que par les influences générales de l'époque. Dans un collége royal de Paris, Henri Lacordaire fut invité un jour par l'aumônier à remplir dans une suite de conférences le rôle d'avocat du diable. On sait en quoi consiste ce rôle. Celui qui en est chargé doit adresser un certain nombre d'objections au prédicateur. Il est bien convenu que l'orateur du bon Dieu doit toujours terrasser l'orateur diabolique. Lacordaire, dominé par son rôle, fit triompher le diable, mais, feignant tout à coup d'être foudroyé par la grâce, les yeux en pleurs, il s'écria : *Credo quia absurdum!*

Les évêques de France, gardiens de la tradition monarchique, religieuse et littéraire, soupçonnèrent longtemps en lui comme un levain d'hérésie. Le fond

et la forme de ces étranges sermons, qui ressemblent si peu aux vieux sermonnaires, le ton général de ces rapides entretiens où retentissent toutes les tempêtes du dehors, les libertés que prenait souverainement cet enfant du siècle dans le giron de l'Église, tout effarouchait leur ombrageuse responsabilité, tout alarmait la pudeur de leur triple orthodoxie. Henri Lacordaire, en qui palpitait l'âme d'un de ces saints audacieux qui, d'époque en époque, transformèrent l'apologétique chrétienne, Henri Lacordaire, avec ses grands rêves d'éloquence indépendante et militante, avec ses aspirations au rôle d'un Tertullien ou d'un Origène; lui qui, en un autre temps, aurait interpellé un Pape avec la franchise d'un Sidoine Apollinaire ou d'un saint Bernard; lui, dont les visées n'allaient pas à moins qu'à montrer aux incrédules de sa génération un Père de l'Église contemporaine; Henri Lacordaire, se sentant menacé dans ses fonctions de tribun sacré par les avertissements et les censures de l'autorité ecclésiastique, alla tout à coup s'enfouir dans un couvent d'où il sortit en habit de frère prêcheur, avec la torche enflammée du fondateur de son ordre. Très-sincèrement et très-angéliquement, le jeune prêtre, dès qu'il fut moine, crut avoir conquis pour sa parole la liberté de l'esprit prophétique et apostolique.

Ce qui est certain, c'est que, sous ce gothique habit dont s'accommodait fort bien son romantisme et dont la foule romantique était frappée, le génie oratoire de

Lacordaire se développa sans crainte, avec l'élan d'une source qui, d'abord captive dans les profondeurs d'une grotte, jaillit à l'air libre et réfléchit les clartés du ciel. L'abbé Lacordaire avait disparu : l'Église et le siècle avaient devant eux leur enfant sublime, avec sa figure définitive et son véritable nom, désormais consacré : le Révérend Père Henri-Dominique Lacordaire.

Parler à son siècle pour l'Église, parler à l'Église pour son siècle, telle a été la préoccupation constante du nouvel apologiste chrétien. Quelquefois il a eu le bonheur, grâce à son éloquence sympathique, de rapprocher un instant ces deux puissances, mais il n'a jamais réussi à les concilier hors de lui, n'ayant jamais pu les concilier en lui.

Lacordaire était-il donc un de ces amants platoniques du passé, chevaleresques et burlesques rêveurs, dont la vue est sans cesse blessée par le spectacle des réalités présentes ?

Non, non, quoi qu'il en eût, l'orateur de Notre-Dame était souvent ramené par ses plus franches sympathies vers l'esprit irrésistible des temps nouveaux, il rendait à la société actuell une éclatante justice, il sympathisait sans arrière-pensée avec les progrès de la science et du génie modernes. « Abrégez l'espace, s'écriait-il alors dans un élan de généreuse exaltation, diminuez les mers, tirez de la nature ses derniers secrets, afin qu'un jour la vérité ne soit pas arrêtée par les fleuves et les monts. »

Il est vrai que l'année d'après on pouvait l'entendre

se contredire avec la même éloquence : « O montagnes inaccessibles, disait-il, neiges éternelles, sables brûlants, marais empestés, climats destructeurs, nous espérons en vous, vous nous protégerez contre les forts de ce monde, vous ne permettrez pas à la chimie de prévaloir contre la nature! » Et il fulminait contre ses contemporains les plus menaçantes prédictions : « Jouissez de l'unité perdue, du plaisir de commencer et de finir en vous, du bonheur de rire de vos pères et d'être moqués de vos enfants, de n'avoir en commun que le doute et l'anarchie... Jouissez-en, messieurs! » Mais ces anarchiques contemporains avaient la consolation, un peu plus tard, d'admirer sans réserve le même orateur, lorsqu'il célébrait les miracles de valeur des armées républicaines, lorsqu'il glorifiait les succès du premier consul, lorsqu'il s'écriait enfin, avec la plus illogique sincérité : « Je suis citoyen des temps à venir! » Ce qui n'empêchait pas le citoyen très-sincère des temps à venir de regretter bien sincèrement ce qu'il appelait la monarchie chrétienne.

Qu'entendait-il par ces mots singuliers? Il inventait, au mépris de l'histoire, une légende romantique où il mettait en présence deux personnages : le peuple et le roi.

Le roi, disait-il, est sorti des entrailles de la société par une venue et une croissance naturelle, comme le chêne sort du germe qui se développe avec le temps. Rien de brusque, rien de violent dans son

avénement. La vénération se joint à l'obéissance pour faire du chef chrétien un père autant qu'un magistrat. Le roi a foi dans le peuple, et le peuple dans le roi. Des effusions réciproques mettent l'un et l'autre en communion perpétuelle. Si le roi se trompe, le peuple pardonne au roi, comme un enfant à son père, et quand le roi meurt, il confie les rejetons de la race royale à ce bon peuple si fidèle, et le peuple, les voyant petits et sans force, les garde en attendant d'être gardé par eux.

Certes, voilà une liaison fort touchante entre un monarque et ses sujets; mais à quelle époque et dans quel pays s'est produit un tel phénomène? La monarchie chrétienne, d'après Lacordaire, se serait prolongée en France jusque sous le règne de Louis XIV, et même, à certains égards, jusqu'à la Révolution française. Or, parmi les rois très-chrétiens, quel est le type du monarque chrétien? Serait-ce Clovis, serait-ce Pépin, serait-ce Charlemagne, serait-ce saint Louis? Je ne vois sous leurs règnes, pleins de violences, de guerres et de révoltes, rien qui me rappelle « la croissance du chêne, sortant du germe et se développant avec le temps. » Une dynastie succède toujours à l'autre au prix de massacres et de tonsures. Les enfants du roi sont si bien gardés par le peuple, qu'ils ont à choisir uniquement entre le cloître et la tombe. Mille souverains, mille tyrans se hiérarchisent entre le peuple et le roi. Que fait le roi pour le peu-

ple? Un miracle à époque fixe : il guérit les écrouelles! Saint Louis rend la justice sans doute sous le fameux arbre de Vincennes. Combien de malheureux pourtant ont-ils pu recourir à ce tribunal paternel? A côté de la justice du roi, n'y avait-il pas la justice haute, basse et moyenne des seigneurs?

L'inventeur de la monarchie chrétienne rapportait trois anecdotes, pour montrer en quoi ce gouvernement paternel différait du pouvoir antique et du pouvoir moderne.

Première anecdote. — Devant Louis XIV, à Versailles, quelqu'un parlait du shah de Perse et de l'exécution qu'il avait faite des grands de son royaume. Le roi dit : « Voilà ce qui s'appelle régner! — Oui, sire, répliqua le duc d'Estrées, qui avait été ambassadeur en Perse, mais j'en ai vu étrangler trois dans ma vie. »

Seconde anecdote. — Sous Louis XV, un ministre est disgracié. « Où est la cour? demande le roi, voyant ses salons déserts. — A Chanteloup, où s'est retiré le ministre... »

Troisième anecdote. — Le roi Louis XVI, dans un voyage en Normandie, voit une paysanne s'approcher de lui et demander à lui baiser la main. « Et pourquoi pas la joue? » répond le monarque.

Telle était dans la monarchie chrétienne, concluait Lacordaire, la familiarité du grand et du pauvre.

Que signifient une réponse hardie faite par un grand seigneur ou un homme du peuple à Louis XIV

ou à Louis XV, et cet innocent baiser appliqué par Louis XVI sur la joue d'une paysanne? Si le roi était de mauvaise humeur, il ne souffrait pas de réplique; si la paysanne était laide, le roi ne l'embrassait pas. Je ne devine guère, je l'avoue, en quoi ces petits faits peuvent caractériser exclusivement la monarchie chrétienne. Un roi païen aurait très-bien pu, dans des circonstances identiques, se conduire à la façon du monarque chrétien.

A travers cet ingénieux roman, je cherche la véritable pensée du R. P. Lacordaire. Il aura voulu sans doute prouver que la doctrine catholique avait allégé le joug du despotisme pendant le moyen âge.

Mais à quoi bon réfuter les paradoxes philosophiques ou historiques du R. P. Lacordaire? Quand on a examiné de près ces rêveries d'artiste, il demeure bien avéré, selon la remarque d'un malicieux oratorien de la rue du Regard, que, pour tout ce qui touche à la logique et à la philosophie, à l'histoire ou à l'esthétique, la tête du R. P. Lacordaire était au moins aussi faible que celle de Victor Hugo. En dépit des prétentions de l'un ou de l'autre à la gloire du penseur, tous deux sont uniquement de grandes organisations d'artiste, celui-ci dans le domaine de la poésie, celui-là dans le domaine de l'éloquence.

II

Il ne faut pas lire le R. P. Lacordaire : il fallait l'entendre ! A la tribune sacrée, je ne dis pas à la tribune politique, c'était vraiment un orateur; non pas un orateur préparé, mais un orateur de vocation et d'entrailles, de parole et de pantomime, un orateur involontaire, un orateur-né.

La jeunesse l'aimait, parce qu'elle se plaît toujours à être maîtrisée, pourvu qu'on la soumette par quelque surprise hardie, et qu'on lui commande au nom de la poésie et de la liberté. Devant elle, Lacordaire jouait volontiers au jeune capitaine : il se plantait, selon son expression, à la tête d'un régiment d'idées, pour ordonner le *file à droite* et le *file à gauche.*

Ses *défilés,* je m'en souviens avec émotion, étaient souvent pleins d'éclat. Même lues après des années, pour qui les a entendues autrefois, certaines parties de ses discours ressemblent aux plus brillantes revues du Champ de Mars. Les tambours battent, les clairons sonnent, épées et cuirasses reluisent au soleil; et tandis que les cavalcades ébranlent les cœurs, une brise sonore déroule à grands plis les étendards.

Je retrouve dans mes papiers les fragments d'une

lettre que j'écrivais, en sortant de Notre-Dame, à un de mes amis, jeune séminariste qui rêvait de Lacordaire en province. On me permettra de reproduire ces fragments, à titre d'impression de jeunesse. L'impression me semble exacte, malgré sa couleur métaphorique :

« ... Tu me demandes, cher abbé, si j'ai entendu Lacordaire. Je l'ai entendu et vu : c'est-à-dire que j'ai ressenti vivement dans mon âme le contre-coup d'une grande âme ardente qui bouillonne et déborde. Son regard est une flèche, sa voix un éclair, son éloquence un orage des tropiques. C'est à croire que le chemin de Damas coupe la grande nef de Notre-Dame... Je ferme les yeux pour ne rien perdre de mon émotion et te la transmettre tout entière...

« Le voilà replié sur lui-même, les bras croisés, disparaissant presque sous le pavillon de la chaire. Sa physionomie est dans l'ombre, son organe voilé. Je sens pourtant que je suis de plain-pied avec lui, au même degré de température morale, si bien que je devinerais et que je réciterais la suite de son discours, dans le cas où il manquerait d'haleine...

« .. Aujourd'hui, la source de l'improvisation coule harmonieusement, mais goutte à goutte, comme si elle allait s'épuiser... Tout à coup, je ne sais quelle baguette magique frappe le rocher : l'eau vive jaillit à flots avec un poétique murmure. Cette parole voilée

a repris une clarté blessante, cette physionomie éteinte sort de l'ombre, toute lumineuse; l'orateur se transfigure, il est éloquent à tort et à travers. Les bras étendus, le corps penché en avant, de manière à braver toutes les lois physiques, il demeure suspendu dans sa chaire comme par miracle, et développe dans une sorte d'hymne ou de cantique les grandes, les pures vérités de l'Évangile... C'est en ce moment qu'il est sublime; c'est en ce moment qu'il trouve ses belles phrases de tempête, impétueuses comme la mer, retentissantes et chaudes, et soudainement terminées par un grand mot, qui est un cri de l'âme...

« Veux-tu que je te donne le mouvement et l'écho d'un de ces grands flots d'éloquence? J'ai retenu pour toi les paroles suivantes : N'y a-t-il donc aucune doctrine qui soit assez divine, assez humaine pour fonder l'unité des esprits? Ah! faites silence! J'entends au loin et tout proche, du sein de ces murailles, du fond des siècles et des générations, j'entends des voix qui n'en font qu'une, la voix des enfants, des vierges, des jeunes hommes, des vieillards, des artistes, des poëtes, des philosophes; la voix des princes et des nations, la voix du temps et de l'espace, la voix profonde et musicale de l'unité!... Je l'entends! Elle chante le cantique de la seule société des esprits qui soit ici-bas; elle redit, sans avoir jamais cessé, cette parole, la seule stable et la seule consolante : *Credo*

in unam, sanctam, catholicam, apostolicam ecclesiam..... Credo, j'y crois!

« Ainsi étendues sur ce froid papier, ces rapides périodes n'échapperaient pas, tu le sens, à une analyse sévère. Mais il fallait les voir voler, éclater, tout animées du souffle de l'enthousiasme religieux, et tantôt soutenues, tantôt coupées par un geste énergique. On admirait à plein cœur, on était ravi. La tête renversée et tournée vers la voûte, les bras serrés sur la poitrine, Lacordaire prononçait ce mot final, *Credo,* comme un Polyeucte du XIXe siècle!... »

En relisant aujourd'hui ces lignes, écrites avec tout l'abandon de la jeunesse, je trouve que mon Polyeucte en habit blanc aurait très-bien pu s'appeler (que saint Dominique me pardonne!) le Révérend Père Talma !

ALFRED DE VIGNY

ETTE noble figure d'hier reste une vraie figure d'aujourd'hui : car elle a reçu, toute jeune, un rayon d'immortalité. Je parle du poëte vivant qui s'appelle Alfred de Vigny, et non pas de l'auteur dramatique et du romancier qui portèrent un certain temps le même nom.

Il y a quatorze ou quinze ans, je croisais assez souvent vers quatre heures, sur le pont des Arts, un singulier promeneur vêtu d'un habit bleu et coiffé d'un chapeau noir hardiment cambré sur une tête fine qui rappelait à la fois le cheval et l'oiseau. Venait-il du côté du Louvre ou du côté de l'Institut? Je l'ignore. Il allait de droite et de gauche, entraîné ou plutôt tyrannisé par un petit chien blanc, qu'il tenait en laisse, et qu'il suivait docilement dans ses zigzags, tout en lui criant de seconde en seconde : « Ici, Fidèle, ici! »

— Voyez-vous cet hippocygne, me dit un jour un ex-fouriériste de mes amis, en me montrant le pro-

meneur inconnu. C'est l'auteur d'*Éloa* et de *Moïse*, c'est Alfred de Vigny.

Je fermai les yeux, et toute l'époque romantique m'apparut avec son vague crépuscule, peuplé de fantômes charmants, son éblouissant lever de soleil, son midi splendide et radieux, et enfin sa longue soirée, belle encore de reflets éclatants, mais peu à peu transformée en une vaste nuit, où se débattent pêle-mêle squelettes et diablotins, âmes du purgatoire et mornes loups-garous !

Au milieu de cette fantasmagorie, du fond de ces ténèbres agitées je vis bientôt se dégager dans la pure lumière du matin une figure céleste aux yeux bleus et aux cheveux blonds : je reconnus le véritable Alfred de Vigny, le poëte angélique de la Restauration ; et c'est ainsi que je le vois encore, c'est ainsi que je le verrai toujours, dans l'inaltérable sérénité d'une jeunesse immortelle.

Beaucoup d'autres poëtes, ses contemporains et ses rivaux, se sont modifiés et troublés au branle étourdissant des événements politiques. La révolution de 1830, qui les surprit dans leurs rêves, les jeta brusquement de ciel en terre, au milieu d'un bouillonnement confus d'idées nouvelles et de mots nouveaux. De là tous ces changements, tous ces arrêts, toutes ces conversions ou développements en sens divers, dont la trace demeurera profondément gravée dans notre histoire littéraire.

Devons nous aujourd'hui condamner les enthou-

siastes ardents et changeants? Faut-il glorifier exclusivement les immuables et les fidèles? Savons-nous seulement si le poëte est une âme libre, ou si c'est un esclave divin, une grande force naturelle impérieusement docile à quelque irrésistible impulsion? Que l'on rassemble à Paris un grand concile littéraire, il est vraisemblable que personne n'osera, parmi les casuistes de la critique, dénier absolument au poëte l'usage de la liberté; mais combien, en revanche, inclineront à le soumettre sans réserve à la mystique domination de la grâce!

Je crois prudemment pour mon compte que, dans l'imagination du poëte, la grâce et la liberté sont en lutte, comme dans la plus humble tête d'homme, comme dans le plus tendre cœur de femme, comme dans le plus simple cœur d'enfant. La femme et l'enfant, dans toute nature poétique, appartiennent presque toujours à la grâce ou à l'inspiration, tandis que l'homme, souvent rebelle, parvient quelquefois, parvient rarement à exercer sa liberté. Plus le génie est viril, plus il est libre; plus il est féminin et enfantin, plus il est angélique au fond, plus il est glorieusement soumis à la loi de la grâce et de l'amour, à la fatalité céleste, à l'invincible prédestination.

Alfred de Vigny, le poëte évangélique, est certainement un prédestiné. La pure énergie de son intelligence n'a jamais eu à lutter. Il lui a suffi d'obéir, les yeux ouverts, pour accomplir des merveilles. Quand

on lit dans le recueillement une page d'*Éloa* ou de *Moïse,* il est impossible de ne pas chanter à mi-voix les pieux versets du *Magnificat:* Mon âme de lecteur, mon esprit de critique, glorifie le Seigneur; que son saint nom soit béni! Et que soit béni en même temps le nom du plus noble esclave de la grâce divine, qui ait jamais prêté l'oreille à la voix de l'inspiration!

« Je crois fermement, dit Alfred de Vigny dans *Stello,* je crois en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. »

Cette pitié *sans bornes* est-elle vraiment la fraternelle sympathie d'un de nos semblables ému de nos douleurs? Non, c'est bien plutôt la commisération sereine d'un exilé céleste qui regrette sa patrie et voudrait nous y ramener avec lui, d'un ange en mission sur la terre qui montre doucement aux humains le chemin du ciel. Éloa, la tendre héroïne de Vigny, est née d'une larme du Christ; le génie poétique de Vigny semble né lui-même de la première larme d'Éloa. Ses plus belles œuvres ne sont que l'inspiration d'une pitié surhumaine.

Il pleura.— Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh! vous ne fûtes point aux vents abandonnée!

Des séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement;
Et comme une merveille, au ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.

Ce qui prouve bien, d'ailleurs, que la pitié d'Alfred de Vigny émane d'un être supérieur à l'humanité, c'est qu'elle ne s'adresse pas seulement à de faibles victimes, comme la femme adultère ou la fille de Jephté, mais qu'elle s'étend jusque sur les plus fortes intelligences et sur les âmes les plus fières. Alfred de Vigny pleure sur Roland, l'héroïque neveu de Charlemagne; il pleure sur Moïse, il pleure sur Satan! Une note lointaine du cor qui frappe son oreille :

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

l'attendrit tout à coup, à mille ans de distance, sur la fin du héros de Roncevaux. S'il songe par hasard à un grand homme comme Moïse, croyez-vous que la glorieuse carrière du législateur des Hébreux lui inspire quelque mouvement de biblique enthousiasme? Non, il rêve et s'attriste; il tend mélancoliquement la main à cet illustre malheureux. Qu'est-ce que Moïse en effet? Pensez-vous que ce ministre de Dieu ait jamais eu un instant de félicité sur la terre? Écoutez la plainte éloquente, écoutez le cri désespéré qu'il jette vers le ciel :

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?...
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Il a la science, il a le pouvoir, il a le génie ; mais il répète tristement, dans la solitude de son triomphe, ces paroles dignes d'un Job couronné :

« Pour dormir sur un sein, mon front est trop pesant ;
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux !
O Seigneur ! j'ai vécu, puissant et solitaire ;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Moïse, le glorieux Moïse, est si content de la vie, qu'il implore la mort comme un bienfait mérité, comme une récompense et une justice qui sont dues à son martyre. Que dirait de ce Moïse nouveau le vieux Moïse-Titan de Michel-Ange? Le doux Raphaël lui-même comprendrait-il cette profonde et toute moderne création d'Alfred de Vigny? Pas plus qu'il ne reconnaîtrait le Satan d'*Éloa*, lui qui a si franchement percé à coups de lance, par la main foudroyante d'un archange, les écailles métalliques de l'antique dragon! Satan, comme Moïse, gémit de sa solitude et de sa puissance ; Satan n'est pas heureux ; Satan implorerait la mort, s'il ne se sentait irré-

vocablement condamné à l'immortalité. Ne pensez plus désormais, en le regardant, à l'Arimane des chrétiens : c'est un ange attristé, jeune et charmant, qui s'accoude mollement sur un nuage

Pareil à ces divans où dort la molle Asie.

C'est un beau jeune homme inconnu qui apparaît dans l'air lumineux à la tendre Éloa, qui est « une ange charmante, » mais qui « est une femme aussi ! »

Le *jeune homme inconnu* mollement s'appuyait.

Plaignons le jeune homme inconnu, plaignons le nouveau Satan, le type des plus orgueilleux, des plus libres, des plus intelligents et des plus malheureux fils de l'homme ; plaignons du fond de l'âme ce Maudit irrésistible et bien-aimé, dût-il nous entraîner au fond des abîmes avec Éloa, cette Kitty Bell des cieux supérieurs.

Le poëme de *Moïse* est une œuvre parfaite. Le poëme d'*Éloa,* malgré quelques longueurs et quelques réminiscences de Chateaubriand et d'Ossian, restera un des monuments les plus beaux et les plus purs de la poésie française. J'avouerai qu'en le relisant, j'ai souvent éprouvé ce sentiment d'admiration exaltée qui se rapproche du ravissement extatique, ou, pour parler plus nettement, de l'adoration. Oui, cette œuvre d'*Éloa* n'est pas seulement admirable ; elle est ado-

rable! Après *Éloa* et *Moïse,* les poésies qui me semblent les plus pénétrées du génie angélique d'Alfred de Vigny, sont les deux mélodies si intimement musicales qui ont pour titre: *la Neige, le Cor.* Toutes ses poésies d'ailleurs ont un même caractère: l'élévation dans la pureté!

MON BÉRANGER

SOUVENIR

HACUN a son Béranger : voici le mien. Il ne ressemble ni à celui de M. Renan, ni à celui de M. Pelletan, ni à celui de M. Veuillot, ni à celui de M. Boiteau. Je traduis librement une impression, un souvenir.

Cinq ou six mois avant sa mort, je rencontrai Béranger devant la Banque de France.

Où allait-il en ce moment? Peut-être marchait-il au hasard, à travers les places et les rues du fourmillant Paris, écoutant quelque vif refrain qui se croisait dans sa tête avec un refrain mélancolique. Toute sa figure avait l'air triste, excepté son regard qui petillait de flamme et de gaieté. Je l'avais reconnu tout de suite à son front chauve (il portait son chapeau à la main), à sa grande lévite, à son cou penché, au laisser-aller de sa démarche paysanne, au curieux sourire de

Démocrite-Héraclite qui révélait l'habitude de sa pensée.

L'illustre chansonnier s'était arrêté devant la Banque, à considérer le flux et le reflux des allants et des venants, réjoui peut-être devant le tableau de la richesse publique, attristé sans doute au ressouvenir de quelques misères sociales. Devina-t-il qu'un inconnu l'observait, ou ne reprit-il instinctivement sa marche que pour remettre sa pensée distraite en mouvement? Il tourna brusquement le dos à la statue de Louis XIV, longea d'un pas assez leste les murs d'enceinte de la Banque, et descendit par un étroit passage dans le jardin du Palais-Royal.

Il était près de midi : le soleil rayonnait jusque sous les arcades; une multitude de petits garçons et de petites filles couraient dans les allées, jouaient au cerceau, sautaient à la corde, ou suivaient curieusement sur les eaux du bassin les mouvements d'une flottille lilliputienne. Béranger fit une halte sur sa canne devant la Méditerranée du jardin, devant la marine des enfants de Paris. Mais au bout de cinq minutes, se sentant pressé, entouré de toutes parts et reconnu, il s'ouvrit doucement un chemin vers la rue Vivienne, et disparut comme un souverain dont on a un instant troublé l'incognito, et qui se dérobe aux adorations de son peuple. Vingt minutes après son départ, il n'y avait dans tous les groupes de promeneurs qu'un seul sujet de conversation : Béranger! On fredonnait ses chansons; on admirait sa bonne figure et son caractère

sympathique ; on parlait surtout de sa gloire et de sa modestie. Je ne soupçonnais guère alors qu'on en viendrait bientôt à attaquer son caractère, à contester sa gloire, à honnir ses chansons, et à déclarer publiquement que Béranger n'était ni un poëte populaire, ni un poëte national.

Aux premières attaques dirigées contre sa mémoire, je me rappelai presque à mon insu la douce réponse que Béranger avait adressée à une jeune femme qui n'aimait pas la Lisette du chansonnier :

« Si vous m'aviez donné à deviner quel vers vous avait choquée dans le *Grenier :*

J'ai su depuis qui payait sa toilette,

je vous l'aurais dit. Ah! ma chère amie, que nous entendons l'amour différemment! A vingt ans j'étais à cet égard comme je suis aujourd'hui. Vous avez donc une pauvre idée de cette pauvre Lisette? Elle était cependant si bonne fille! si folle! si jolie! je dois même dire si tendre! Et quoi? parce qu'elle avait une espèce de mari qui prenait soin de sa garde-robe, vous vous fâchez contre elle. Vous n'en auriez pas eu le courage, si vous l'aviez vue alors. Elle se mettait avec tant de goût, et tout lui allait si bien! D'ailleurs, elle n'eût pas mieux demandé que de tenir de moi ce qu'elle était obligée d'acheter d'un autre. Mais, comment faire? Moi, j'étais si pauvre : la plus petite

partie de plaisir me forçait à vivre de panade pendant huit jours, que je faisais moi-même, tout en entassant rime sur rime, et plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma vie, où sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais un avenir, sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes involontaires. Oh! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre! Employez bien ce qui vous en reste, ma chère amie. Aimez et laissez-vous aimer. J'ai bien connu ce bonheur : c'est le plus grand de la vie, etc. »

L'erreur de la jeune dame qui se scandalisait des mœurs de Lisette est absolument semblable aux méprises de la critique sur l'immortel chansonnier : c'est tout uniment une erreur historique. Cette doctrinaire vaporeuse, qui avait sans doute vingt ans sous Charles X, aurait volontiers donné pour maîtresse à Béranger une Béatrix, une Éléonore, une Laure, une Elvire : mais elle oubliait trop naïvement que cet enfant du peuple, devenu bourgeois, que cet ancien typographe, que ce petit-fils de tailleur, que ce filleul de la fée des chansons, n'était ni le Dante, ni le Tasse, ni Pétrarque, ni Lamartine. De même les critiques, avec plus ou moins de bonne foi, ont reproché à Béranger de n'avoir été ni un grand homme d'État, ni un grand tribun, ni un grand philosophe, ni un

grand poëte lyrique, tout à fait désintéressé du mouvement des passions contemporaines. Ils ont prétendu le transformer, celui-ci en grand prêtre de la monarchie impériale, celui-là en apôtre de l'église démocratique, un autre en bourgeois frondeur, mais satisfait, du règne de Louis-Philippe. Un écrivain de beaucoup de sens et de courage, M. Paul Boiteau, a combattu sans relâche l'injuste réaction qui de tous côtés assiégeait la mémoire de Béranger. Sans partager l'enthousiasme belliqueux de M. Boiteau, nous défendrons sans peine Béranger en l'acceptant et le peignant tel qu'il se donne, et tel qu'il est réellement.

Toute chanson, à notre avis, est une pièce de théâtre composée et jouée par la même personne, par un auteur-acteur. La chanson, comme le théâtre, ne doit-elle pas s'inspirer des événements et des passions du temps? Le mérite de Béranger consiste, non pas, comme on l'a dit, en ce qu'il a élevé la chanson au niveau de l'ode, mais en ce qu'il a tenté pour la chanson ce que La Fontaine avait tenté pour la fable. Il a inventé la comédie et la satire chantantes, comme La Fontaine avait réalisé l'apologue définitif, l'apologue satirique et comique. Est-ce à dire pour cela que Béranger ait atteint à la hauteur de La Fontaine? Loin de là; son génie tenait trop de l'humeur de Franklin et de la verve courante de Voltaire pour être essentiellement un génie poétique. Sainte-Beuve,

tout en rendant justice au rénovateur de la chanson, n'en marque pas moins les défauts du style de Béranger.

« Ce style, dit-il, est en général clair, vif, pur, aiguisé de traits justes et imprévus, ennobli d'images. On y relèverait pourtant quelques défauts. On y sent, à de certains moments, que l'espace manque; il y a trop de densité, en quelque sorte. Le couplet trop tendu crie à force de pensée, comme une malle trop pleine. Quelquefois, le poëte est resté trop fidèle à d'anciens mots du vocabulaire poétique; *alarmes, courroux :* ainsi dans la chanson de *La Fayette :*

Il a des rois allumé le courroux.

Quelquefois il est obscur à force de malice, ou par gêne de la rime : ainsi par exemple *point d'Albanèse,* et tout ce couplet dans la chanson de *Margot.* Quelquefois il y a de la manière et du raffinement mythologique :

Sur ma prison vienne au moins Philomèle.
Jadis un roi causa tous ses malheurs.

« Quelquefois on sent la concision pénible et un peu trop marquée, comme dans le refrain de la *Cantharide :*

Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont *à ce dieu* dérobé dans les airs;

et dans le refrain d'*Octavie:*

> Viens sous l'ombrage, où, *libre avec ivresse,*
> *La volupté seule* a versé des pleurs.

Toutes nos critiques rentreraient dans quelqu'une de celles-là. »

Sainte-Beuve a raison de faire toutes ces réserves par dévotion à la vraie poésie. Je préfère de beaucoup, et Béranger lui-même aurait sincèrement préféré ces justes restrictions aux perfides louanges d'un contempteur de la poésie comme Proud'hon qui, en haine des lyriques, proclama Béranger le plus grand poëte du XIXe siècle. Béranger, du reste, se jugeait mieux que personne, lorsqu'il disait que les chansonniers étaient en littérature ce que les ménétriers sont en musique: « Il en est pourtant quelques-uns, ajoutait-il avec finesse, qui ne jouent pas du violon pour tout le monde ; plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée. » Que de larges tranchées il a ouvertes, en effet, du côté de l'avenir, au son des violons de Lérida, et plus souvent encore aux roulements du tambour républicain, aux éclats de la trompette impériale! Il était avant tout, quoi qu'on en dise, un homme d'impression et d'instinct; d'impression généreuse et d'instinct loyal. Son patriotisme expansif et humain ne s'arrêta jamais à ces lignes

capricieuses des frontières que franchissent si gaiement ses *Contrebandiers*. La belle chanson de la *Sainte-Alliance des peuples*, qui date de 1818, et le magnifique chant des *Vendanges* attestent glorieusement que Béranger n'adorait sa nation que parce qu'il voyait en elle une institutrice vaillante et désintéressée de l'humanité tout entière :

Vendangeons, et vive la France!
Le monde un jour avec nous trinquera!

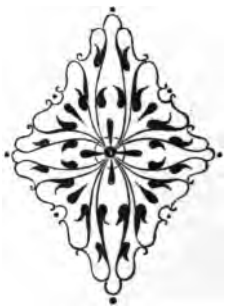
Est-ce que son orgueil de patriote n'était pas celui de la France elle-même, ayant conscience à la fois de son génie et de sa destinée? Écartons, si l'on veut, l'épithète rebattue de poëte populaire et de poëte national; Béranger n'en restera pas moins, selon l'expression de Lamartine, « le ménétrier dont chaque coup d'archet avait pour cordes les cœurs de trente-six millions d'hommes exaltés ou attendris. »

Ménétrier! Le mot est plébéien sans doute, et c'est pour cela peut-être que Béranger l'a revendiqué le premier pour bien caractériser son talent. Le chansonnier s'était baptisé ménétrier de la même façon qu'il s'était écrié, en narguant sa particule :

Je suis vilain et très-vilain.

Oui, vilain! oui, ménétrier! Mais l'archet de ce grand ménétrier retentit encore plus haut que les lyres

gothiques de certains poëtes gentilshommes. Et s'il a ému tant de cœurs, et s'il a déridé tant de fronts, c'est qu'avec l'accent de la gloire et du plaisir, il avait aussi l'accent de la justice et de la fraternité. Béranger, comme tous les chansonniers, fut un épicurien, sans doute, mais un épicurien de ce grand banquet où, la main dans la main, et levant leurs verres, les gueux, les bohémiens, les contrebandiers, tous les fiers parias d'une civilisation réglée, peuvent ironiquement chanter leurs joies, peuvent dédaigneusement épancher leurs tristesses.



AUGUSTE BRIZEUX

ET

FRÉDÉRIC MISTRAL

RIZEUX, Mistral! Ces deux noms se rapprochent d'eux-mêmes. On ne peut parler de l'auteur de *Mireille,* sans songer à l'auteur de *Marie.* Parlons d'abord de Brizeux.

I

Dans un espace de vingt-sept ans (c'est ce qui l'a distingué, mais isolé), de 1831 à 1858, Auguste Brizeux, toujours fidèle à la poésie, n'a pas daigné offrir au public une page de vile prose; il reste le seul, parmi les poëtes contemporains, qui n'ait point demandé le succès ou la gloire au roman, au théâtre,

au journal, à l'histoire, à la critique, à la politique. Né pour chanter dans la langue des dieux, il refusa obstinément de parler dans la langue des hommes. Craignait-il de déroger ou de faillir? obéissait-il à un sentiment d'orgueil olympien? ou quelque défaut angélique le tenait-il malgré lui suspendu entre ciel et terre? On ne peut que soupçonner ses fiertés; on ne peut que deviner ses impuissances. Nous savons qu'il frémissait d'indignation, quand on osait comparer devant lui l'élément romanesque à l'élément poétique : c'était comme si on eût comparé le Berry, la Bourgogne, la Provence ou le Languedoc, à son incomparable, à sa divine Bretagne. L'Apollon celtique aurait volontiers écorché de ses mains tous les Marsyas du roman moderne. Brizeux, dans ses accès de misanthropie sacrée, devait regarder comme des impies, des apostats, des athées, des hommes raisonnables et pratiques, Lamartine, qui avait écrit les *Girondins* et *Graziella,* Alfred de Vigny, l'auteur de *Chatterton,* Alfred de Musset, le conteur de *Frédéric et Bernerette,* Sainte-Beuve enfin, le romancier de *Volupté,* le critique hebdomadaire du *Constitutionnel,* du *Temps* et du *Moniteur.* Pardonnait-il à son ami Victor de Laprade de n'avoir pas professé en vers dans sa chaire de Lyon? Aurait-il toléré, s'il les avait connues, les rares excursions de son ami Barbier dans le plat pays de la prose? Enfant révolté d'un siècle de prosateurs, Auguste Brizeux (et c'est là le trait original de sa phy-

sionomie littéraire), le platonique amant de *Marie* et de la *Fleur d'or*, a gardé tout à la fois à son pays et à sa muse une inviolable fidélité d'esprit, une religieuse soumission de cœur. Gardons-nous d'expliquer trop vite, par des motifs purement humains, l'adorable mystère de cette poétique sainteté.

Julien-Auguste-Pélage Brizeux naquit à Lorient dans les premières années du siècle :

> Dans notre Lorient tout est clair dès qu'on entre;
> De la Porte de Ville on va droit jusqu'au centre :
> Ainsi marchent ses fils au sentier du devoir.

Sa famille, originaire d'Irlande, s'était fixée, dit-on, en Bretagne à la suite de la révolution de 1688. Les Brizeux ou Brizeuk (Brizeuk signifie Breton, de Breiz, Bretagne) ne changèrent donc point de patrie en se dépaysant; car l'Arvor et l'Erin sont deux rameaux sacrés de la même souche celtique. A l'âge de huit ans, le jeune Auguste fut confié aux soins d'un bon curé de village, le recteur d'Arzanno, M. Lenir; il passa ensuite sous la direction de son grand-oncle, M. Sallentin, auprès duquel il termina ses études au collége d'Arras. Rentré à Lorient, il perdit chez un avoué deux belles années de jeunesse, et partit enfin, vers 1824, pour Paris, avec l'intention d'y faire son droit. Trois ans après, il donnait au Théâtre-Français une petite pièce anecdotique imitée d'Andrieux. Mais ce n'est qu'en 1831 que le nom de Brizeux commença

à être connu des lettrés : le poëme idyllique de *Marie* venait de paraître. Il fut suivi, à divers intervalles, des *Ternaires ou la Fleur d'or,* du poëme intitulé *les Bretons,* des *Histoires poétiques* et de la *Poétique nouvelle.* Quand on a relu *Marie* et la *Fleur d'or,* on connaît tout le talent et tout l'esprit de Brizeux. Après ces deux œuvres originales, le poëte aurait pu mourir. Il ne fit, en effet, que traîner sa vie depuis cette époque, et se consumer peu à peu en stériles efforts. Ce mystique amoureux des brumes de l'Armorique s'en alla expirer à Montpellier, loin de son pays, les yeux fixés sur le soleil.

En Bretagne, à Paris, à Marseille, à Florence, à Rome, à Venise, à Naples, Auguste Brizeux avait presque toujours vécu dans la solitude. L'ami dévoué qui l'a soutenu et assisté à ses derniers moments ne peut lui-même nous apprendre rien de nouveau sur l'existence du solitaire. Après nous avoir informé des menus détails de son enfance ; après avoir rappelé que l'élève du curé d'Arzanno fit quatre séjours en Italie, M. Saint-René Taillandier se borne forcément à discuter cette question biographique : Auguste Brizeux a-t-il connu, a-t-il aimé la chaste héroïne de son poëme,

Cette grappe du Scorf, cette fleur du blé noir,

la petite Marie aux pieds nus? L'a-t-il revue mariée et mère de famille? L'a-t-il, en un mot, peinte d'après

nature? Ou l'a-t-il imaginée dans ses rêves, d'après de vagues souvenirs? Le doute à ce sujet nous semble permis, car les témoignages contradictoires abondent. Marie n'a pas existé, dit un camarade d'école du poëte. Un frère de Brizeux affirme, de son côté, que Marie a vécu en chair et en os, qu'il l'a vue de ses yeux et qu'il a été témoin des principales scènes racontées dans le poëme. *Marie,* tout bien considéré, n'est qu'une vision de la Bretagne à Paris. *Marie* ou la *Fleur d'or,* c'est tout un. Le symbole qu'elle représente est clairement exprimé dans une charmante petite pièce, la *Verveine,* que je veux citer tout entière :

Des bronzes, des cristaux et des senteurs d'Asie !
Dans une existence choisie
Se plaît cet esprit délicat;
Il faut, plus qu'à toute autre femme,
Des parfums subtils pour son âme,
Et subtils pour son odorat.

Pourtant on a cueilli, loin des eaux de la Seine,
Cette humble tige de verveine
Destinée à ses cheveux bruns,
Afin qu'on respire autour d'elle,
Mêlée aux plus riches parfums,
Cette odeur fraîche et naturelle.

La vivante odeur de la nature bretonne, voilà bien certainement ce qui embaume dans le poëme de *Marie ;*

odeur délicate et aérienne dont on n'a que le souvenir concentré dans la *Fleur d'or*. Que Brizeux ait adoré sa Bretagne tout naïvement ou qu'il l'ait aimée par système et de parti pris, toujours est-il que cette passion de l'esprit ou cette possession du cœur a été poussée jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'au délire, jusqu'à l'idolâtrie. Brizeux ne s'est pas contenté d'être Breton et poëte; il a voulu être un barde celtique, un fils de l'Armorique, un Hindou de l'Arvor, un contemporain chevelu des Druides et des Eubages. Même à son retour d'Italie, tout frémissant encore de ses admirations classiques, il revendique en beaux vers l'honneur d'être un barbare :

Des villes d'Italie où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte,
J'arrivai plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer,
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare!
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros,
Pour chanter les combats des loups et des taureaux...

Un barbare, un homme de pur instinct, est-ce possible? Auguste Brizeux, un barbare? Non. Ce serait plutôt un élégant d'Alexandrie, un raffiné de simplicité, un précieux de naturel, un aristocrate de rusti-

cité naïve et de bonne sauvagerie. Avant que l'exagération de système ne devienne chez lui un défaut, Brizeux est dans le fond beaucoup plus Parisien que Bas-Breton. Le fils spirituel du curé d'Arzanno me semble encore plus le descendant d'un autre Breton, de René. Il en a les ennuis, les combats, les incertitudes, les dégoûts amers et les doutes, la mélancolie incurable. Ce qui le préserve parfois de cette peste du siècle, et ce qui par moments le rend enchanteur, c'est la puissance d'artiste consommé qui lui fait tout à coup retrouver son cœur sous les vapeurs noires de son esprit. Alors la Muse pastorale le porte dans ses bras et l'inspire. Le charme virgilien, le souffle de Théocrite passent en mouvements lumineux dans ses tableaux. Un rayon descend sur ses vers, et la rosée s'en élève : on songe sans s'en douter à quelque jeune Raphaël de la poésie. Mais dès qu'Auguste Brizeux, préoccupé de symboles, adopte le rhythme ternaire des vieilles proses de nos rituels, dès qu'à force de raffinement il croit être devenu un vrai primitif, tout charme s'évanouit, toute lumière et toute clarté disparaissent : il ne reste plus que des vers martelés, ternis, énigmatiques et vides. On ne peut plus songer à Raphaël ni même à Pérugin, à Giotto ou à Cimabué; on se rappelle involontairement je ne sais quelle famille étriquée de peintres qui ont fait école un instant de l'autre côté du détroit : Auguste Brizeux est devenu, en littérature, un préraphaélite.

II

J'ai ri, je l'avoue, et sans méchanceté, lorsque M. Frédéric *Mistral* lança sur Paris les six mille vers incandescents de *Mireille*. Je ne soupçonnais pas alors que M. Gounod mettrait ce patois en musique : je ne prévoyais pas les huit ou neuf cents strophes de *Calendau* ou *Calendal*, qui pourrait bien à son tour être mis en musique par quelque Serpette ou quelque Massenet.

Ayant relu naguère *Marie* et la *Fleur d'or*, j'ai tenté de relire *Mireille*, et j'ai relu *Calendal*. Eh bien oui, j'en conviens, ce sont de vrais *libretti* d'opéra : mais traiter ces historiettes de poëmes, quel enfantillage!

M. Frédéric Mistral, dans son second livre, invoque fièrement l'âme impérissable de la Provence, comme si la Provence, au XIXe siècle, avait une âme distincte de celle de la France. L'invocation est étonnante; la voici :

« Ame de mon pays, s'écrie le félibre, toi qui rayonnes manifeste dans son histoire et dans sa langue... par la grandeur des souvenirs, toi qui nous sauves l'espérance, toi qui, dans la jeunesse, et plus

chaud et plus beau, malgré la mort et le fossoyeur, fais reverdir le sang des pères; toi qui inspiras les doux troubadours, et fis plus tard *mistraliser* la voix de Mirabeau... Ame éternellement renaissante, âme joyeuse et fière et vive, qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent, âme des bois pleins d'harmonie et des *calanques* pleines de soleil, âme pieuse de la patrie, je t'appelle! incarne-toi dans mes vers provençaux! » Et savez-vous ce que l'Ame de la Provence, ainsi appelée, va chanter sur la grande lyre, après son incarnation? Tout simplement les amours d'un pêcheur d'anchois et d'une sauvagesse, qui vit à demi nue dans les bois de sapins, dans les grottes suspendues aux flancs des montagnes, sur les falaises inaccessibles battues par les flots de la Méditerranée! Il est vrai que cette sauvagesse descend des princes de Baux, illustre famille provençale, qui descend elle-même de Balthazar, un des trois mages de la légende évangélique. De plus, elle est si savante qu'elle peut enseigner à Calendal, le pêcheur d'anchois, toute l'histoire guerrière, littéraire et galante de l'immortelle Provence. Et ses enseignements ne se bornent pas là, croyez-le bien. Elle apprend encore à Calendal la sainte religion de la Nature (une sorte de panthéisme provençal), les sublimités raffinées du pur amour (l'amour exclusivement provençal) et les héroïques grandeurs du vrai patriotisme (le patriotisme strictement provençal). Si l'on supprimait, tout le

long du poëme, les innombrables strophes remplies de ces prédications de l'âme de la Provence, il resterait une historiette cent fois moins intéressante et, en revanche, cent fois plus courte que celle de *Mireille*.

La poésie et la langue de *Calendal* sont pour le moins aussi artificielles que la poésie et la langue de *Mireille*. Même style plaqué de vieille mosaïque provençale et de marqueterie moderne, à la française. Mélange de sentiment populaire et d'enflure pseudo-lyrique, pseudo-romantique. Versification tour à tour emphatique, précieuse et vulgaire, où quelques cris naïfs interrompent trop rarement le roulement monotone d'une perpétuelle vague de sonorité. A nos yeux, le beau roman de ce regrettable Jules de la Madelène, *le Marquis des Saffras*, quoique écrit en français, a bien plus de saveur provençale que les œuvres de l'auteur de *Mireille*. Notre langue française, vivante et complète expression d'un grand peuple, a bien plus de ressources, même pour peindre la nature et les mœurs de la Provence, que cette langue d'oc entièrement dégénérée qui, tout en se vantant de sa prétendue richesse, demande à chaque instant, et sans s'en douter, le pain et le vêtement à la littérature française. M. Frédéric Mistral, et ses deux amis, MM. Roumanille et Aubanel, précisément parce qu'ils ont du talent, sont forcés d'écrire en français sous un masque provençal : comment se fait-il qu'ils ne jettent pas le masque, et qu'ils n'écrivent pas en français purement

et simplement? Le poëte gascon Jasmin a recueilli autant de couronnes en son temps que M. Frédéric Mistral dans le nôtre. L'auteur des *Papillotes*, comme l'auteur de *Mireille*, a été chevalier de la Légion d'honneur et lauréat de l'Académie française. Que restera-t-il de Jasmin et de Mistral? Ce qui resterait du poëte Brizeux, s'il avait chanté en bas-breton.

III

Certes, il adorait sa Bretagne, cet Auguste Brizeux, ce fils de Lorient, autant que les *félibres,* riverains du Rhône, peuvent adorer leur Provence. Et personne ne doute que la langue celtique se soit moins altérée dans le pays des druides que la langue d'oc dans la patrie des troubadours. Mais Brizeux ne mettait pas sa muse à la suite de M. de Villemarqué, tandis que les félibres, dans leur vaine tentative de renaissance, se sont laissé enivrer à leur insu par la poussière de roses qui s'exhale des livres de Raynouard et de Fauriel. C'est en vers français que Brizeux a immortalisé la Bretagne : de là ce beau poëme de *Marie* ou la *Fleur d'or,* qui gardera toujours une place exquise dans le livre sacré de notre poésie nationale.

M. Frédéric Mistral aurait pu être le Brizeux de la Provence. En tentant, avec ses félibres, je ne sais quelle renaissance ou plutôt quelle restauration impossible, il s'est réduit aux proportions d'un Jasmin provençal qui se serait fourvoyé dans une Vendée littéraire. Le peintre Hébert ne l'a pas moins représenté, au frontispice du nouveau poëme, l'œil au ciel, le front rayonnant, comme un jeune lord Byron.

Le philosophe Jouffroy a raconté avec une navrante éloquence comment les dogmes finissent. Si j'étais un Jouffroy linguiste, je raconterais à mon tour comment finissent les langues : car les langues ne sont pas plus immortelles que les religions. Les nations elles-mêmes passent comme les hommes, et l'on pourrait aussi expliquer comment finissent les nations. Ceux qui croient à la perpétuité de la langue provençale croiraient-ils par hasard que la Provence est une sorte de Pologne française qui crie de siècle en siècle, par la voix de ses poëtes, qu'elle ne veut pas et qu'elle ne peut pas périr? Est-ce que la Provence a jamais été une nation distincte, est-ce qu'elle a jamais eu une existence indépendante, une religion spéciale, des mœurs tranchées, une langue typique, tout ce qui fait qu'un peuple cristallise et se forme autour du noyau d'une race? Non, pas plus que le Languedoc ou la Bretagne, pas plus que la Bourgogne ou la Normandie, cette fraction de la vieille Gaule ne possédait en son sein cette vitalité concentrée d'où jaillit un peuple nouveau avec une langue nouvelle. Que me parlez-vous de Simon de Montfort? Si le midi de la France avait été résolûment albigeois, comme certaines contrées en Europe sont devenues invinciblement protestantes, nous aurions peut-être vu surgir une France du midi, avec des institutions méridionales, et peut-être alors la langue provençale, au lieu de s'épuiser en une brillante saison, se serait-elle

déployée de règne en règne avec autant de variété, d'élasticité, d'originalité que la langue française elle-même. Mais quoi! cette demi-France, moitié espagnole, moitié italienne, pouvait-elle se créer une existence nationale entre l'Espagne et l'Italie? Aurait-elle jamais eu la puissance d'absorber la France du nord? Et même, en la supposant victorieuse au delà de la Loire, qu'eût-elle fait de son imprudente conquête? Aurait-elle imposé à Paris la langue des troubadours? Non, j'en suis convaincu, cette langue chantante, flottante et vagabonde, cette langue de plein vent et de plein soleil, si appropriée un instant à l'humeur voyageuse des rapsodes du Midi, n'était pas plus faite pour exprimer nettement les tendances de la civilisation moderne que nos mobiles et brillantes populations méridionales n'étaient faites pour donner une nation nouvelle à l'Europe transformée.

GÉRARD DE NERVAL

'EST aujourd'hui la fête des morts. On court de tous côtés avec des couronnes d'immortelles, à Montmartre, à Montparnasse, au Père-Lachaise. Les rideaux tirés, le feu allumé, la porte close, je veux avoir aussi ma fête du souvenir : critique attendri, je veux évoquer et fêter un poëte.

Le voilà devant moi, c'est Gérard de Nerval. Il me sourit des yeux et des lèvres, il me regarde du fond de l'âme. Je le reconnais vite, car je l'ai bien aimé.

Quelle fine originalité dans tous ses traits, si doucement éclairés par le soleil intérieur ! Sans doute, mon pauvre Gérard n'a pas sur les pommettes la bizarrerie enfantine des poëtes échevelés, ni sur le bout du nez la verrue monumentale des faux grands hommes. Mais ce qui rayonne sur son visage, c'est cet enchantement surnaturel, ce charme délicat de la vie idéale et cet air de naïveté chimérique, de raillerie innocente et de céleste bonhomie qui reviennent en mémoire à tous ceux qui l'ont connu, dès qu'on prononce son nom.

I

Il est à remarquer, lorsqu'on examine les jugements de l'opinion, que les contemporains se trompent rarement sur les gens d'esprit. Le contraire arrive quelquefois pour les prétendus hommes de génie. Où ceux-ci se noient, les autres surnagent, et c'est merveille de voir avec quelle bouffonne majesté s'abîment les faux colosses, tandis que le moindre bel esprit file légèrement entre deux eaux.

Avant tout, Gérard de Nerval est un homme d'esprit; mais cet esprit a son lest, composé de beaucoup d'étude et de raison.

Dès qu'il s'agit de lui assigner une place, les romantiques le réclament. L'auteur de *Leo Burkart* a bien traversé leur pays, il y a par hasard dressé sa tente : on ne prouvera pas qu'il y ait bâti sa maison.

D'où venait donc Gérard de Nerval lorsqu'il est tombé en plein romantisme?

En remontant sa carrière littéraire, je le trouve d'abord dans la bibliothèque de son oncle, aux prises avec toutes les séductions du XVIIIe siècle. Voltaire le fait sauter sur ses genoux en appliquant des chiquenaudes à sa jeune raison; ce qui lui donne l'éveil

de la curiosité satirique. Diderot l'enlève dans ses bras et le promène au Salon; ce qui lui révèle le premier sentiment de l'art. Rousseau l'emmène avec lui à l'Ermitage, et le voilà plongé dans les mystérieuses délices de la rêverie.

Mais la bibliothèque de l'oncle ne comprend pas seulement les grands classiques de l'époque voltairienne. Plus haut que les encyclopédistes, sur le rayon qui touche presque au plafond, il y a toute la famille des romanciers et des pamphlétaires : c'est le rayon de Tantale!

L'enfant grimpe à l'échelle, les joues tout empourprées par le reflet du fruit défendu : il y met la main et retire l'échelle. Où ira-t-il se cacher pour lire à son aise ces auteurs réprouvés, Crébillon, Louvet, Mercier, Laclos, Rétif, Cazotte et tant d'autres célébrités du moment, qui ne sont aujourd'hui qu'un objet de curiosité historique?...

Tandis qu'il dévore ces mauvais livres, un appel souverain le fait tressaillir. L'heure est venue d'apprendre sa leçon d'allemand ou d'arabe. Son père, qui est un ancien *jeune de langues,* lui offre des alphabets grimaçants et lui jette dans l'oreille des mots barbares.

Que lui restera-t-il de cette époque?

D'abord le goût des voyages et le rêve des pays inconnus dont il a bégayé l'idiome. Il passera le Rhin, pénétrera au cœur de l'Allemagne et reviendra en

France avec la traduction de *Faust* et le plan de *Leo Burkart*. Plus tard, c'est l'Orient qui l'attire vers ses lointains poétiques. Il voit Constantinople, et il écrit les *Nuits du Ramazan*. Il descend en Égypte, puis en Syrie, et nous rapporte les *Scènes de la vie orientale*.

Mais Gérard n'oubliera jamais ses premières lectures, dans la bibliothèque de son oncle : c'est le *Musée secret* d'où sortiront plus tard les chaudes esquisses des *Confidences de Nicolas*.

Ayant fréquenté les sceptiques, Gérard demeurera toujours sceptique. Seulement, comme il n'a point *d'infâme à écraser*, il quittera, plein de tolérance, la bruyante école des philosophes intolérants.

Le mysticisme de Saint-Martin et le merveilleux de Cazotte le sauveront peut-être de l'esprit de Voltaire : cependant il fera ses débuts au milieu des voltairiens libéraux de la Restauration.

II

Casimir Delavigne écrit les *Messéniennes;* Gérard de Nerval publie aussitôt la *France guerrière.*

C'était un recueil de chants nationaux, moitié dithyrambes, moitié satires. Les satires lui firent plus d'honneur que les dithyrambes. Aussi donna-t-il au public, quelque temps après, trois satires dramatiques; trois scènes, dont deux ressemblent à de véritables pièces. La principale était dirigée contre M. de Villèle et signée du nom de Beuglant.

Pour comprendre aujourd'hui cette bizarre signature, il faut se rappeler que, dans le vieux théâtre, le poëte Beuglant est l'ami de ce Cadet-Roussel qui devint un type politique.

Gérard de Nerval alla chez Touquet, Beuglant vint saluer le héros de la complainte. Touquet regarda son jeune visiteur, parcourut ses vers, et, se posant en oracle, lui dit d'un ton prophétique : « Jeune homme, vous irez loin! »

J'ai entendu raconter le fait à Gérard lui-même, qui ajoutait plaisamment: « Touquet était un phrénologue méconnu; il avait entrevu sur mon crâne, pendant que je le saluais, la protubérance du voyageur. »

Ces essais de littérature politique n'empêchaient point Gérard de Nerval de se mêler au mouvement poétique de cette époque de transition. La mode était alors aux pléiades, on ronsardisait. L'Académie elle-même céda au goût nouveau. Elle mit au concours l'influence des poëtes du XVIe siècle sur la littérature classique. Gérard de Nerval concourut; mais son étude arriva trop tard aux mains des juges. L'honneur du concours resta au jeune Sainte-Beuve.

En réalité, Gérard de Nerval ne se révèle pas encore. Il se prépare dans l'ombre par de timides essais qu'il signe à peine de son prénom ou de son pseudonyme.

L'école romantique l'attire, et ne l'absorbe pas. Gérard n'a jamais chanté de la voix fiûtée de l'enfant de chœur l'*Hosanna* retentissant des dieux romantiques. Il étudiait, ce qui valait mieux que de chanter, et, plein d'admiration pour Gœthe, il arrivait à ce génie après avoir, comme le poëte de Weimar, subi la double influence de Voltaire et de Shakespeare. Ainsi s'explique le succès de sa traduction de *Faust,* que l'auteur de *Faust* trouvait charmante, ainsi que le rapporte fidèlement Eckermann :

« Gœthe avait pris en main la dernière traduction française de son *Faust,* par Gérard, qu'il feuilletait et paraissait lire de temps à autre. De singulières idées, disait-il, me passent par la tête, quand je pense que ce livre se fait valoir dans une langue dans

laquelle Voltaire a régné il y a cinquante ans... Gœthe fit l'éloge de la traduction de Gérard, en disant que, quoique en prose pour la meilleure partie, elle lui avait très-bien réussi. Je n'aime plus lire le *Faust* en allemand, disait-il, mais dans cette traduction française, tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité. »

La Révolution de 1830 arriva. Ce fut comme un coup de foudre pour l'école romantique. Les luttes parlementaires allaient effacer les questions d'art et de poésie. Il n'y avait plus que le théâtre, en littérature, qui pût rivaliser avec la tribune. Gérard de Nerval fit un drame.

Leo Burkart réussit... littérairement. Une décoration qui manqua refroidit un peu le succès. Il fallait au quatrième acte une vue de ruines monumentales, dominées par le château de la Wartbourg. Harel, par économie, ensevelit le quatrième acte dans un caveau.

Le défaut d'harmonie entre le théâtre de l'action et l'action elle-même jeta quelque indécision dans le mouvement de la pièce. *Léo Burkart* obtint cependant une série de trente représentations. L'œuvre était trop philosophique et trop impartiale pour devenir réellement populaire. La conclusion restait suspendue entre les divers champions de la lutte dramatique : personne n'avait tort, personne n'avait raison, et l'auteur semblait lui-même indifférent aux doctrines de ses héros, qu'il laissait se débattre pendant cinq actes

sans que son intervention indiquât au public le vainqueur ou le vaincu. Diégo le conspirateur s'écriait : « Les rois s'en vont... Je les pousse! » Le mot était applaudi à tout rompre, et l'on croyait une minute à des intentions révolutionnaires. Mais presque aussitôt la suite du dialogue venait démentir cette hardiesse. Léo Burkart, qui représentait le pouvoir, abandonnait son prince; Frantz Lehmann, qui était l'instrument de l'opposition, reculait au moment d'agir.

A part cette erreur de perspective théâtrale, *Léo Burkart* demeure aujourd'hui encore un drame remarquable. Le sérieux de la donnée, la mâle sobriété du style excluent toute idée de comparaison avec les œuvres tourmentées de l'école romantique. Gérard de Nerval s'inspire hautement de Gœthe et de Shakspeare, sans grimacer à l'anglaise ou rêvasser à l'allemande.

III

Les divers écrits qui, après une interruption douloureuse, sont venus compléter l'œuvre de Gérard, *Lorely*, les *Filles du feu*, *Sylvie*, etc., se distinguent par la grâce plus que par la force. Ses *Voyages* sont charmants, ses études littéraires, sa critique de théâtre portent l'empreinte d'une certaine ironie veloutée qui s'accorde parfaitement avec son caractère; une espèce d'éclectisme lumineux et doux comme une belle matinée d'automne; le sensualisme à fleur d'âme.

Ce qui me charme surtout en lui, c'est le sens exact de la proportion en toutes choses. Son talent ne pèche jamais par la surabondance. Gérard ferme à demi les yeux quand il observe l'objet qui attire son attention; mais il en perçoit ainsi l'image nette et précise.

Les *Confidences de Nicolas* révèlent un moraliste; les *Nuits du Ramazan* et les *Scènes de la vie orientale* mettent en plein relief ses qualités de conteur et d'observateur.

Je ne veux point m'appesantir sur ces récits attrayants. C'est au lecteur de s'embarquer pour l'Orient avec Gérard de Nerval et de le suivre dans le poétique labyrinthe de ses aventures de touriste.

Pour moi, je ne fais que résumer ici une impression.

Gérard de Nerval est très-certainement un voyageur avant d'être un auteur de voyages. Il nous avertit lui-même qu'il a « l'estomac d'un Lapithe et les jambes d'un Centaure. » Il ne voyage pas pour écrire, il s'en va naïvement au pays de ses rêves, afin de comparer les visions avec la vérité toute nue. Ses déceptions, il ne les cache pas ; ses bonnes fortunes, il les avoue. Il prend d'ailleurs un excellent moyen de saisir en tout pays le caractère exact des hommes et des choses. A peine débarqué, il accroche au consulat ses préjugés de Français et d'Européen. Le voilà devenu en un clin d'œil raïa ou fellah, effendi, bey, émir.

Il se mêle surtout aux classes populaires, qui gardent le plus longtemps l'esprit d'une nation. C'est là qu'il étudie les mœurs, l'activité matérielle et intelligente, le jeu des passions, et parmi les passions, la plus belle et la plus horrible, l'amour !

Pour apprendre sûrement comment on aime en Égypte et en Syrie, il tombe amoureux fort à point d'une femme du Caire et d'une fille du Liban ; il devient, comme Rétif de la Bretonne, l'acteur improvisé du drame qu'il veut connaître. C'est un spectateur du parterre qui saute par-dessus la rampe et monte sur la scène avec les comédiens.

Quoi qu'il fasse pourtant, quand une image de la patrie vient le frapper, l'âme du Français se réveille. L'émotion le saisit, par exemple, et l'enlève quand il

entend tout à coup nommer le général « qui prenait son café avec du sucre, et retentir en face des pyramides le *Ya salam, Buonaberti !* (je te salue, Bonaparte). »

En toute occasion, c'est un fils de l'Orient, un disciple de Mahomet, un comte de Bonneval littéraire.

Ses aventures, qui sont de vrais romans, ont tout le reflet du soleil et du pays qu'il admire. Nulle précipitation et nulle emphase. C'est un conteur sûr de ses contes, et qui ne se presse pas de les dire, parce qu'il sait que nous l'écoutons sans qu'il ait besoin de nous enfoncer des épingles dans le dos pour réveiller notre attention.

Je n'ajoute plus rien qu'un souvenir personnel.

« Vous avez parlé de moi comme si j'étais mort, » me dit Gérard de Nerval, un jour qu'il me remerciait de je ne sais plus quel article de journal où j'avais loué ses *Voyages*.

En me disant ces mots, il me donna, comme un signe d'amitié mystique et d'union spirituelle, une fleur de glaïeul qu'il tenait à la main. J'ai respiré aujourd'hui cette fleur symbolique entre deux feuillets du livre de *Sylvie*, et il m'a semblé que Gérard, l'âme de Gérard, me disait tout bas :

« Vous avez parlé de moi comme si j'étais vivant ! »

GUSTAVE PLANCHE

J'ai entendu plusieurs fois Gustave Planche causer, et j'entends encore l'aigre fausset de sa voix de paon. Quelque temps avant sa mort, il soutenait dans les cafés qu'il n'y avait plus de bonnes plumes, ni de bonne table à écrire, ni de bonne encre, ni de bon papier. Toutes ces lamentations comiques voulaient dire qu'il n'y avait plus de Gustave Planche.

D'où venait la décadence de cet esprit futile et lourd ?

En relisant d'anciens articles de la *Revue des Deux Mondes*, je crois avoir trouvé le mot de l'énigme : le croquemitaine de l'illustre revue était par tempérament un homme d'opposition ; il ne pouvait faire et il n'a jamais fait, dans les lettres, que de l'opposition.

D'autres critiques sont nés avec l'instinct de la louange. Ce sont d'aimables optimistes qui ont les mêmes tendresses pour le neuf et pour le vieux, pour l'original et la copie, pour la niaiserie prévue et pour

l'imprévu sublime. Abeilles sans aiguillon et presque sans bourdonnement, on les voit de tous côtés butiner et se délecter avec la plus insouciante et la plus banale gourmandise.

Les vocations littéraires sont fatales : Gustave Planche fut doué en naissant de l'esprit d'opposition.

Cet esprit-là, selon les temps et les hommes, est une puissance ou un ridicule. Ceux qui en sont possédés ont grand besoin d'imagination : car ils plaident pour l'idéal contre le fait; et grand besoin de raison : car en sacrifiant *ce qui est* au *perpétuel devenir*, comme disent les Prussiens, ils risquent le plus souvent de passer pour des fous.

I

Quand Gustave Planche débuta, les romantiques venaient de culbuter les classiques, et la jeunesse entraînée chantait victoire avec les vainqueurs. Combattre les romantiques, c'était donc combattre le jeune public, le public turbulent et actif.

M. Planche résolut de tenir tête à la fois aux romantiques, aux vieux classiques et au jeune public. Une telle situation ne manquait pas de grandeur: la *Revue des Deux Mondes* crut avoir trouvé son Odilon Barrot.

Nous sommes déjà si loin du règne de Louis-Philippe, que ces deux noms de Barrot et de Planche pourraient, en vérité, s'appliquer au même personnage! Sommes-nous bien sûrs que Gustave Planche n'ait pas été au Palais-Bourbon l'adversaire de M. Guizot et de M. Molé? Qui donc foudroyait, du haut de la *Revue des Deux Mondes*, le poëte Victor Hugo, le poëte Lamartine, le romancier Alexandre Dumas et le vaudevilliste Scribe? N'était-ce pas M. Odilon Barrot?

Lisez à voix basse les discours de celui-ci, débitez à haute voix les articles de celui-là, n'est-ce pas le même caractère de probité gourmée et le même ronron

de pédanterie théâtrale? Affirmer au lieu de prouver, interpeller au lieu de réfuter, voilà le procédé commun à M. Odilon Barrot et à Gustave Planche.

Et pourquoi se donneraient-ils en effet la peine d'argumenter, ces deux phénix de la vieille opposition politique et littéraire? Eux argumenter? Fi donc! Ils prophétisent.

Je défie qu'on ait jamais surpris Gustave Planche en flagrant délit d'émotion, lorsqu'il daignait du haut de son trépied abaisser son regard sur la littérature contemporaine. Le front incliné sur la poitrine, les jambes indolemment croisées, les mains étalées à plat sur ses gros genoux, il n'ouvrait la bouche que pour laisser tomber des prédictions sibyllines:

« Aucune gerbe ne mûrira sur le sol de la popularité;

« Le vent dispersera la semence à peine épanouie (*sic*);

« Le sillon infidèle ne tiendra aucune de ses promesses;

« Ni soleil ni rosée ne viendront en aide à cette stérilité obstinée;

« La charrue sera brisée avant que le laboureur aperçoive la moisson. »

Tant qu'il se bornait (l'homme morose!) à anathématiser le vent et la charrue, la gerbe et le sillon, la rosée et le soleil, qui donc eût pu songer à combattre ses anathèmes ou à contester ses prophéties? Mécon-

tent du ciel et de la terre, Gustave Planche avouait d'ailleurs qu'il était radicalement mécontent de lui-même :

« De la vie active et réelle, je sais peu de chose... Je m'éveille tous les jours avec une idée amère et inévitable ; je me demande sincèrement ce qu'il faut souhaiter. Je me propose successivement et de bonne foi une demi-douzaine d'ambitions diverses, et je ne réussis jamais à me décider. »

Une demi-douzaine d'ambitions ! Ce grand irrésolu, qui se flattait peut-être de devenir quelque jour un grand philosophe, un grand moraliste, un grand romancier, un grand poëte, un grand dramaturge, un grand historien, ne nous a donné ni une pièce de vers, ni un drame, ni un roman, ni le plus petit livre d'histoire, de morale ou de philosophie. A-t-il laissé du moins quelque livre d'esthétique ou de critique ?

Voilà ses *Portraits :* regardez !

Gustave Planche est-il un peintre d'histoire littéraire ?

A-t-il seulement les instincts du peintre, cet homme qui déclare qu'il ne sait rien de la vie réelle, et qu'à force de réfléchir il a réduit toutes ses émotions en idées ?

Un peintre à idées ? Oh ! les peintres à idées, nous les connaissons : ce sont les fruits secs de l'École. Voyons cependant avec impartialité, non plus la peinture, mais les idées de ce faux peintre littéraire.

Dans une sorte de manifeste intitulé MORALITÉ DE LA POÉSIE, Gustave Planche daigne nous informer que l'intime et familière société des poëtes, des statuaires et des peintres, lui a révélé la véritable destination de l'imagination; je cite ses propres paroles.

Cette *véritable destination,* quelle est-elle?

En écoutant attentivement l'oracle, voici ce que je recueille de plus clair : « L'imagination a le droit de choisir partout, dans les plus hardis comme dans les plus chastes épisodes de la vie. » Ou je me trompe fort, ou Boileau avait pleinement reconnu ce droit dans son *Art poëtique:*

> Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Évidemment, la société des poëtes, des peintres et des statuaires n'avait rien révélé à Gustave Planche.

Pour tout lecteur de bonne foi, il n'a jamais eu, en fait d'idées, que des impressions de tempérament ou de situation. Ainsi, pour citer un exemple, celui qui savait si bien la véritable destination de l'imagination, lui, le Croquemitaine de la *Revue des Deux Mondes,* quand cette *véritable destination* menait certains auteurs à la *Revue,* il devenait tout à coup pour ces élus d'une bienveillance et d'une douceur parfaites. Charles Nodier, George Sand, Mérimée, n'ont pas eu à se plaindre, que je sache, de l'impitoyable cri-

tique. Ils étaient de la maison de Croquemitaine, et Croquemitaine a presque toujours, je ne dirai pas admiré ou approuvé, mais toléré leurs écrits.

Au reste, quand on veut bien saisir le caractère de Gustave Planche, on doit se garder de l'étudier en ses moments de politesse domestique. Il se déguise alors et minaude gauchement; il bégaye comme Brid'Oison, il ânonne comme Perrin Dandin.

Qu'il soit impitoyable, c'est la loi de son tempérament. Haro sur la poésie, sur le roman et sur le drame modernes! L'homme qui, de son propre aveu, ne sait rien de la vie réelle, et qui n'a d'autre faculté que le dédain, n'est pas obligé de vivre avec les vivants, de sentir avec ceux qui sentent, ni d'imaginer avec ceux que l'imagination enivre. Et voilà pourquoi, à diverses reprises, il a rudoyé les critiques ses confrères avec la froide sévérité d'un juge qui ne voit partout que des criminels.

II

Il y a, disait-il, trois sortes de critiques :

1° Les rétrospectifs ;

2° Les admiratifs ;

3° ... Je dois avouer que la troisième épithète m'échappe : peut-être prospectifs ou prophétiques !

Les premiers sont les interprètes du passé : il les déclarait impuissants.

Les seconds flattent le présent : inutiles !

Les derniers enfin, ou plutôt le dernier, révèle l'avenir, et celui-là était le critique parfait : car celui-là, c'était Gustave Planche.

Vérifions un peu ses prédictions, et sachons enfin s'il faut le classer parmi les grands, les petits ou les faux prophètes. Est-ce un Isaïe, est-ce un Baruch, est-ce un Mathieu Lænsberg?

Je ne prétends pas qu'il n'ait jamais prédit juste. Après la représentation de l'*Angèle* d'Alexandre Dumas, il écrivait ces paroles sensées, quoique incorrectes :

« Vienne le jour, qui peut-être n'est pas loin, ou la satiété nous rendra sobres et chastes, ou les serrements de main vaudront mieux pour nous que les

épaules nues, où nos lèvres brûlées par l'orgie voudront se désaltérer, comme les moutons de La Fontine[1], dans le courant d'une onde pure... »

La vision du critique se réalisa : nous eûmes, en ce temps-là, ce qui s'appelle encore en riant l'*École du bon sens*. L'avait-il prévue, l'avait-il enfantée? Invisible pour tous, M. Ponsard était-il, avant *Lucrèce*, au bout du télescope magique de Gustave Planche?

Oui, Gustave Planche fut un vrai prophète, si l'on confond avec le don de prophétie les simples déductions d'une logique banale. Malheureusement pour sa santé, le Voyant s'inclina trop souvent sur le réchaud de la *Revue des Deux Mondes*. Il n'y trouva que la houille et le coke des économistes, tristes charbons d'Isaïe qui déterminèrent un commencement d'asphyxie intellectuelle.

Les médecins envoyèrent le malade en Italie, et, pendant quelques années, il ne fut plus question du critique-prophète. Tout le monde le croyait mort, lorsque tout à coup on entendit dans la *Revue* comme un écho de ses anciens articles. Quelques lecteurs naïfs s'écrièrent : « Voici M. Gustave Planche de retour! » Mais les gens de la maison savaient bien que la *Revue* était hantée par un fantôme, et mar-

1. Des *lèvres* qui se désaltèrent comme des *moutons!* quelle pureté de langage!

mottaient entre eux, avec de grands signes de croix : « C'est ce pauvre M. Planche qui revient. »

Ce pauvre revenant! Comment se fait-il qu'il apparaisse encore à tous les esprits routiniers, qui le regardent comme le plus glorieux représentant de la critique contemporaine? Mort de son vivant pour les lecteurs éclairés, d'où vient qu'il soit aujourd'hui un spectre célèbre?

Il y a là une illusion facile à expliquer. La *Revue des Deux Mondes* a été pendant vingt ans l'organe de la *haute littérature,* et Gustave Planche a déclamé pendant vingt ans à la tribune de la *Revue des Deux Mondes*. Plus la *Revue des Deux Mondes* vieillira, plus la renommée de son Odilon Barrot baissera.

III

Critique littéraire, Gustave Planche, le moins studieux des hommes, ignorait presque complétement l'histoire littéraire. Toute son érudition se bornait à des souvenirs de collége.

Critique d'art, il ignorait l'histoire des arts. Il avait vu en pédant les maîtres italiens, et ne connaissait que par ouï-dire les Flamands, les Espagnols, les Allemands et les Anglais.

Tous ses portraits littéraires, je les donnerais pour quatre coups de crayon de Sainte-Beuve, ou pour une *sanguine* de Philarète Chasles.

Toutes ses études d'art, je les donnerais pour une étude vivante et savante de Théophile Silvestre, un monologue instructif et fin de Chenavard, ou l'un de ces brillants comptes rendus de théâtre que lance tous les ans, à l'époque du Salon, Paul de Saint-Victor.

Homme d'opposition sans imagination, et très-petit prophète d'almanach, Gustave Planche avait le cou fait comme celui de la femme de Loth. Les yeux tournés vers le passé, la nuque vers l'avenir, le menton triplé par une grimace de dédain, il rendait des

oracles dans cette langue lourdement vide et pompeusement incorrecte qui est devenue l'idiome officiel de la *Revue des Deux Mondes*.

Le jour n'est pas loin, je l'espère, où nos jeunes pédants eux-mêmes hausseront les épaules à ses ritournelles oratoires, et se jetteront à la tête, dans leurs moments de récréation, les vieilles béquilles de sa rhétorique.

FEU SAINT-MARC GIRARDIN

ET

FEU NISARD

QUAND on dit feu Saint-Marc Girardin, on peut bien dire feu Nisard, quoiqu'on soit encore exposé à entendre M. Nisard, sinon à le lire. Lequel des deux est le plus mort, celui qui survit ou celui qui n'est plus?

Une cérémonie presque funèbre, la réception de M. Saint-René Taillandier, nous a cruellement rappelé que la littérature professorale était toujours en honneur à l'Institut. M. Taillandier à l'Académie! Cela crie vengeance, et nous allons nous venger en peignant face à face , tels que nous les avons vus jadis, les deux principaux chefs de la grande famille universitaire.

Cette famille terrible a deux branches, comme l'an-

cienne famille royale : la branche aînée, composée de légitimistes à la Boileau, et la branche cadette, composée de libéraux qui admettent pour régler les questions de littérature une espèce de charte constitutionnelle.

Chef de la branche aînée :

« Vivent les règles immuables ! » s'écrie M. Nisard.

Chef de la branche cadette :

« Accommodons-nous tant soit peu aux circonstances, répond M. Saint-Marc Girardin.

— Soyons inflexibles, dit l'un.

— Soyons élastiques, dit l'autre.

— Soyons nobles !

— Soyons bourgeois !

— Soyons sérieux !

— Soyons gais ! »

Feu Nisard croit exclusivement à la sainte trinité des siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV. Il proclame l'immutabilité des formes de la pensée, il enseigne, par la grâce de Dieu, l'éternité de la tragédie, la légitimité du poëme épique, la hiérarchie sacro-sainte des anciens genres littéraires, méprisant et anathématisant tous les genres modernes, poésie lyrique, drame et roman, œuvres subversives et bâtardes qui ont usurpé la place de la littérature classique, la littérature de droit divin ! Aussi préfère-t-il toujours le présent au passé, les anciens aux modernes, la correction à la hardiesse, l'imitation à l'invention, le

vieux mot effacé au mot nouveau tout reluisant, et marqué d'une empreinte inconnue, comme la monnaie du lendemain des révolutions. La doctrine Nisard règne encore à l'École normale.

Feu Saint-Marc Girardin admet dans une certaine mesure l'indépendance des esprits. Il voudrait rapprocher et faire vivre en bonne intelligence les principes anciens et les libertés modernes. Que la tragédie soit moins solennelle et le drame moins violent, que celui-ci modère sa marche, que celle-là presse le pas, et l'harmonie de l'Art constitutionnel sera fondée.

En résumé, pas de différence bien saillante entre les légitimistes purs et les souples orléanistes de la littérature universitaire. M. Nisard s'enferme dans son cabinet, et cherche exclusivement dans les livres classiques le secret des passions et des caractères humains. M. Saint-Marc Girardin étudie les mêmes livres dans le même cabinet; mais il ouvre de temps en temps la croisée, et regarde par intervalles le temps qu'il fait et la mine des passants. Il sait que le nuage vole, que la girouette tourne et qu'il y a du monde dans la rue. Il le sait et il le dit; mais M. Nisard ne le croit pas.

Tous deux ont, d'ailleurs, une haine commune : l'Imagination. A leurs yeux, attristés par le bon sens, Imagination est synonyme d'Anarchie. M. Nisard écrit un jour au *Moniteur*, à propos de je ne sais quel phénix universitaire :

« Je voudrais persuader aux écrivains d'imagination,

qui sont si injustement prévenus contre ce qu'ils appellent les écrivains universitaires, combien il faut d'imagination pour écrire avec cette simplicité expressive, cette facilité dans la correction la plus exacte, cette liberté et cet agrément dans un sujet sévère, et combien il faut plus d'invention pour peindre d'après leurs écrits les âmes des personnages historiques que pour tracer ces portraits romanesques où l'on croit imaginer ce qu'on prend à autrui, et dire le premier ce qu'on répète. »

Le sévère docteur qui exprime cette opinion a sans doute oublié qu'il a publié autrefois dans la *Revue de Paris* une œuvre d'imagination, une nouvelle, le *Convoi de la laitière?* Il ne se souvient plus évidemment des *portraits romanesques* dont il avait orné cet étonnant tableau de mœurs, et parmi ces portraits, de la noble figure qui dominait toutes les autres, celle du MAITRE BLANCHISSEUR *chargé d'années* (*sic*)? Le souvenir de ce maître blanchisseur devrait hanter M. Nisard, sous forme de spectre, et le rendre un peu plus indulgent pour les *écrivains d'imagination*.

N'ayant point à se reprocher un péché d'imagination comme le *Convoi de la laitière*, M. Saint-Marc Girardin a pu, dans sa chaire et dans ses écrits, persifler avec plus de succès l'*écrivain d'imagination*, la bête noire de M. Nisard. Beaucoup d'entre nous, connaissant le prix du temps, ont hésité à étudier son *Cours de littérature et de morale;* mais qui n'a point

assisté à l'une de ses leçons? M. Nisard, comme professeur, n'a exercé aucune influence sur la jeunesse, tandis que M. Saint-Marc Girardin a passionné trois générations d'auditeurs contre la littérature sincère et vivante, contre l'invention et l'innovation, en un mot, contre l'*imagination*.

« Messieurs, disait-il, messieurs (et il était curieux de le voir minauder la lassitude au début de son discours), je dirais volontiers aujourd'hui une chose... (*Suspension.*)

« La dirai-je?... Oh! non pas!... Et pourquoi non?... Je la dirais mal peut-être... (*Réclamations. Oh! oh!*) Je vous demande pardon, messieurs, et Dieu me garde de vous contredire gratuitement, je sens que je ne la dirai pas comme je voudrais la dire... et pourtant je la dirai, si vous m'y encouragez... (*Parlez! parlez!*)

« Je dirai donc, messieurs, mais prenez garde... Je vais sans le vouloir... et qui sait?... en le voulant bien peut-être... je vais blesser quelques-uns d'entre vous. (*Non! non!*)

« Si, si!... Permettez, messieurs... et à Dieu ne plaise que je fasse de cette chaire un théâtre de divertissements comiques... Cette chaire est sérieuse, messieurs. Je sens toute la gravité de cette chaire... Qui de vous pourrait dire qu'il est tombé de cette chaire une parole... je ne dirai pas dangereuse, mais tout simplement imprudente?... (*Personne! personne!*)

« ... J'avais besoin, messieurs, d'interroger ainsi mon jeune auditoire, et de puiser dans quelque manifestation sympathique la force d'ouvrir cette main pour laisser envoler une vérité... (*Sourires d'approbation.*)

« ... Oui, messieurs, notre tâche est rude, pourquoi ne pas en convenir?... et notre mission pénible, j'ose l'affirmer sans vaine gloire... Cependant notre conscience et vos suffrages... (*Murmures flatteurs.*)

« Ah! tenez, je le répète et je le répète volontiers, quoi qu'il m'en coûte... aujourd'hui même... et j'insiste, j'insiste encore, remarquez-le bien... aujourd'hui même ma conscience me commande de vous blesser... (*Nouvelles réclamations. Oh! oh!*)

« ... Vous avez beau protester d'avance, je vais vous blesser, j'en suis sûr, et je l'aurai voulu, bien voulu, voulu à mon corps défendant, et malgré moi-même... Oh! si je préférais vous flatter!... (*Mais non! mais non!*)

« J'aime la jeunesse, messieurs, mais je ne la flatterai point... A Dieu ne plaise qu'une parole servile tombe jamais de cette bouche et de cette chaire!... Mais enfin, si je voulais vous flatter, je n'aurais, comme tel poëte que vous adorez, qu'à exalter vos instincts généreux pour les pervertir... Je n'aurais, comme tel romancier que vous dévorez, qu'à faire appel à tous les dangereux ressorts de votre imagination... L'imagination, messieurs... c'est la grande menteuse et la grande impudique; elle vous enlève jusqu'aux nues ou

vous plonge dans les abîmes; elle vous enseigne à mépriser les conditions moyennes de la vie; elle fait apparaître devant vous mille séduisants fantômes dont l'éclat vous cache la noble tête de votre père, le visage attendri de votre mère, la douce physionomie de votre sœur, déjà mariée peut-être à quelque modeste bourgeois de province et déjà entourée de charmants enfants, qui ne seront sans doute pas des *enfants sublimes,* mais qu'on élèvera *prosaïquement* dans la crainte de Dieu, dans l'amour de la famille et dans le culte des lois sociales que le génie foule aux pieds, messieurs, et que nous autres, *bonnes gens,* nous sommes tenus de révérer, au risque de paraître ridicules!... oui, messieurs, ridicules, mais, ne l'oublions jamais, il y a des ridicules sacrés!...(*Applaudissements respectueux.*)

« Eh quoi! messieurs, vous m'applaudissez? Je demeure confondu, mais ravi... Oui, ravi jusqu'au fond de l'âme... Et ces applaudissements que je n'attendais pas, je les accepte et j'en suis fier, parce qu'ils vous glorifient vous-mêmes en glorifiant cette chaire où j'ai l'honneur d'enseigner.

« Je vous dirai donc... oui, je puis vous le dire maintenant, ce terrible mot de la sagesse, de l'expérience et du bon sens, que j'hésitais à proférer devant vous, par un sentiment de défiance que vos applaudissements ont glorieusement vaincu... je vous le dirai hautement comme le principe, l'essence et le résumé de ce cours

« Messieurs, si vous voulez être heureux en ce monde, et je dirai mieux, si nous désirons être honnêtes, soyons bravement... quoi donc?... des hommes de génie, des réformateurs, des novateurs, des prophètes, des phénomènes?... Non, messieurs... SOYONS MÉDIOCRES!!! (*Applaudissements frénétiques.*)

« En sortant de cet amphithéâtre, vous emporterez dans vos cœurs ce mot que vous applaudissez aujourd'hui, et que les entraînements de l'imagination vous feront renier demain. (*Non, non!*)

« Allez néanmoins, allez en paix, mes amis, si votre jeunesse l'oublie, votre âge mûr s'en souviendra, je ne crains pas de l'affirmer. Alors vous serez devenus des hommes, des citoyens, des pères de famille; et moi, toujours voué à ma tâche, j'aurai vieilli et blanchi dans cette chaire... Vous m'enverrez vos enfants... » (*Tonnerre d'applaudissements.*)

« Soyons médiocres! » Cet abominable conseil nous a valu peut-être vingt ans d'Empire; il nous a conduits certainement à la fameuse bifurcation de M. Fortoul, qui mutila et asservit toute une génération. « SOYONS MÉDIOCRES! » Rien que pour ce vilain mot, je suis enchanté que feu Saint-Marc Girardin n'ait jamais pu réaliser le rêve de tous les professeurs en Sorbonne, depuis MM. Guizot, Cousin et Villemain: présider une distribution de prix en costume de ministre de l'Instruction publique!

J. MICHELET

IL Y A CENT ANS

MICHELET écrivait encore il y a trois ans, et il écrivait déjà il y a cent ans.

Vous ne comprenez pas? C'est un phénomène de réincarnation. Mais je vois que vous haussez les épaules... Je m'explique.

Il y a toujours des spirites à Paris, et quand ils sont de bonne foi, ce sont en vérité les meilleures gens du monde. Écoutez-les parler: ils vous réciteront leurs contes de revenants avec des bêlements d'agneau et des roucoulements de colombe. Ne trouvez-vous pas que la crédulité, quand elle est inoffensive, a quelque chose de touchant comme l'innocence, de charmant comme la virginité, de poétique comme le rêve, de sacré comme la folie par amour? Ils m'ont attendri plus d'une fois, ces êtres crédules qu'on appelle spirites.

J'ai connu deux de ces âmes sereines et vertueuses,

une âme d'éditeur, et une âme de magistrat; je jure que je ne cherche pas à étonner.

L'éditeur, c'était le frère Didier, que beaucoup de spirites pleurent, et que tous les académiciens regrettent; un homme fort aimable et un galant homme, qui, de son vivant, étalait dans la même vitrine les doctrines d'Allan Kardec et la philosophie de M. Cousin. Le frère Didier, je ne suis pas un ingrat, a édité quelque chose de moi avant de mourir, quoique je ne fusse ni spirite ni académicien. Je serais charmé d'apprendre, je l'avoue, que cette hardiesse lui a été payée dans quelque bonne planète.

Quant au magistrat, je vous le présente comme un des plus fins écouteurs de l'*extra-monde*. Oui, cet homme-là est très-fin, quoique très-candide, et sa sérénité de bienheureux n'exclut pas une certaine diplomatie apostolique et mondaine. Il y a du Mélanchthon ou du Fénelon chez ce *médium* robin qui, du haut de son tribunal, juge très-sainement les vivants dans l'après-midi, bien qu'il taille le soir de fréquentes bavettes avec les morts.

Dans le monde spirite, c'est le missionnaire des gens de lettres. Il aimerait mieux convertir un journaliste que tout le Jockey-Club et toute l'Académie des sciences morales et politiques.

« Le spiritisme décline, parce que nous manquons d'écrivains, me disait-il l'autre jour avec une douce mélancolie.

— N'avez-vous pas Victorien Sardou, l'inventeur de la maison de Mozart?

— Oh! oh! un homme de théâtre! Cela sent le truc. Non, ce qu'il nous faudrait, voyez-vous, c'est un Octave Feuillet... pour les femmes, et un H. Taine... pour les hommes.

— H. Taine spirite! Que dirait l'École normale, que dirait l'École des beaux-arts? H. Taine médium! Eh! qu'y gagnerait-il? Croyez-vous qu'il voulût écrire sous la dictée de Sainte-Beuve?

— Sainte-Beuve ne viendrait pas... Oh! non!... Mais il viendrait sans doute un autre esprit...

— Qui donc? Un Schlegel, un des frères Grimm, un Gustave Planche?

— Point du tout... Un esprit inconnu, qu'on n'aurait pas appelé, qui ne se nommerait pas ou qui signerait d'un nom tout à fait obscur. Peut-être même personne ne viendrait ostensiblement, et pourtant il se produirait quelque chose, il y aurait une lumière, une voix, une visite, un phénomène de réincarnation...

— Ré-in-car-na-tion? Comment dites-vous cela? Ré-in-car-na-tion? Oh! le joli mot!

— Croyez-vous à une vie antérieure, croyez-vous aux vies successives? Jean Reynaud y a cru, Victor Hugo y croit (voyez les *Contemplations!*), Porphyre, Plotin et Jamblique, toute l'école d'Alexandrie y croyait, et l'école d'Alexandrie...

— L'école d'Alexandrie était spirite?

— Pas précisément; mais en professant comme nous la doctrine des vies successives, elle embrassait comme nous l'idée de la réincarnation, et cette idée-là, croyez-le bien, si on l'appliquait avec esprit, elle renouvellerait non-seulement la philosophie, mais la littérature... Et tenez, cher sceptique, je ne veux pas vous convertir. Je veux seulement vous montrer par un exemple ce que pourrait être la critique nouvelle, la critique spirite... Entrez dans mon cabinet : vous y verrez M. Michelet il y a cent ans.

— Un Michelet du XVIIIe siècle?

— Non, un esprit du XVIIIe siècle réincarné dans Michelet. »

Quand le cabinet s'ouvrit devant nous, aucun guéridon ne tourna, aucun fauteuil ne vint en sautillant à notre rencontre : il me sembla seulement qu'entre les deux fenêtres un portrait accroché au mur avait fait un mouvement pour s'élancer hors du cadre. Un rayon de soleil avait peut-être produit cette illusion.

« Quel est ce portrait? dis-je à mon introducteur.

— Un portrait d'abbé savant et galant qui, vers 1760 ou 70, signait quelquefois *Machiavellino :* en français, le *petit Machiavel.*

— Et c'est ce petit Machiavel qui s'est incarné en Michelet?

— Un jour ou une heure, en ce siècle.

— L'impertinent! »

Je le regardai sous le nez, le poing tendu, avec une sorte de colère.

« C'est un Italien, n'est-ce pas?

— C'est un Napolitain.

— Malgré sa perruque de travers et son menton rasé, je trouve qu'avec sa grosse tête de petit homme, ses yeux étincelants, ses traits réguliers, ses airs de physionomie grimacière et câline, votre abbé Machiavellino, moitié singe, moitié chat, ressemble tout à fait à un autre Napolitain, à Fiorentino.

— Physiquement, non; moralement, oui. Tous deux étaient venus de Naples à Paris, tous deux se connaissaient en musique, tous deux écrivaient le français avec une aisance et une élégance parisiennes; tous deux enfin étaient des hommes de peu de foi, de peu de scrupules et de beaucoup d'esprit; mais le moins scrupuleux des deux et le plus sceptique, c'était sans contredit...

— Fiorentino?

— Je vous demande pardon, c'était Machiavellino : car je doute fort que le prudent Fiorentino ait jamais laissé échapper sur ses sentiments des avis pareils à ceux-ci :

« L'argent et les dignités sont le plaisir parfait... Je n'aime que l'argent de mes amis et le lit de mes amies... Je ne crois rien en rien sur rien de rien. »

— Allons, votre Machiavellino était un libertin, un avare, un athée, un monstre.

— C'était un monstre gai, qui résumait la vie humaine par cette équation :

$$X = 0$$

LE TOUT EST ÉGAL A ZÉRO

— Et vous me soutenez sérieusement que ce démon s'est incarné en Michelet? »

Mon juge spirite prit, sans me répondre, un livre sur sa table, et, l'ouvrant au premier feuillet, il lut à haute voix :

LES FEMMES

Dialogue.

« LE MARQUIS. — Comment définissez-vous les femmes?

« LE CHEVALIER. — Un animal naturellement faible et malade. »

. . . . . .

MOI. — *La femme est une malade?* Mais c'est la définition même de Michelet (*De l'Amour*, livre I, chapitre II).

LE JUGE. — Attendez, attendez, voici l'*Amour* de Michelet. Suivez, pendant que je lis, aux feuillets marqués par une corne (*lisant*) :

« LE CHEVALIER. — Elle est malade comme tous les animaux, jusqu'à parfaite croissance; alors viennent ces symptômes communs à toute la classe des bimanes; elle en est malade six jours par mois,

l'un portant l'autre, ce qui fait au moins le cinquième de la vie... »

MOI. — Permettez, je vous arrête ici; c'est encore du Michelet : « ... Elle est généralement souffrante au moins une semaine sur quatre... »

LE JUGE. — Ce qui fait le quart de la vie, n'est-ce pas? Le *quart* ou le *cinquième,* qu'importe? C'est toujours l'esprit de Machiavellino qui parle par la bouche de Michelet. Donc, réincarnation!

MOI. — Réincarnation? Pourquoi pas réminiscence?

LUI. — Je suis sûr que M. Michelet n'a jamais entendu parler de Machiavellino. Et pourtant, lequel des deux est *possédé* de l'autre? Écoutez encore ce démon, ce monstre gai de Machiavellino :

« Les femmes n'ont que des intervalles de santé à travers une maladie continuelle. Leur caractère se ressent de cet état presque habituel : elles sont caressantes et engageantes, comme presque tous les malades; cependant brusques et fantasques parfois, comme les malades...

« Elles aiment une longue retraite, et, par intervalles, une joyeuse compagnie, comme les malades...

« Voyez maintenant comment nous nous conduisons avec elles, et vous trouverez que nous agissons comme avec les malades.

« Nous les soignons, nous nous attendrissons avec elles... nous cherchons à les distraire, à les amuser;

ensuite nous les laissons longtemps seules dans leurs appartements; puis nous les recherchons, les caressons, et puis nous... » Il y a ici une gaillardise, une polissonnerie : je passe... et je passe aussi sur cette impitoyable conclusion :

« Quand les femmes ne sont pas malades, elles sont nulles. »

Mais lisez jusqu'au bout l'impertinent *Dialogue*, et relisez jusqu'à la fin le livre de l'*Amour* : vous me direz ensuite si, des deux côtés, vous ne voyez pas revenir sans cesse ces deux affirmations :

« La femme, être malade! L'homme, garde-malade! »

MOI. — Oui, mais le *Dialogue* est une satire, tandis que le Livre est une élégie; le *Dialogue* rit de la maladie, tandis que le Livre s'en afflige jusqu'aux larmes, et crée, pour ainsi dire, le culte perpétuel de la malade divinisée.

LUI. — Eh! sans doute, vous avez cent fois raison. Machiavellino a fait pénitence dans la peau de Michelet. Il a expié ses épigrammes par des élégies. C'est l'Expiation qui motive et démontre la Réincarnation!

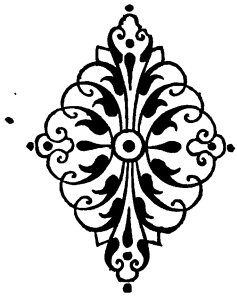
La théorie de la possession ou de la réincarnation a vraiment quelque chose d'effrayant. Qui de nous est assez original pour ne pas être un peu possédé? Tâtez-vous, de grâce, mes amis : ne seriez-vous pas,

sans le savoir, l'un ou l'autre, sous l'influence d'une réincarnation?

Tout bien considéré, je remercie cordialement mon juge spirite. Je lui dois le plaisir d'avoir lu ce petit chef-d'œuvre presque inconnu qui s'appelle le *Dialogue sur les Femmes,* et d'avoir découvert sous le masque de Machiavellino, le masque du chevalier Zanobi, l'auteur du *Dialogue sur le commerce des blés,* ce Molière-Platon, disait Voltaire, et la diabolique grimace du savant et galant, du charmant et méchant abbé Ferdinand Galiani, l'ami des encyclopédistes et l'ennemi des économistes (selon lui, des économistificateurs), le railleur profond et léger dont la verve napolitaine faisait dire à la duchesse de Choiseul :

« En France, il y a de l'esprit en petite monnaie, et dans l'Italie en lingot. »

Notre petite monnaie baisse un peu, duchesse; priez Dieu, là-haut, qu'il nous vienne en France quelques Galiani échappés du lingot italien.



PHILARÈTE CHASLES

ET

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Les derniers choix de l'Académie ont bien étonné le public, qui s'étonne souvent pour rien. M. Alexandre Dumas, ALEXANDRE ALEXANDROVITCH, comme on l'appelle plaisamment dans la petite Russie de Paris, tout le monde, avant les Quarante, lui avait donné sans marchander la palme et l'épée. Mais où diable sont-ils allés chercher M. Caro? Et avant celui-ci, M. Saint-René Taillandier? Et avec M. Taillandier, M. Mézières? Quant à ce dernier, l'Académie française a pris un nom de ville pour un nom d'homme : telle est l'opinion de Paris.

Eh bien, Paris a tort; l'Académie française n'est pas aussi noire qu'on la fait; elle a les travers ou les défauts de son origine, voilà tout; et si elle a péché,

ce n'est certes point par ignorance ou étourderie, c'est tout simplement par orgueil. Née sous le régime du bon plaisir, le bon plaisir est sa loi suprême. Comme Louis XIV, son roi perpétuel, elle ne se décide que d'après ses goûts, ses caprices, ses convenances. La brigue et l'intrigue auront donc toujours beau jeu à l'Institut; mais le mérite et le talent, cela s'est déjà vu, le génie lui-même peuvent y réussir à la longue, en briguant et en intriguant. L'Académie française, en un mot, ne rend pas la justice sous un chêne, ainsi que le voudraient les purs écrivains : elle distribue des grâces et des faveurs comme Louis XIV, et c'est parmi ses courtisans qu'elle choisit ses favoris.

Ainsi, M. Caro, favori! Et favori M. Mézières! Et M. Saint-René Taillandier favori! Qui ne sait que l'Académie française, en bonne parente de l'Université, raffole des professeurs, et surtout de la gravité professorale? Ce pauvre Philarète Chasles, qu'une attaque de choléra nous enlevait naguère à Venise; ce aimable savant, cet artiste en critique, ce professeur-causeur, n'aurait-il pas dû être appelé, il y a dix ans, à l'Académie? Non, quoique professeur, il manquait de gravité; non, pour représenter dignement les littératures comparées dans l'illustre compagnie des Quarante, il fallait un pesant docteur de la grave *Revue des Deux Mondes,* un ancien fonctionnaire du ministère de l'Instruction publique, un Nisard des

Facultés de province resté provincial à la Faculté de Paris, il fallait M. Saint-René Taillandier.

Ce personnage académique me pardonnera-t-il mon inconvenante hardiesse, si je le mets un instant face à face avec un dédaigné de l'Académie? J'ai de bonnes raisons, que je dirai, non pas pour comparer deux professeurs, mais pour rapprocher une figure vivante d'un buste inanimé. La figure vivante, c'est Philarète Chasles, entendons-nous bien.

I

Les professeurs trop décorés, les littérateurs-fonctionnaires, dont les articles de revue ou de journal s'appellent des travaux, ces notabilités doublement ou triplement officielles m'inspirent presque de l'horreur. Parmi les maîtres de la jeunesse, je n'ai jamais aimé, je l'avoue, que les irréguliers, les causeurs, les voyageurs, les conteurs, les hommes d'imagination et d'esprit, ce Philarète Chasles, entre tous, que les pédants à diplôme ont longtemps surnommé l'écureuil de l'érudition.

Oui, tel qu'il m'apparaît encore, c'est un écureuil, je le veux bien, mais un écureuil transformé en homme d'esprit. N'y a-t-il pas eu des chattes métamorphosées en femmes ?

Quelle agilité, quelle ardeur, quelle gentillesse et quelle espièglerie ! Voyez-le grimper de sujet en sujet, sauter de rameau en rameau, se suspendre et se bercer, tête et queue, parmi les vertes frondaisons de l'arbre de science. Il broute la feuille, il croque le fruit et jette les noyaux ou les coquilles au nez des ruminants qui ont trois estomacs pour digérer la ma-

tière scientifique. Ce sont là de ses jeux; mais il ne joue pas toujours, le malin!

Le voilà dans sa chaire en habit de cérémonie. On dirait un vrai professeur venu tout exprès pour faire un cours. Oui, mais il appartient à la libre famille du Collége de France, et quand, malgré la vive allure de son enseignement, il se trouve encore un peu gêné dans le discours par l'habit du professeur, il le fait éclater en levant les bras dans une convulsion de gaieté. Alors nous avons devant nous le touriste et le conteur, le voyageur et l'écrivain, c'est-à-dire le véritable Philarète Chasles.

Éloquent sans ivresse, pittoresque sans apprêt, spirituel sans grimace, érudit sans enseigne, il fait briller tout à coup les facultés du peintre d'histoire. Ses leçons prennent d'elles-mêmes la forme romanesque du récit, et tous ses écrits sont des tableaux, quoiqu'on ne voie jamais sa main crispée sur une palette.

Fi de la Sorbonne et des Sorbonniens! Avant de professer, il a voyagé. La littérature protectionniste le compte parmi ses adversaires les plus résolus. Point de douane dans les lettres, et surtout pas de douaniers qui, sous prétexte de contrebande, donnent brutalement des coups de sonde dans les plus fines productions de l'esprit! En étudiant avec sympathie les littératures modernes, Philarète Chasles a créé ou du moins bien développé une industrie littéraire toute nouvelle qu'on pourrait appeler la critique internationale.

Elle nous était bien nécessaire, cette vaste et libre industrie, à nous autres Français, qui sommes toujours prêts à nous proclamer, en littérature comme en guerre, la première nation du globe! La gloire de notre passé nous contraint de songer à la gloire de l'avenir, qui peut nous être enlevée par d'heureux adversaires. Nier les rivaux, à quoi bon? Il vaut mieux les étudier pour les vaincre. Nous sommes des héros d'inspiration, il est vrai; mais si nous négligeons l'étude, si nous méprisons la tactique, ah! tant pis pour la France! elle sera battue.

En nous décrivant nos rivaux tels qu'ils sont, Philarète Chasles a voulu nous épargner les défaites.

Sa critique internationale est donc une critique vraiment patriotique, n'en déplaise aux derniers voltigeurs du chauvinisme séculaire.

Assez de littérateurs nous ont mis en relation dans le passé avec les Latins et les Grecs. Philarète Chasles est d'avis qu'il faut se souvenir des morts et s'inquiéter des vivants. Aussi n'est-ce point vers les littératures du Midi qu'il attire nos yeux. La race saxonne le préoccupe par delà la Manche et par delà l'Atlantique. Les nations originales sont pour lui de souche germaine et de communion protestante. Catholique et latin, le reste du monde est livré à l'imitation. Le patriote Chasles a donc raison de mettre en présence devant nous les Anglais et les Américains. Il connaît

assez bien leur langue pour remplir à merveille les délicates fonctions d'interprète.

Je connais des trafiquants parmi nous qui, à force d'importer de la littérature étrangère, en ont gardé une sorte d'oblique reflet dans leur patois. Le caractère national de Philarète Chasles ne s'est pas altéré dans ses migrations. Pour s'éclairer dans les brouillards de Londres ou les vapeurs de New-York, ce Français issu de Gaulois conserve dans son esprit les clartés petillantes de notre phosphore. Sa plume fait jaillir l'étincelle en courant. Dans cette intelligence qui compare et qui juge, qui voyage et recherche, qui embarque et débarque, c'est un va-et-vient perpétuel d'importation et d'exportation, sans qu'on aperçoive le moindre vestige d'un transbordement : tout se fait vite et tout se fait bien, sur le large quai de Cosmopolis.

Chez ce libre-échangiste littéraire, la réflexion elle-même est instantanée, la logique presse le pas. C'est de la science aux pieds légers.

Serait-ce pour cela que nos pédants lui ont souvent reproché d'être superficiel? Querelle d'Allemands pour qui les yeux les plus perçants sont ceux qui exigent les plus grosses lunettes. Philarète Chasles allie la légèreté à la fermeté. Son style, mince et plein, vibre comme une lame de métal. Rien, ici, ne ressemble aux cascades enfantines de ces gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit; ceux-ci ont un style qui babille, qui

scintille, qui abuse de la voix, du geste, de la grimace et de mille artifices de jongleur. Rapide comme l'intuition, Philarète Chasles est précis comme le savoir. Qu'il écrive ou qu'il parle, à travers la gaieté de son humeur et les paradoxes de sa fantaisie, le but élevé qu'il poursuit se détache toujours en pleine lumière sur la vive arête de l'horizon. C'est entre les peuples et les races, les croyances et les doctrines, les mœurs et les littératures de l'époque, un héraut d'indépendance, un messager de paix et de fraternité.

Homme du vingtième siècle, salut!

II

Sanctus, Sanctus, Sanctus! Grave, Grave, Grave! Ce fut parmi les paperasses d'un ancien avoué que vint au monde un enfant prédestiné qui devait s'appeler plus tard Saint-René Taillandier; aucune fée ne fut conviée à son baptême. Il ne pleura pas, il ne sourit pas; mais dès qu'il put raisonner, il se dit gravement qu'il noircirait du papier comme son père, et, certes, il s'est tenu parole. Seulement, au lieu de griffonner en clerc de procureur, il se mit de bonne heure à barbouiller parmi les clercs de l'Université.

Comme son père, quelque peu frotté de littérature, avait jadis publié des vers sur la *Guerre d'Espagne,* le jeune René-Gaspard-Ernest, qui devait plus tard s'appeler Saint-Ernest, Saint-Gaspard ou Saint-René, hasarda tout à coup un poëme, intitulé *Béatrix*. Pour un adolescent aussi sérieux, ce fut un acte de légèreté, c'est-à-dire une faute grave. Il se punit en s'exilant de France, un pays décidément trop frivole pour les précoces gravités. M. René Taillandier passa le Rhin, entra solennellement dans la grave Allemagne, et, la tête couverte de cendre allemande, il fit pénitence de ses folies

françaises à l'Université d'Heidelberg. Cette pénitence germanique dura deux ans.

Quand M. René Taillandier revint à Paris, on s'aperçut qu'il avait oublié la littérature française, mais qu'il était fort peu renseigné sur la littérature allemande. C'est pourquoi il se jugea tout à fait propre à débuter, comme professeur, dans une de nos plus importantes facultés.

A l'exemple de M. Saint-Marc Girardin, dont le nom primitif avait été Marc Girardin, M. René-Gaspard-Ernest Taillandier songea dès lors à se décerner les honneurs de la canonisation universitaire. Mais comment devait-il se nommer définitivement? Saint-Ernest, Saint-Gaspard, Saint-René? Il y avait un Saint-Ernest, comédien au boulevard; Saint-Gaspard avait quelque chose de rébarbatif et de trop romantique; le jeune professeur se décida pour Saint-René.

Suppléant à Strasbourg, titulaire à Montpellier, l'ancien auteur de *Béatrix* cherchait à voler de chaire en chaire, comme tous les professeurs de Faculté, jusqu'aux bureaux de la *Revue des Deux Mondes*. Or il arriva que, sur ces entrefaites, la célèbre Revue, ayant quitté la rue des Beaux-Arts, errait dans le quartier, ne sachant où déposer ses collections. M. Saint-René Taillandier, l'heureux homme! possédait une maison dans la rue Saint-Benoît. Il offrit à Buloz et à sa Revue, au fond d'une allée sévère, un petit entre-sol avec jardin. Bras dessus bras dessous, le propriétaire et le

locataire montèrent cinq ou six marches... Il ne fallut qu'un instant pour traiter : à partir de ce jour, la *Revue des Deux Mondes* entrait chez M. Saint-René Taillandier, et M. Saint-René Taillandier entrait à la *Revue des Deux Mondes.*

Ce jour-là, M. Saint-René Taillandier s'essuya le front devant le palais de la Légion d'honneur et devant l'Institut. Il se sentait déjà décoré, il se voyait désormais académicien. Encore quelques années de gravité, encore quelques efforts de patience, et rien ne saurait empêcher ce double rêve de se réaliser.

Maintenant respirons un peu, s'il vous plaît. Nous avons conduit M. Taillandier jusqu'à l'Institut. Plus de gravité... nous pouvons rire.

Oh! soyez bien tranquille, nous ne rirons pas longtemps, si nous écoutons les leçons ou si nous lisons les écrits du professeur-rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*. Sa parole banale et pompeuse est au moins aussi lourde que sa plume. Savez-vous ce que pensent les Allemands lettrés de son *Histoire de la jeune Allemagne* et de ses *Études sur la Révolution en Allemagne,* et de son *Allemagne et Russie?*

— Il en sait autant, me disait l'un d'eux, juif spirituel de Francfort, sur nos poëtes et sur nos révolutionnaires, que vos généraux de 1870 en savaient sur notre tactique et sur notre artillerie. Cet homme traite légèrement ce qui est sérieux, et sérieusement ce qui n'a aucune valeur. Tantôt il regarde de près avec des

yeux de presbyte, et tantôt au loin avec des yeux de myope. Aussi fait-il à toute heure les plus étranges confusions. Vous pouvez affirmer hautement qu'en Allemagne et en Russie, il a pris de simples martres pour des renards bleus, et de simples vessies, non pas pour des lanternes... pour des phares! Mais vous, à votre tour, que pensez-vous de son style? Que dites-vous de l'orateur, que dites-vous de l'écrivain?

— Moi? Quand je l'écoute parler, c'est exactement comme si je le lisais. A la première minute, il m'ennuie; à la seconde, il m'endort, et à la dixième, si j'ai le malheur de m'éveiller, il m'assomme.

Son style? une brume en charpie qu'aucun souffle n'agite et qu'aucun rayon n'illumine; une vapeur sur un étang, un brouillard sur un marais! Et cette brume parle! Et cette vapeur écrit! Et ce brouillard entre par la grande porte à l'Académie française!

En littérature, en éloquence, en critique, M. Saint-René Taillandier n'est pas un homme: c'est un personnage; un de ces fonctionnaires-nés qui ne font figure que par leurs fonctions, un de ces Hermès sans valeur qu'on ne reconnaît qu'à leur gaîne.

III

Revenons à Philarète Chasles. Allons le voir chez lui, comme s'il existait encore. Tous les jours, excepté le lundi, on le trouve dans son cabinet, le front coiffé d'une calotte serrée par un foulard, au milieu de ses journaux et de ses revues qui lui arrivent d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne, d'Amérique... et du Kamtschatka. Le lundi, jour de réception, il paraît en habit noir et en cravate blanche, accueillant de son sourire cosmopolite Anglais et Allemands, Américains et Roumains, Hottentots et Iroquois, voire même des Parisiens.

Une nièce très-spirituelle, Mme Schultz, fait les honneurs de sa maison quand Mme Chasles, deuxième du nom, est en villégiature à Ebly ou à Cannes.

Ces lundis cosmopolites sont charmants. On y est facilement invité, pourvu qu'on soit homme de lettres. — Venez à mes lundis! C'est un mot qui voltige sans cesse sur les lèvres de Chasles; ce mot, il le répétait un jour, en ma présence, à un jeune écrivain qui a plus de talent que de crédit chez les tailleurs.

— Venez, c'est bientôt dit, monsieur Chasles, mais... je n'ai point d'habit.

— Bah, bah! pas d'étiquette! Venez en paletot.

— Mais c'est que mon paletot n'est pas de la première jeunesse.

— N'est-ce que cela? prenez un bain, faites-vous coiffer et venez tout nu.

Tel est, en conversation, l'esprit de Philarète Chasles, vrai fils de Gauloïs, qui ne recule jamais devant une gaillardise, quoique en la risquant il prenne toujours des airs précieux et peureux.

L'indépendance de son caractère ressemble à la coquette pudeur de son esprit : dès qu'elle se révèle par un trait, elle minaude de profil et cherche vaguement un éventail. L'éventail est toujours à sa portée, et c'est un éventail à jour. Toutes les fois que je le surprends en flagrant délit de hardiesse, il me semble que d'un coup d'œil Philarète Chasles me livre cordialement son secret :

« Si j'avais la main pleine de vérités, me dit-il, j'y pourrais glisser quelques erreurs, mais je l'ouvrirais. »

Et voilà le mot de l'énigme : c'est un Fontenelle expansif.

AUGUSTE DE CHATILLON

OUT jeune critique ressemble plus ou moins à l'homme aux rubans verts, à l'incorruptible, à l'intraitable Alceste. S'il a de l'imagination plus que du jugement, s'il a été quelquefois harcelé par le démon des poëtes, comme il place très-haut son idéal, il prendra pour devise, en le variant, le fameux alexandrin du Parnasse classique :

Rien n'est beau que le *beau* : le *beau* seul est aimable.

Plus tard, il accueillera le joli, tolérera le vrai, admettra peut-être le médiocre, et n'osera même plus condamner le mauvais. Il prendra dès lors pour devise le mot de ralliement des économistes du dernier siècle : « Laissez faire, laissez passer. »

Notre époque démocratique a créé tout un monde nouveau de consommateurs littéraires. Il est donc bien naturel qu'il se soit formé du même coup tout un

monde nouveau de producteurs de livres. A tant de lecteurs dévorants, qui font passer la quantité avant la qualité, il a fallu des auteurs aux manches retroussées, qui travaillent vite et sans cesse, avec l'inconsciente et brutale activité des métiers à la vapeur.

Point de colère donc contre un fait nécessaire qui a pris l'importance d'une loi. Qu'en littérature comme en industrie, l'offre réponde librement à la demande. Jusqu'à ce que le goût du nouveau public s'élève, la critique, si elle garde encore quelques préjugés de délicatesse, n'a qu'à se tenir à l'écart des transactions et à ne pas fréquenter le marché. Que lui importe que tel producteur envoie chaque matin un volume aux halles centrales de la librairie? Si ce fabricant ne produisait pas chaque jour, son nom et sa marque seraient oubliés dans vingt-quatre heures.

Soyons donc très-libéraux, en fait d'industrie littéraire : *laissons faire, laissons passer*. Mais notre juste tolérance pour le producteur à cent mille consommateurs ne doit pas nous rendre indifférents aux efforts de tel auteur délicat et concentré qui met tout son génie dans une œuvre exquise, *homo unius libri*.

Les *hommes d'un seul livre* sont de plus en plus rares dans notre littérature contemporaine. M. Auguste de Châtillon, le poëte, est un de ces hommes-là. Retenons ce phénix par les ailes, avant qu'il ne tente l'épreuve du bûcher.

Le livre unique de M. de Châtillon n'était d'abord

qu'une plaquette, publiée sans nom d'auteur, sous le titre de *Chants et Poésies,* avec une préface de Théophile Gautier. La plaquette s'étant épaissie de jour en jour reparut en demi-volume, et s'appela la *Grand'-Pinte.* Nous avons eu plus tard le volume complet sous ce titre définitif : *les Poésies de M. Auguste de Châtillon.* C'est un de ces cristaux littéraires que l'imagination forme lentement, et pour ainsi dire goutte à goutte, dans ses grottes d'azur.

Dès l'apparition des *Chants et Poésies,* Théophile Gautier, nous l'avons dit, avait proclamé poëte M. Auguste de Châtillon. Il vint ensuite à l'auteur de la *Grand'Pinte* d'autres suffrages non moins précieux, celui de Béranger et celui de Sainte-Beuve.

Béranger malade lui écrivait : « Tout ce qu'il y a de grâce naïve, de spirituelle simplicité, de laisser-aller poétique dans ce petit volume a été le meilleur baume pour ma douleur... » Et il ajoutait, en guise de post-scriptum, cette curieuse remarque qui mérite d'être conservée : « La notice de M. Théophile Gautier m'a rappelé qu'il y a vingt ans peut-être j'ai salué ses débuts. Si j'ai bonne mémoire, je lui prédisais des succès qui ne lui ont pas manqué, et dont je me suis réjoui dans mon coin. »

Sainte-Beuve fut plus expansif encore que Béranger. Dans une lettre charmante le poëte-critique écrivait de prime saut à M. Auguste de Châtillon : « ... Je n'ai pas tout lu d'abord, parce que je ne bois qu'à

petits coups ; mais de temps en temps une gorgée ; cela se goûte mieux. — Mais qu'il y a là dedans de jolies choses ! et fraîches, et neuves, et naturelles, et qui font venir une larme (*la Douleur du charretier*), et tout à côté un sourire (*Alain*)... Et des retours et des tendresses d'enfance, et des souffles des anciens printemps, et des sensibilités humaines conservées à travers les souffrances de la vie, à travers ses misères ; une légèreté de touche que bien peu ont aujourd'hui... Laissez-moi donc, mon cher poëte, vous féliciter cordialement, et vous serrer la main en vous remerciant de tout ce que vous avez réveillé en moi... »

Après de telles approbations, M. Auguste de Châtillon qui, par une modestie singulière, avait d'abord caché son nom au public, devait naturellement sentir à la joue, comme une bonne chaleur, un peu de ce noble orgueil qui est la récompense du vrai mérite. Désormais, plus de doute, il se sait poëte, et il écrit en souriant sur la première page de son œuvre agrandie :

Lecteur, c'est peut-être un bon livre...

Peut-être n'est là que pour la forme ; car, dans une pièce de vers intitulée *Ipse*, il donne à ce *peut-être*, en le répétant, son acception véritable et personnelle :

Confiant, et le nez au vent,
Ne voyant que de ma fenêtre,

Je chante en me disant : Peut-être!
Et j'attends le soleil levant.

Elle me plaît, je l'avoue, cette brave confiance, mêlée d'un peu d'ironie! Non, je n'ai pas bâti un monument, semble nous dire malignement le poëte ; mais je suis bien sûr qu'elle est solide, ma petite maison entre cour et jardin ; et je parierais qu'elle durera, peut-être autant que beaucoup de palais à façade monumentale! Oui, quand toutes ces constructions imposantes crouleront, au milieu des ruines et des décombres, fleurira peut-être, d'année en année, dans mon petit jardin, tantôt au printemps, tantôt en automne, voire même au plein cœur de l'hiver, mon humble et vivace fleur de poëte.

En fait de gloire et de durée, après deux ou trois siècles littéraires, nous ne sommes sûrs de rien, bon Châtillon. Les niches de saints ou de grands hommes me paraissent bien encombrées ; si pourtant, dans cent ans d'ici, la postérité casse le nez à quelque grand-génie de notre époque, s'il se fait un vide apparent dans les niches, bon Châtillon, je ne dis pas non : vous aurez des droits à l'apothéose, ne fût-ce que pour la candeur et l'imprévu de votre vocation poétique.

Châtillon était peintre en 1830 ; qui aurait pu prévoir alors qu'il prêterait un jour l'oreille à la céleste musique du vers, au joyeux tintement de la rime? Ses premières toiles avaient eu du succès au Salon. Il ne

demandait qu'à faire encore de beaux portraits, ou des tableaux d'histoire, ou des fresques immenses. Ce fut en équipage de peintre qu'il suivit le romantisme de la rue Jean-Goujon à la place Royale, et de la place Royale à la rue de la Tour-d'Auvergne. Tandis que les lyres chantaient, il avait le pouce à la palette, il peignait, et cela sans trop écouter; car de ces grands concerts il n'a pas retenu grand'chose. Quand il quitta la France pour l'Amérique, le vit-on du moins emballer secrètement une lyre, un luth, une harpe ? Non, il partit en peintre; mais là-bas, parmi les Yankees, à New-York, cet incorrigible Français eut le mal de Paris; devant les forêts vierges et les grands lacs, il songea aux bois de Montmorency et au petit étang de Saint-Gratien.

Je suis en Amérique, hélas! hélas!

Ce cri de Français éperdu fut son premier cri de poëte. Il rima fatalement, malgré lui, par une espèce de nostalgie sentimentale. On a trop répété que, dans ses poésies d'aujourd'hui, on sentait le peintre d'autrefois. Théophile Gautier s'est écrié devant certains tableaux d'intérieur : « Je reconnais Van Ostade! » S'il y a un peintre dans ce poëte, il ne s'appelle pas Van Ostade, loin de là; il s'appelle tout simplement La Fontaine; oui, un La Fontaine de nos jours, qui n'imite pas l'hôte distrait de Mme de La Sablière, mais qui lui ressemble pourtant par le son de voix,

la démarche, le port, l'attitude, les airs de tête, et, pour tout dire en un mot, l'air de famille.

Comme La Fontaine, c'est un rêveur; comme La Fontaine, un *vagueur* (qu'on me passe ce néologisme); comme La Fontaine, un moraliste, et je suis tout près d'ajouter, quoiqu'il n'ait pas publié de fables, comme La Fontaine, un fabuliste. N'allez pas cependant conclure de ce rapprochement que M. Auguste de Châtillon n'ait pas sa nature propre, sa liberté particulière de penser et d'écrire, son sentiment tout personnel, son intime et vivante philosophie, et, comme il le dit lui-même, son humeur. Ce rêveur instinctif a sa façon de mener son rêve ou de s'en laisser mener, à travers les champs qu'il aime et les mystérieux sentiers qu'il est seul à parcourir. Suivez-le, mais de loin, dans ses promenades, avec son chien Pyrame : il fausserait vite compagnie à son ami le plus cher, s'il se sentait suivi. Le voilà qui s'arrête sur sa canne devant un cabaret de la banlieue : il sera volontiers l'hôte caressant d'une hôtesse gaillarde. Ah ! s'il sonne à la grille d'une coquette maison de village mondain, il causera doucement plus qu'il ne chantera, et, sous sa blouse d'artiste, on verra frétiller un pan d'habit noir. Tel qu'il est, bien qu'il dise parfois, avec des mines de dépaysé :

Je chante faux pour mon époque,

il est de son temps comme nous tous, il a une sensibilité fraternelle que personne n'avait au XVIIe siècle,

pas plus La Fontaine que Racine, pas plus Mme de La Fayette que Mme de Sévigné. Je l'ai même surpris en querelle sur ce sujet avec le bonhomme. Il le contredit tout net à propos de fourmis et de cigales; la fourmi n'est pas telle, nous dit-il dans un joli passage de son livre,

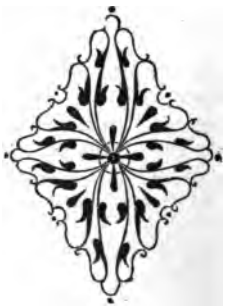
> Que La Fontaine nous l'a peinte,
> . . . . . .
> Il a, je crois, forcé la teinte.

Châtillon a connu des fourmis très-obligeantes pour les cigales qui, de leur côté, ne sont pas toujours généreuses. Qu'avaient donc fait les fourmis à l'avocat des cigales pour qu'il les traitât si durement? Autant et plus que La Fontaine, Châtillon est l'ami des bêtes : il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à l'entendre discourir avec son chien, morigéner son pigeon, glorifier hautement son cygne solitaire, et bavarder jusque sur les toits avec ses moineaux francs; je vous répète qu'il a de vrais instincts de fabuliste; mais, s'il chérit les animaux, il a pour les créatures humaines qui souffrent en ce monde, pour les plus humbles surtout, des tendresses communicatives où palpite un héroïque sentiment de justice. Avec les Douleurs d'un charretier, avec les Plaintes d'une orpheline, avec la Chanson d'un chiffonnier ou d'un scieur de pierre, ce diable d'homme vous remue, vous trouble, vous attendrit, vous arrache des larmes. Quant à lui, s'il

se plaint de son sort, c'est presque toujours en berçant sa souffrance comme on berce un enfant, d'un mouvement lent et doux qu'accompagne une douce chanson. Le secret de sa résignation est dans ce beau vers qui résume toute la philosophie du poëte :

Mon âme paresseuse aime la destinée.

Ames dévorées du besoin de dominer et d'agir, quoique mal douées pour l'action et pour la puissance, âmes d'envieux et de mécontents, inclinez-vous devant cette belle âme paresseuse : elle mérite sympathie et respect, car la paresse n'est ici qu'une grande douleur qui a la vertu de chanter et le courage de sourire.



ALPHONSE DAUDET

Vous êtes-vous jamais figuré un enfant de troupe officier de la Légion d'honneur, ou un prince de seize ans colonel ? Tel fut, à ses débuts dans les lettres, le jeune Alphonse Daudet.

Heureuse et périlleuse destinée ! Le succès est si doux à la jeunesse qu'elle n'entrevoit, pas même en songe, l'ombre d'un accident glorieux. En voyant le public, tout le public, attelé à son triomphe, Alphonse Daudet fut sans doute ébloui, peut-être effaré. Mais avec le premier éblouissement, il eut un de ces rouges éclairs qui font reculer le vertige : éclair de défiance, vision de salut.

Oh ! l'abîme, l'abîme ! Ses yeux palpitaient, sa main tremblait, il aurait voulu dételer son public. Quand les jeunes triomphateurs ont de ces beaux effrois qui sont le réveil de la sagesse, on n'hésite certes pas à saluer en eux ce qu'il y a de puissant et de charmant,

d'héroïque et de raisonnable, de magique et de réel dans le succès.

La magie, la magie! Arrêtons-nous à ce mot qui résume tout, comprend tout, explique tout. La magie du succès, la magie du talent, quel mystère! Et pourtant, aux yeux du premier venu, ce mystère est aussi clair que le jour. Donc, je me hâte de le dire, c'est un grand magicien que M. Alphonse Daudet.

Pour définir son succès aussi bien que son talent, je n'éprouve aucun besoin de rechercher avec méthode ni le milieu où il a vécu, ni le milieu où il vivra : ce sont là jeux d'homme grave et gentillesses de pédant; non, non, une simple petite phrase me suffira, un cri de lecteur-juré qui manifeste sa sensation : « Les *Contes du Lundi* sont magiquement vrais. »

Vérité magique, réalité magique, vous êtes, dans tous les arts, la seule vérité, l'unique réalité! Les mots sur le papier, les couleurs sur la toile, ont pour nous des vertus magiques, ou bien ils restent aussi impuissants à créer l'illusion de la vie, à détacher la réalité du réel qu'à représenter un brin d'herbe ou un caillou. « Faites-vous toujours du persil? » demandait malicieusement un peintre-philosophe à un simple paysagiste. Celui-ci se fâcha tout rouge; il se croyait insulté, il n'était que défini. Si je le rencontre jamais, je le consolerai de cette définition en lui expliquant avec prudence comment elle s'adapte aux écrivains plus justement peut-être qu'aux artistes. Poëtes ou

romanciers, historiens ou auteurs dramatiques, ah! que de faiseurs de persil parmi nous! On ne mettrait pas dix minutes à compter nos magiciens.

Il y a pourtant magie et magie. Je ne confonds pas les escamoteurs ou prestidigitateurs avec les enchanteurs. La vérité magique n'a rien de commun avec la fantasmagorie. Elle est, dans tous les arts, la conquête et le prix, la gloire et la volupté de l'imagination. C'est par l'imagination qu'on la saisit et qu'on l'enlève, c'est par l'imagination qu'on la répand en lumière vibrante autour de soi. Demandez donc à M. Alphonse Daudet s'il ne se sent pas avant tout un homme d'imagination.

Dans les intelligences les mieux douées, l'imagination a ses impatiences, ses pétulances, ses flots de sensibilité et de gaieté, son intarissable babil coupé des plus jolis rires et des plus jolis sanglots. Ces délicieux enfantillages, ou plutôt, comme dit Montaigne, ces *enfances* séduisantes du talent, M. Alphonse Daudet les a prodiguées, comme des semences printanières, à tous les souffles d'avril, et je ne crois pas qu'il ait aujourd'hui à renier ou à regretter ces *enfances*. Il scandait alors des vers légers et tendres, familiers et élégants; il entrait avec un ami au théâtre de la jeunesse pour essayer les masques, pour toucher aux costumes et aux décors, pour escarmoucher avec le public avant de lui livrer bataille; enfin, il se risquait, les cheveux dénoués, l'esprit sur les lèvres, dans tous

ces petits journaux où il a causé et conté pour de singuliers sultans qui lui auraient fait couper la tête sans délai, s'ils avaient pu prévoir, alors, qu'il s'en irait un jour conter ailleurs, ce brillant petit-neveu de Scheerazade. Oh! j'ai là, sous les yeux, avec des titres affriolants, toutes les œuvres mignonnes de sa très-juvénile et très-gracieuse fantaisie. Je connais ceci, je connais cela... tout le *Marcellus eris* d'un passé verdoyant, où bouillonnait déjà la séve de l'avenir. Or cet avenir, le voilà : et c'est depuis hier le présent, fleurs et fruits; c'est ce volume si nouveau et si neuf, si poétique et si naturel, si magiquement vrai (je tiens à mon expression), qui s'appelle tout simplement les *Contes du Lundi*.

Là, dans cette série de chefs-d'œuvre groupés sous ces étiquettes sincères, *Fantaisie et Histoire, Tableaux parisiens, Caprices et Souvenirs,* là, je trouve mon homme d'imagination en pleine réalité, ou, ce qui est identiquement la même chose, mon puissant magicien en pleine magie.

Magicien et magie tout modernes, cela va sans dire! Il n'y a, en effet, rien de plus actuel que ces Contes, qui sont bien *couleur du temps*... de notre temps. Avec son pouvoir d'enchanteur, il serait néanmoins ridicule d'exiger que M. Alphonse Daudet ne voyage pas hardiment dans le temps comme dans l'espace. Quand on a le tapis magique à sa disposition, les frontières historiques disparaissent aussi aisément que

les frontières géographiques, le passé vient rendre visite au présent, et le monde du rêve au monde éveillé. De là naissent mille rapprochements imprévus, rapides, fugitifs, et toujours saisissants, qui présentent dans son infinie variété le tableau lumineux des existences humaines. Les pays et les époques s'appellent et se croisent, les races et les nations se pénètrent ou se choquent, les diverses civilisations d'hier et d'aujourd'hui, d'en deçà et d'au delà, se regardent de sphinx à sphinx et d'augure à augure, riant de la charade ou mourant dans l'énigme; et tout cela, sans déclamation, sans métaphysique ni rhétorique, mais non pas sans une certaine philosophie secrète qui se dégage tout à coup par un éclair de sensibilité, un élan de sympathie, un sourire de pitié mélancolique, une flamme d'ironie vengeresse; philosophie tout en action qui a du sang et des nerfs, des muscles et des entrailles, qui ébranle à la fois le cœur, l'âme, l'esprit, et qui n'est autre chose, après tout, qu'une belle vie humaine, intelligente, se cherchant et se retrouvant avec plus de douleur que de joie, quelquefois avec l'accent du triomphe, plus souvent avec des frémissements d'humiliation et de compassion, dans les tronçons de vie palpitante qui forment le vieux corps de l'humanité.

Ces tronçons de vie épars, hommes du passé dépaysés dans le présent, hommes du présent à qui manque le passé, ces intelligences actives dépourvues d'instinct,

et ces instincts puissants où l'esprit fait défaut, qui interprétera leur veille et leur rêve, qui devinera tant de mouvement sous tant d'inertie, tant d'impuissance avec tant de désirs, tant de vanités couvées et nourries par tant de misères? Qui, si ce n'est le voyant ou le magicien plongé dans ce foyer de vie universelle, l'imagination? Lisez et relisez ces *Contes du Lundi* où l'imagination anime tout de sa clarté magique. Sont-ils bien des contes, ces drames d'une minute, enlevés et détachés en tableaux, où chaque détail vibre dans l'ensemble, brusquement frappé et enveloppé d'un coup de lumière? Sont-ils bien des contes, ces vastes paysages, trop vastes, hélas! pour le petit jeu des destinées humaines, où les rives des fleuves palpitent en fuyant, où les montagnes se dressent et s'effacent si vite, où toute une ville passe d'un seul jet, où les forêts entières jaillissent en masse du sol vers le ciel, où l'homme des villes plante sa tente dans le sable du désert, tandis que l'homme du désert vient à toute vapeur respirer l'humide brouillard des boues de Paris?

Oui, ce sont des contes, mais des contes dramatiques et pittoresques, des contes navrants et parlants. Marchez donc avec le conteur, et prêtez docilement l'oreille à toute parole qui agite ses lèvres; car ici toute parole est magique; le verbe inspiré suscite la vie, le verbe lumineux se fait chair.

Et voyez! De droite et de gauche, devant et der-

rière nous, à mesure que nous marchons, se lèvent sur notre route, comme une moisson qui grandit sur les pas du semeur, des personnages inconnus qui nous font escorte, en se tenant la main. Ces inconnus sont déjà nos amis, parce que nous savons leur histoire, et nous les prenons par le cou et par le bras comme si c'étaient le Petit Poucet, Riquet à la Houppe ou Cendrillon.

« Toi, tu es le *Turco de la Commune,* un insurgé sans le savoir de nos dernières guerres civiles ; toi, tu es le *Juge de Colmar,* renégat de l'Alsace et de la France; toi, l'honnête Hamel, le maître d'école de la *dernière classe,* qui parle encore français aux petits Alsaciens; toi, le brave sergent Hornus, l'héroïque porte-drapeau de Metz. Mais toi, grand criminel chamarré d'or, cache-toi dans la foule : tu es le maréchal de la *Partie de Billard.* Et voici, dans son bournous, ce triste aga Si-Sliman qui s'est cru décoré tout un jour et qui demande encore sa croix... N'allons pas plus loin : décorons Si-Sliman ! »

Et je ne suis pas bien sûr de ne pas avoir volé son ruban rouge à M. Alphonse Daudet lui-même pour l'épingler solennellement sur le bournous du pauvre aga.

Maintenant reprenons notre marche. Je vous avertis que nos *Contes du Lundi,* que ces contes merveilleux vont continuer. Et quand finiront-ils? Ah! s'il plaît au conteur, jamais! Écoutons ensemble le récit des *Émo-*

tions d'un perdreau rouge. C'est le perdreau qui parle : oh! comme son cœur bat! Sous ses ailes tremblantes ne devinez-vous pas quelque âme humaine enchantée? Je flaire tout ras du sol comme une vague odeur de métempsycose. Serais-tu venu du pays de Brahma, cher petit perdreau français? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'idée de tes dangers j'ai senti une chaleur aux joues, cette pudeur de la peur qui fleurit comme une rose de flamme sur les pommettes des enfants. Non, je n'oserai, de ma vie, tirer un perdreau rouge, ni même un perdreau gris, car tous les gris désormais vont me paraître rouges... oui, rouges de sang! Les chasseurs sont des bourreaux, les chiens de chasse des bêtes féroces, et l'automne une saison de carnage... Je renonce aux affreux plaisirs de l'automne, je me fais pythagoricien.

Avec les *Contes du Lundi,* les *Lettres de mon moulin,* les *Lettres à un absent,* avec *Tartarin de Tarascon* et les *Femmes d'artistes,* M. Alphonse Daudet a conquis et gardé la faveur éclatante du public. Autant de volumes, autant de succès. N'est-ce pas désespérant pour un de ces rares Athéniens de Paris toujours prêts à se contrôler eux-mêmes? « Aurais-je fait quelque sottise? » disait un ancien, qu'il serait utile de rajeunir.

Eh! non, trois fois heureux lutteur! *Froment jeune et Risler aîné,* votre nouveau roman, n'est-il pas déjà populaire? Votre succès a rayonné de tous côtés,

dans cette France indécise, déconcertée, aussi inquiète que distraite, et qui, dès qu'on l'interroge, répond à la fois oui et non, et quelquefois se détourne en silence, par lassitude ou dédain. Vous êtes évidemment l'enfant gâté des classes d'élite, s'il reste encore une élite du pays qui applaudisse aux belles choses de l'esprit; et je suis sûr que vous avez pénétré (je le dis sans horreur) jusqu'à ces nouvelles couches sociales qui ont causé tant d'insomnies à nos députés antédiluviens. Pour vous, la sympathie s'est faite admiration, et quiconque vous admire, vous aime... Est-il, dans le monde des lettres, une plus enviable destinée?

Cependant M. Alphonse Daudet fronce le sourcil. « J'ai fasciné, se dit-il, le public en liberté : mais je voudrais affronter le public en cage... Oui, je descendrai, en dompteur, dans la cage du public! » Il y a des périls héroïques, et des imaginations vaillantes. Mais quelle vague terreur plane sur ces immenses cages à compartiments qu'on appelle des théâtres! Ce fut dans un théâtre clos et couvert, et non sous la voûte des cieux, que fut accompli le meurtre d'Orphée. D'où sortirent les Ménades qui lui portèrent les premiers coups de griffe, et qui finirent par danser sur son cadavre? D'une petite avant-scène des premières : tous les historiens sont d'accord, là-dessus, avec les martyrs de l'art dramatique.

L'auteur du *Sacrifice* et de l'*Arlésienne* est entré sans peur dans l'arène où les bêtes fauves rampent

devant M. Sardou. Il en est sorti vivant et respecté : c'est bien quelque chose. Avec ses façons nouvelles d'aborder les monstres, il pouvait être dévoré, impitoyablement. Le public en cage s'est contenté de gronder parce qu'il n'a pas très-bien compris.

L'Arlésienne, à mon sens, était un essai plein d'originalité ; quelque chose comme une idylle homérique d'où se détachait un drame poignant. Et l'idylle se déployait dans un magnifique paysage, aux sons d'une musique enchanteresse ! Tout cela, peine perdue ; la triple séduction a échoué, mais glorieusement. Que de cœurs touchés, que d'esprits ravis qui n'oublieront jamais (ils s'en vantent) les représentations de l'*Arlésienne !* Ceux-là supplieront, s'il le faut, M. Alphonse Daudet, de ne pas renoncer au théâtre. Et puisqu'il n'a pas encore eu le sort d'Orphée, c'est que probablement le public en cage doit tomber un jour sous le charme comme le public en liberté. Il y a certainement une magie dramatique ; l'*Arlésienne* n'a peut-être échoué que par une erreur de magie. « Trop de musique, disait le public, et trop de peinture ! » N'y avait-il pas aussi trop de vie pastorale à l'état flottant, trop de poésie élémentaire à l'état vaporeux, c'est-à-dire, en un mot, trop de lointain pour des Français de 1872 ?

Et puis, ils voulaient voir l'*Arlésienne*, cette fille d'où venait tout le mal, d'où partait tout l'intérêt du drame, et qu'une exquise pudeur d'artiste retenait obsti-

nément hors de la scène! Pourquoi leur cacher cette *Arlésienne?* Ils l'auraient redemandée.

L'*Arlésienne* serait un admirable *Conte du Lundi*, me dit-on. Oui, mais dans tous les *Contes du Lundi* je trouve justement les qualités particulières qui font le succès au théâtre : l'invention de l'idée et du sujet, le choix et la disposition des personnages, le dessin net et franc de la scène, — l'Euréka ponctuel et soudain de la situation. Quelqu'un, ami ou ennemi, serait-il par hasard en peine du style? Regardez cette phrase du conteur, vive, chaude et brillante : n'est-elle pas aussi propre aux fusées du dialogue qu'au bouquet épanoui de la tirade?

Allons, décidément, ceux qui parlent nègre ou charlatan sur les planches ne nous empêcheront pas d'entendre retentir au théâtre, un de ces jours, la belle langue française, elliptique et pathétique, de M. Alphonse Daudet.

WHAT IS HE?

FABLIAU.

De Paris à Versailles, et de Versailles à Paris, en chemin de fer, à pied, même en fiacre, va et vient comme une âme en peine un mélancolique et long personnage qui semble espérer quelque chose et attendre quelqu'un.

Les Anglais qui le rencontrent se demandent : « What is he? » c'est-à-dire en bon français : « Qui est-il ? »

Mes renseignements (car j'en ai) me permettent d'affirmer qu'il s'appelle Arthur ; ce qui était un bien joli prénom du temps que la reine Berthe filait. Si vous êtes curieux d'autres détails, lisez le présent fabliau qui, à dire vrai, n'est qu'une historiette détachée de l'histoire contemporaine.

Donc il s'appelle Arthur ! c'est un gentilhomme un peu clerc, sachant écrire couramment, et faisant d'ailleurs profession d'écrire. On assure qu'il a eu jadis, par pure précaution, quatre belles plumes de re-

change, piquées dans les trous d'un superbe encrier :

1° Une plume de cygne taillée en fleur de lis ; 2° une plume d'oison taillée en baïonnette civique ; 3° une plume de coq taillée en pique républicaine ; 4° une plume d'aigle taillée en fer de lance impériale.

Arthur a eu pour marraine la fée Hyperbole ; il est né, par une soirée brumeuse, dans le dernier des manoirs gothiques. Quand il ouvrit les yeux dans son berceau, la girouette du manoir, dérouillée par un coup de vent, se mit à grincer d'une façon comique ; les grenouilles en liesse coassèrent dans les fossés ; une chouette centenaire remplit le vieux castel de gémissements sibyllins.

On appela en grande hâte un vieux sénéchal du voisinage, nommé d'Arlincourt, pour demander à son expérience l'explication de tous ces prodiges.

Celui-ci accourut aussitôt au manoir avec son noble compère, le preux Marchangy, et tous deux, après avoir longtemps réfléchi, déclarèrent que l'enfant nouveau-né serait le dernier des paladins de lettres.

La prédiction s'est vérifiée, ou peu s'en faut.

Arthur a grandi loin des villes, sagement élevé dans sa vallée natale par l'auteur du *Solitaire* et d'*Ipsiboë*, qui se faisait remplacer de temps en temps dans ses fonctions par l'auteur de la *Gaule poétique*.

Une telle éducation devait enfanter des miracles.

« Fais ce que nous avons fait, lui criaient ses deux gouverneurs, et advienne que pourra ! »

Arthur fut armé en grande pompe chevalier de lettres; il écrivit alors, sur le modèle de la *Gaule poétique,* un ouvrage intitulé le *Limousin poétique,* et M. d'Arlincourt lui dit avec tristesse:

« Le sang des preux a dégénéré; jette au feu ton *Limousin,* mon mignon: tu n'égaleras jamais Marchangy. »

Plus tard, il eut la fantaisie de composer un roman sur le modèle du *Solitaire,* et M. de Marchangy, se voilant alors d'un pan de son manteau, lui dit avec des larmes dans la voix:

« Mes espérances remontent au ciel; tu ne seras jamais d'Arlincourt. »

L'enfant était doux et humble de cœur. Excité par ses vieux amis, il avait longtemps aspiré à la première place; humilié du peu de succès de son ambition, il se résigna dès cet instant à ne jamais occuper dans le monde que le second rang. Cependant sa jeune ardeur se lassait à suivre les pas tremblants de ces deux patriarches de la chevalerie littéraire, Marchangy et d'Arlincourt; il médita de s'échapper et d'aller loin de ses mentors faire ses premières armes au grand soleil.

Arthur mit dans le secret la fée Hyperbole, sa marraine, qui l'envoya dans un nuage de carton lumineux à la résidence de l'illustre Lamartine, dont la chevalerie, un peu gâtée au contact des bourgeois et du menu peuple, ne valait certes pas la chevalerie

antique et pure des auteurs du *Solitaire* et de la *Gaule poétique.*

Cependant l'auteur des *Méditations* raillait inconsidérément ses deux vénérables devanciers.

« Gentil page, dit-il au blond Arthur, ne mens pas, car ce serait traîtrise. Tu as été élevé dans les principes littéraires de la Table-Ronde; je vois que le commencement de tes phrases ressemble à celles de Marchangy, et la fin à celles de d'Arlincourt.

— Si vous le voulez, répliqua dextrement Arthur, comme il faut toujours un milieu entre le commencement et la fin, le milieu de mes phrases, qui ne ressemble encore à rien, ressemblera désormais aux vôtres. »

En disant cela, il rougissait, moitié confusion, moitié admiration, n'osant, par respect, descendre de son nuage de carton lumineux. Cet embarras plut à Lamartine, qui lui tendit la main et lui donna l'accolade chevaleresque.

« Je te prends, lui dit-il, pour mon servant d'armes dans les seuls tournois où l'on puisse briller aujourd'hui. Porte haut ma bannière et ne faillis point; car si dans la mêlée tu manquais à ton devoir, je te donnerais courtoisement du plat de ma lance devant toutes les dames du tournoi. Et comme tu dois toujours garder *l'impartialité de la distance,* tu t'appelleras désormais LE VICOMTE OUBLY DE SAINT-SOUVENIR. »

C'est ainsi que le jeune Arthur fut armé rédacteur

en chef d'un journal chevaleresque, sous la surveillance de l'illustre Lamartine. Son style devint à peu près tricolore, comme il l'avait promis.

On y distinguait la nuance d'Arlincourt, la nuance Lamartine et la nuance Marchangy, flottant agréablement dans les brouillards.

Le tout était ravissant. De mémoire de critique, on n'avait jamais vu plus bel amphigouri!

Un Français, qui avait l'accent anglais, M. le comte d'Orsay, mort depuis en odeur de dandysme, affirmait hautement, devant son tailleur, qu'Arthur était le plus brillant des journalistes contemporains.

« Oui, après Lamartine, » répondait Arthur, le front vermeil.

Et virant, sans hésiter, sur son talon, le gentil vicomte courait aussitôt s'engager dans les compagnies franches, levées et soudoyées par le fameux argentier Émile de Girardin; puis il revenait, la main sur l'escarcelle et sur la conscience, prêter foi et hommage au paladin Lamartine, son vénéré maître et seigneur, déclarant, au surplus, que de l'argentier Girardin il ne recevrait de sa vie ni sou ni maille; en foi de quoi il tombait à genoux, les yeux humectés de douces larmes.

Je ne suis pas bien certain qu'en ce moment, tout ému qu'il était au fond du cœur, le chevalier Arthur ne songeât, sous sa visière, dans l'intérêt de sa fortune et de sa renommée, à s'attacher fidèlement à de plus

puissants personnages que le paladin Lamartine et l'argentier Girardin.

Justement, les clairons sonnaient devers Lutèce, annonçant le grand tournoi et carrousel où l'on devait se disputer la main d'une belle dame, veuve et reine, nommée la France.

Qui devait triompher?

Le chevalier Arthur se mit à rêver pour deviner : mais, comme il rêvait beaucoup plus qu'il ne devinait, et que c'était là du temps perdu, il prit fort adroitement le parti de supposer qu'ils triompheraient tous les quatre, les illustres poursuivants de la belle dame, veuve et reine.

Dès lors, que fit-il? Voyez la malice!

Arthur se rappela tout à la fois les leçons de ses maîtres, Marchangy et d'Arlincourt, Girardin et Lamartine; puis il se souvint qu'il était grand clerc, et qu'il avait quatre plumes passées dans sa ceinture, entre son escarcelle et son cornet.

« Je vais rédiger, dit-il, avec beaux paraphes, quatre études de mari pour madame la France.

« Mais pour rédiger des portraits historiques, ne faut-il pas être quelque peu historien? Je le serai donc, en toute conscience, et je chercherai de bonne foi, avec la finesse de mon entendement, la *lumière qui est le rayon de la vérité éternelle, la couleur qui est le reflet des temps écoulés, et l'émotion qui est la vie dans l'action qui revit.* Je veux ressembler à Hérodote

et à Tacite dans l'antiquité, à Commines et à Froissard du moyen âge, à Ségur, à Thierry et à Lamartine dans le temps présent. Fi des annalistes à la Thiers et à la Mignet: ce sont les voyageurs pédestres de l'histoire!

— Voyageur pédestre! le mot est bien dur! murmuraient à la ronde quelques bons gausseurs affriandés. S'il vous faut absolument, en haine des historiens pédestres, des historiens qui montent à cheval, prenez Franconi, cher Arthur. Mais peut-être aimez-vous mieux encore les historiens qui montent en ballon; alors prenez Godard! »

Tacite et Godard, en effet, Godard et Commines, Lamartine et Godard, Godard et Thierry, Ségur et Godard, Froissart et Godard, tel fut l'idéal historique du chevalier clerc, successeur d'Hérodote. Arthur monta en ballon avec ses quatre plumes; et là il écrivit...

De sa plume taillée en fleur de lis:

LE PORTRAIT DU COMTE DE CHAMBORD.

De sa plume taillée en baïonnette civique:

LE PORTRAIT DU PRINCE DE JOINVILLE.

De sa plume taillée en pique républicaine:

LE PORTRAIT DU GÉNÉRAL CAVAIGNAC.

De sa plume taillée en lance impériale:

LE PORTRAIT DU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON.

Puis il descendit de son ballon, muni de ses quatre portraits historiques, afin d'assister au grand tournoi.

Or il arriva que, sur les quatre poursuivants de la

belle dame, veuve et reine, nommée la France, il y en eut deux qui désertèrent prudemment la lice nationale: ce furent le petit-fils de saint Louis et le fils d'un autre Louis, surnommé Philippe, lequel ne sera jamais canonisé. Restèrent donc en présence, devant les juges du tournoi, le preux Cavaignac, fils de son père, et le propre neveu du grand Napoléoncle, mort à Sainte-Hélène, sous un saule pleureur.

Un instant, l'issue du tournoi parut douteuse ; mais l'ombre du grand Napoléoncle ayant tout à coup apparu aux juges, le preux Cavaignac fut vaincu. Arthur, qui n'avait point prévu l'apparition de l'illustre fantôme, et par conséquent n'avait pas cru au triomphe du prince-neveu, s'était mis à déchirer fort inconsidérément en très-petits morceaux la biographie du prince susdit. Et cela, voyez l'imprudence! sur les gradins mêmes de la lice nationale.

Mais, à la troisième fanfare des clairons, quand les juges proclamèrent pour la troisième fois le nom victorieux, des larmes de contrition, des larmes abondantes et sincères, roulèrent soudainement sur les joues d'Arthur, qui, tout en se frappant la poitrine, ramassa un à un dans sa robe et recolla bien vite sur son genou les cent menus morceaux de la biographie déchirée.

Le MEA CULPA d'Arthur fut le plus grand acte de sa vie, et le point de départ de sa merveilleuse fortune.

Devenu empereur des Francs, le prince-neveu lui tira l'oreille, et le fit asseoir parmi ses pairs, qui

étaient plus de douze, et qui se nommaient entre eux sénateurs. Puis, lui caressant le menton, comme il ne pouvait se lasser de le voir, il le dépêcha chez les Turcs avec le titre d'ambassadeur de France.

Ce qu'il allait faire et ce qu'il fit en Turquie, personne, en vérité, n'en a jamais rien su. Et je crois bien qu'Arthur lui-même ne le sait pas encore.

Il était sénateur et ambassadeur, voilà tout. Et maintenant, qu'est-ce qu'il est, le pauvre Arthur? *What is he?* comme dit, en langue anglicane, le titre en trois mots de ce fabliau.

A l'en croire, le vicomte Oubly de Saint-Souvenir ne serait pas son vrai nom : il s'appellerait le vicomte Arthur de La Guéronnière, gentilhomme limousin.

De Paris à Versailles et de Versailles à Paris, en chemin de fer, à pied, même en fiacre, il espère la restauration du gouvernement impérial, il attend le petit-neveu du grand Napoléoncle ; et il espère aussi un fauteuil de sénateur au Luxembourg, et il attend aussi une ambassade à Rome... ou à Pékin.

UN HOMME HEUREUX

Les gens heureux m'ont toujours paru aussi étonnants, aussi curieux, aussi enviables que les hommes doués en naissant de beauté ou de génie. L'aptitude au bonheur est un don mystérieux comme le génie et la beauté.

Oubliez les heureux! a dit un grand poëte, dans un moment d'extase lyrique. Les oublier? Pourquoi donc? Je crois, au contraire, qu'il faut les regarder de loin comme des illusions vivantes, les étudier de près comme d'insolentes énigmes, les protéger souvent et même les préserver comme des fontaines de consolation et des sources de comique.

Voilà pourquoi sans doute j'ai pris deux ou trois fois un vif plaisir à contempler le type le plus parfait de la félicité bourgeoise.

Nous sommes, s'il vous plaît, en 1866, et le *Constitutionnel* de ce matin vient de m'apprendre que le

solitaire de la rue de Rivoli publie enfin ses Mémoires, après avoir vu sans s'émouvoir passer sous ses fenêtres quatre ou cinq révolutions.

Ce solitaire rasé de près qui a fréquenté dans sa jeunesse le solitaire du vicomte d'Arlincourt, cet ermite jadis viveur qui a connu tous les ermites de M. de Jouy et respiré les premiers camélias à la boutonnière de Latour-Mézeray, cette ébauche de Mécène terminée en queue de mamamouchi, ce condamné au bonheur qui a tant fait rire les élus du guignon, cet épicurien à triple flanelle, invalide du plaisir et du succès, cet ancien directeur de la *Revue de Paris,* de l'Opéra et du *Constitutionnel,* qui a toujours eu la manie dirigeante sans le moindre esprit de direction; ce bourgeois de Paris resserré en son faux col comme le foie gras en terrine; ce brillant élève d'Armand Malitourne et de Saint-Omer, c'est évidemment M. le docteur Prudhomme... non, c'est le docteur Louis Véron.

O type primitif de tous les Barnums des deux mondes, candide charlatan, salut!

Le type se dégrade, m'a-t-on dit, il n'est que temps de le peindre. Recueilli dans sa solitude, il fait la moue à sa glace, en boudant les Tuileries de profil : le voilà dans cette belle attitude des bras croisés que lui recommandait autrefois M. Thiers. Le pouce à la palette... vite! Nous allons saisir le dernier sourire du célèbre bourgeois de Paris.

I

Montez avec moi l'escalier qu'a gravi Louis Bonaparte avant de devenir empereur. Je vous introduis dans ce grand salon dont le parquet de bois des îles est fastueusement recouvert de trois tapis, étalés en retraite l'un sur l'autre comme les jupes et sous-jupes d'une robe de théâtre. Ne cherchez pas le buste de Rachel, ne vous amusez pas aux tableaux : voici un bon Reynolds, voici le *Joseph vendu par ses frères,* un Decamps très-connu : passons. Et, sans trébucher aux trois tapis, allons nous accouder à ce fameux balcon d'où le fameux docteur a vu passer, quoi qu'il en dise, moins de révolutions que de gouvernements.

Cet homme aux yeux bridés, aux narines vivantes et aux lèvres mortes, ce gilet entr'ouvert, ce ventre déboutonné, cette large face au carcan dans le faux col historique, c'est le maître de céans qui vient de dîner dans sa solitude avec quelques mondains en pèlerinage.

Puisqu'il vient de dîner, il digère : respirons un peu, et voyons le solitaire au repos. L'haleine est régulière, le pouls naturel, le teint légèrement rosé, les mains placidement croisées sur le ventre; pas le moindre

symptôme d'indigestion ! Savez-vous sur ce dîneur un joli mot d'Armand Bertin qui me revient en mémoire ? « M. Louis Véron a du flair et pas de goût. » C'est un mot difficile à digérer, même à jeun.

Chut ! le maître s'éveille, et la conversation commence à bourdonner.

II

On cause à la fenêtre, en regardant le marronnier du 20 mars, des événements qui ont amené le second Empire.

« Le prince Louis, messieurs, m'a fait l'honneur de gravir cet escalier. »

Le docteur se lève, il salue le prince à travers l'espace, comme s'il le voyait distinctement, puis il se rassied devant une table chargée de papiers. Discours, proclamations, messages, décrets, programmes, articles de revues et de journaux, rien ne manque au docteur Véron de ce qui se rapporte à l'époque déjà lointaine où le *Constitutionnel* fut arraché par ses mains potelées et prudentes aux griffes diaboliques de M. Thiers. Ces documents épars, le vent les feuillète, et le docteur les lit, à bâtons rompus, d'une voix grasse et traînante.

« Ceci est textuellement dans le *Moniteur*, messieurs, ceci dans le *Siècle*, ceci dans le *Journal des Débats*, ceci dans le *Constitutionnel*. J'étais alors directeur absolu de ce dernier journal où le buste de M. Thiers, debout encore sur une cheminée, atteste la magnanimité de mon administration. Je dois rendre

cette justice à mes successeurs qu'ils ont aussi respecté mon buste qui est debout sur une autre cheminée. »

Le maître de la maison, tout en lisant, s'éparpille en digressions, se répand en anecdotes, et finit par accrocher tant bien que mal sa propre historiette à l'histoire de France.

« J'ai connu M. de Persigny, dit la voix grasse, et M. Molé aussi. J'ai eu le malheur de connaître M. Thiers. J'ai eu le plaisir de converser avec MM. Rouher et Baroche. M. Fould est venu dans ce salon. On m'a vu jadis chez M. Cunin-Gridaine. — J'ai baisé la main de Mlle Duchesnois, j'ai embrassé Mlle Georges dans une circonstance solennelle, Mlle Rachel fut mon enfant gâté, tout le monde le sait. »

Eh ! oui, tout le monde le sait, docteur ! tout le monde sait ce que vous croyez apprendre à tout le monde. Du nouveau, docteur, du nouveau !

Mais le docteur raconte encore comment il a connu, sous Louis-Philippe, et plus tôt, et plus tard, des centaines de personnages petits ou grands qui l'ont honoré de la plus insigne considération, mêlée de la plus noire confiance... pardon !... de la plus noire ingratitude.

Faire des ingrats, n'est-ce pas une des conditions du bonheur ?

Les ingrats du docteur Véron pourraient former un ban de réserve pour l'armée des futurs bienfaiteurs de l'humanité. M. Thiers a été ingrat ; M. Merruau, ingrat ; tout le *Constitutionnel*, ingrat, toute la Société des

gens de lettres, ingrate, et la France elle-même, la France de l'Empire que le docteur a protégée dans ses jours de belle humeur, la France tout entière, ingrate, archi-ingrate ! Tant d'ingratitude est un baume pour l'âme généreuse de l'homme heureux.

Tel est en son salon l'homme-type de la félicité bourgeoise. Il récite le *Moniteur*, déclame le *Constitutionnel*, en saupoudrant ses lectures de vieilles récriminations et d'anecdotes en poussière, en terreau, en humus, en miettes, en charpie.

Et vous vous imaginez peut-être que, chez le docteur Véron, cela s'appelle causer ? Non, cela s'appelle faire un livre. Je viens de vous expliquer tout uniment comment le bourgeois de Paris a composé ses Mémoires.

Les Mémoires de l'homme heureux ! Quel livre, quel chef-d'œuvre ! Cela ressemble, comme variété, comme unité, comme harmonie, à ce grand déménagement de tableaux qui se fait aux Champs-Élysées, le lendemain de l'Exposition. Les tableaux passent devant vous, en dansant, sur des crochets : la marche de l'Auvergnat règle la danse de ces figures peintes qu'il emporte sur son dos, couchées en travers, la tête en bas.

III

Dieu me garde de considérer le docteur au point de vue strictement littéraire! Ce n'est pas un talent que j'étudie, c'est une physionomie, un type, une situation. Je sais que le bourgeois de Paris n'est pas de la lignée de Saint-Simon, qu'il ne fait pas suite au cardinal de Retz, qu'il ne complète ni Bussy-Rabutin, ni Tallemant des Réaux, et qu'enfin il ne deviendra jamais un auteur classique. Je n'épluche donc pas ses phrases; je tourne autour de son fauteuil, pour le mieux voir.

Une découverte! une indiscrétion!

Le docteur Véron n'est pas bossu. Non, il n'est pas bossu, et c'est injuste. Sa tête le voulait; son cou, ce cou pudique, enfoui dans le faux col comme une fleur précieuse dans un cornet de papier, son cou et ses oreilles l'exigeaient; et c'était aussi le vœu de ses épaules qui semblent attendre depuis soixante ans un petit monde à soutenir. Mais s'il eût été bossu, comme il aurait eu trop d'esprit pour devenir un type, c'en était fait à tout jamais de cette divertissante curiosité parisienne qui a pris tout naturellement des airs de potiche pour figurer sur nos étagères et se mêler à notre bric-à-brac.

Ne négligeons pas nos curiosités, étiquetons nos magots : il est bon de mettre un peu d'ordre dans le bric-à-brac contemporain.

Ce jouvenceau de la Restauration, affilié à la Société des Bonnes-Lettres, cet homme agréable et positif de 1830, cet oncle *à la papa* de 1852, ce solitaire cossu de 1866, il faut le classer décidément dans cette famille toute parisienne de sceptiques discoureurs, de spéculateurs artistes, d'auteurs dramatiques et de comédiens à succès qui, tournant sans façon le dos à l'avenir, désirent avant tout respirer les bouquets des fêtes, recueillir les applaudissements et les bénéfices d'une soirée, avoir devant les yeux, au milieu de la foule, l'éblouissement du feu d'artifice qui éclate et va s'éteindre. Ils ont quelquefois loué le bouquet, payé les applaudissements, commandé le feu d'artifice. Eh! qu'importe ! Ils goûtent en ce cas une triple félicité : celle du spectateur, celle de l'acteur et celle du directeur. Tirez votre chapeau à ces hommes habiles ; riez, si vous pouvez, de ces gens heureux.

« Ai-je bien joué mon rôle ? » C'est un mot familier au docteur Véron, qui a fait d'assez bonnes études, et qui se souvient de l'empereur Auguste, quand il ne cite pas Cicéron pour plaire à Jules Janin. Il répète volontiers ce bon mot qui a dix-huit cents ans de bouteille, en prenant l'œuf frais du matin, depuis qu'il s'est mis au régime de l'œuf frais. Après deux gorgées de vieux vin de Bordeaux, il ajoute volontiers

avec l'emphase du charlatan : « Je n'ai jamais eu dans ma vie qu'un seul protecteur, un protecteur haut et puissant, le public.... Sa seule curiosité suffit à l'ambition d'un humble écrivain tel que moi. »

Ah ! vieux chérubin de la publicité !

Le docteur Véron, rendons-lui cette justice, a tout fait pour le public. Directeur de la *Revue de Paris,* il a inséré dans son recueil de la littérature romantique, paradoxale et même paroxiste, bien qu'il aimât les classiques et qu'il fût un homme de vie paisible et de sens rassis. Directeur de l'Opéra, il a joué de la musique allemande, bien qu'il adorât la musique italienne. Directeur du *Constitutionnel,* il a appelé au premier étage du journal le premier des Cassagnac, plume de guerre, malgré son goût de bourgeois pour les plumes pacifiques, et il a installé au rez-de-chaussée Eugène Sue, romancier socialiste, malgré sa tendresse pour les romanciers conservateurs. Est-ce assez de dévouement aux fantaisies du public ? Ce dévouement continu a été récompensé par un succès qui ne s'est jamais démenti depuis le triomphe de la fameuse pâte Regnault.

IV

Un solitaire de Port-Royal, le janséniste Nicole, a laissé échapper un jour cette honnête sentence, digne d'être méditée par un jésuite : « Il n'y a qu'une opinion de bonne : il faut être de l'avis de tout le monde. » Je crois que le solitaire de la rue de Rivoli a été sans le savoir un fervent disciple du solitaire de Port-Royal. Être de l'avis de tout le monde, cela signifie en bien des cas : constater et servir l'opinion de tout le monde. Ainsi commentée, la sentence de Nicole renferme tout le secret des prophètes positifs et des moralistes pratiques. On en peut déduire sans effort toute la science de la vie, toute la philosophie du bonheur.

Le docteur Véron a-t-il été heureux par principe, ou heureux par instinct? Je pense que chez lui, comme chez la plupart des gens heureux, l'instinct a créé la science, et que s'il a été un homme habile, c'est qu'il était né pour être heureux. En étudiant sa carrière de très-près, on peut se convaincre que l'habile homme avait non-seulement une invincible aptitude au bonheur, mais encore l'incapacité absolue d'être un seul instant malheureux.

Éprouve-t-il un échec, tant mieux ! Une disgrâce, Dieu soit béni ! Le bourgeois de Paris est un invulnérable, pour qui les pavés se capitonneraient d'eux-mêmes s'il tombait du haut de l'Arc de triomphe. Ce qui le sauve de tout mal, c'est qu'avec sa nature d'optimiste flâneur, amateur et baguenaudier, il trouve du bonheur à nier le plaisir qui lui échappe et s'écrie naïvement : « Ils sont trop verts ! » devant les hautes treilles qui défient les bonds des vieux renards.

Deux petites anecdotes, s'il vous plaît.

Dans le grand salon de la rue Rivoli, au beau temps où le *Constitutionnel* publiait les Mémoires de l'illustre docteur, trois petites colonnettes d'or, valant mille francs chacune, pyramidaient tous les dimanches sur la cheminée. Et si quelque visiteur ébloui risquait une œillade du côté des colonnettes :

« Ne faites pas attention, je viens de toucher ma semaine, » disait négligemment le docteur.

Trois mille francs par semaine, douze mille francs par mois ! Oui, ceci est historique, et je vous jure qu'il n'y a pas de quoi rire ; le docteur Véron était payé, en ce moment, au prix de Sainte-Beuve : cinq cents francs le feuilleton.

Quand il eut quitté pour jamais le *Constitutionnel*, on s'imagina bonnement que le joyeux docteur était tombé dans le marasme. Charles Monselet, ayant bien dîné, eut la vertueuse pensée d'aller consoler le solitaire. Il sonne, la porte s'ouvre : le bourgeois de

Paris jouait paisiblement au domino avec Sophie, sa gouvernante. Et le grand salon était illuminé comme pour une fête princière !

Monselet, en sortant, fit porter au docteur un bouquet de violettes. L'homme heureux ne comprit rien au bouquet.

UNE VESTALE LITTÉRAIRE

QUAND Mme d'Arbouville mourut, on sut par ses amis que Mme d'Arbouville avait écrit quelque chose et que cela s'imprimait sur très-beau papier. A ce bruit de salon, le public lettré retourna la tête : il fallut présenter Mme d'Arbouville au public.

Pour que cette cérémonie se fît décemment, on eut l'heureuse idée d'en confier tout le détail à un ancien ambassadeur, un académicien, un homme du grand monde qui avait cultivé les lettres, sans trop communiquer avec les gens du métier. M. de Barante, dans une courte introduction, donna d'un ton détaché quelques maigres renseignements sur l'œuvre et sur l'auteur; puis il ferma la porte au nez de ceux qui auraient voulu en savoir plus qu'il n'en voulait dire.

Sophie de Bazancourt, qui était à vingt ans Mme d'Arbouville, avait été élevée dans le salon de

Mme d'Houdetot, sa grand'mère. « Elle fut aussi l'enfant de la maison chez Mme de la Briche et Mme Molé ; elle vivait au milieu d'une société qui conservait les goûts et les manières du grand monde d'autrefois, en même temps qu'elle réunissait les hommes distingués d'une génération nouvelle. »

Quand elle se mit à écrire, ce fut pour elle-même :

« A peine cherchait-elle les suffrages de ses amis. Quelques poésies furent toutefois imprimées et distribuées exclusivement dans sa famille. Plus tard, pour concourir à une œuvre charitable, elle consentit à laisser imprimer plusieurs nouvelles dont on avait beaucoup parlé dans le monde où elle vivait... » Bref, les revues et les journaux ayant reproduit quelques-unes de ses nouvelles, on se détermina à joindre les écrits qui n'étaient pas publiés à ceux qui étaient déjà connus. Tout cela, prose et vers, forma un beau volume, le volume unique des écrivains timorés ou dédaigneux !

Les poésies de Mme d'Arbouville scintillent comme des reflets d'étoiles dans un vivier. Est-ce de la romance ennoblie ou de l'élégie négligée ? Ceci tient le milieu entre le joli vers et le beau vers ; on ne trouverait, j'en suis sûr, rien d'aussi parfait dans un album.

Mme d'Arbouville a goûté avec charme aux rêveries et aux sensations de Lamartine, d'Alfred de Vigny,

et de ce félin Sainte-Beuve qui disait à mi-voix, en ayant l'air de l'encenser du geste, chez M. Molé : « C'est un laideron tout noir, mais c'est une Vestale littéraire. » Poésies de Vestale, si l'on veut! Elles me plaisent surtout, parce que j'y trouve un élan de sympathie féminine vers la poésie faite homme.

J'aime la pièce de vers, un peu précieuse, qui a pour titre : « NE M'AIMEZ PAS. » Rarement le désir de l'Amitié, la crainte de l'Amour ont été aussi bien exprimés par une femme. J'en aime encore bien d'autres, dont je dirai pourtant qu'elles m'ont fait éprouver la sensation de ces Parisiens d'autrefois qui s'en allaient devant le Louvre acheter le plaisir de délivrer des oiseaux en cage. Je désirerais ouvrir du bout du doigt la volière poétique de Mme d'Arbouville. Ce serait comme un froufrou de petites ailes : les plus jolis vers s'envoleraient.

Arrivons aux Nouvelles : elles m'ont donné beaucoup à réfléchir, et voici mes réflexions.

Chez les âmes romanesques et poétiques, le besoin de souffrir est inné. Quand la destinée le laisse languir, c'est l'imagination qui l'excite et cherche à le satisfaire. L'imagination se donne alors à elle-même le spectacle raffiné de douleurs chimériques. Ce dilettantisme de la souffrance conduit ceux qui en sont atteints vers la porte des théâtres où se jouent les drames émouvants et les comédies sentimentales. On

s'assied dans une bonne loge, après un dîner exquis, et là, on verse de vraies larmes sur les infortunes des jeunes acteurs et sur les malheurs des jeunes actrices. Hors du théâtre même, on cherche avec anxiété, on découvre avec émotion des sujets d'élégie dramatique.

Un pot de violettes qui se fane sur l'appui d'une fenêtre, au détour d'une vieille rue, fait rêver de quelque jeune fille qui se flétrit elle-même, aux prises avec un travail ingrat, dans une mauvaise chambre habitée par des parents infirmes. Le jour où Mme d'Arbouville a entrevu les violettes fanées, elle a eu un de ces jolis frissons poétiques à la suite desquels on écrit *Résignation,* charmante petite nouvelle, tendrement imaginée dans une chambre bien chaude, et où l'on sent néanmoins toutes sortes de grâces frileuses dans le style.

Un autre jour, c'est sous les apparences du luxe qu'elle tâche de saisir l'énigme des destinées fatales. M. le comte de..., par exemple, et Mme la comtesse, sa femme, tous deux jeunes, riches et beaux, passent en calèche découverte, sur la grande avenue des Champs-Élysées, dans un nuage de poussière impertinente. Tandis que les promeneurs des contre-allées les regardent d'un œil oblique, et envient secrètement leur bonheur, un petit coupé très-élégant et très-mystérieux croise l'éblouissante calèche. Ce petit coupé, c'est l'abri roulant de l'imagination en quête d'émotions

extrêmement sombres. L'imagination met tout à coup la tête à la portière, et découvre sur le front du comte le pli révélateur de la destinée de la comtesse. Plus de doute! il y a un abîme de misère sous cette apparence de bonheur. L'imagination laisse retomber le store et se pelotonne rêveuse au fond du coupé. Le jour où le coupé de l'imagination a rencontré la calèche énigmatique, Mme d'Arbouville, tout effarouchée, a rêvé sous sa voilette le conte lugubre de *Luiggina*.

Cette *Luiggina* m'a donné la chair de poule, je l'avoue. Il y a là une quantité de noms espagnols et italiens qui feraient frémir le baudrier d'un gendarme. Ah! quand les esprits délicats et recueillis se passent la fantaisie du cauchemar, ils ne s'arrêtent point, je vous jure, à mi-chemin de l'horrible. Fiez-vous aux petites mains blanches pour broyer du noir : très-innocemment elles plongeront jusqu'au coude dans les chaudières de Macbeth ou les baquets à la Radcliffe.

Je suppose qu'au faubourg Saint-Honoré, dans le plus paisible des salons, ou à Champlâtreux, chez M. Molé, on aura demandé un soir à notre Schérazade un joli conte rose et bleu, où tout respirât la joie et l'enchantement du paradis. « Hé bien! voilà mon conte, aura-t-elle dit; riez et souriez si vous pouvez. » Aimable badinage d'une âme trop heureuse! Dès les premiers mots, les visages s'allongent ; il y a

dans *Luiggina* quatre morts d'homme, deux agonies, un duel, un suicide, sans compter que deux frères sont sur le point de s'entr'égorger et que le conte aboutit à un épouvantable enlèvement... Oh! des sels, des sels! Voilà tout ce beau monde qui se pâme!

L'Histoire hollandaise est un petit chef-d'œuvre. Avant de raconter, Mme d'Arbouville décrit; c'est là son procédé, qui n'est pas trop mauvais, car il a été employé par Walter Scott, qui savait très-bien qu'une habile description, au début d'un roman, fait l'effet d'une belle ouverture d'opéra. Notre Balzac, si différent de Walter Scott, a souvent orchestré, lui aussi, de savantes et gracieuses ouvertures de roman.

Dans un coin des Pays-Bas, s'élève une maison de briques séparée de la rivière par une verte prairie : c'est la calme demeure de tous les Van Amberg, père, frère, mère et enfants : le père, un type inflexible de la tyrannie domestique ; le frère, Guillaume, un esprit juste et timide, un cœur bon, une âme contemplative; la mère, une fleur d'Espagne qui s'étiole insensiblement dans les serres des Van Amberg. Parmi les enfants il y en a deux, Wilhelmine et Marie, qui semblent de vraies tulipes de Hollande ; mais Christine, la plus jeune, est une vraie fleur de Castille comme sa mère. Celle-ci, on veut l'élever en tulipe comme ses sœurs: car M. Van Amberg, pour l'éducation de ses filles, a

des entêtements de *fou-tulipier*. Christine et sa mère, après avoir essayé de résister, courbent la tête et meurent. Le dénoûment de ce petit roman est saisissant et neuf. Quand Mme Van Amberg a succombé à toute une vie de souffrances, Christine est enfermée par son père dans un couvent de la Visitation. La pauvre enfant s'était éprise de l'étudiant Herbert, qui, ne pouvant l'obtenir en mariage, prend le parti de l'enlever. Reprise par son père et condamnée à la vie des religieuses, Christine, désespérée, remplit le couvent de ses cris. Herbert! Herbert! voilà son dieu! Elle ne connaît pas celui qui permet de cloître les amoureuses. Cinq ans s'écoulent : M. Van Amberg, ruiné, fugitif, consent au mariage d'Herbert et de Christine. On va donc chercher Christine au couvent; hélas! il n'y a plus de Christine, il n'y a que sœur Marthe-Marguerite! La règle monastique a transformé cette enfant rebelle; mais en la transformant elle l'a brisée. La jeune novice meurt en prenant le voile. Ce changement si dramatique est analysé par Mme d'Arbouville avec la discrète pénétration d'un confesseur, et cela sans qu'aucune déclamation religieuse vienne se mêler aux péripéties de cette touchante destinée.

J'ai voulu savoir ce qu'avaient pensé de Mme d'Arbouville deux femmes dont le nom a été plus retentissant que le sien, Mme de Récamier et Mme Swetchine. Chez Mme de Récamier, on ne l'avait pas lue; chez Mme Swetchine, un mot de hautaine pitié avait exprimé

l'opinion de toute la chapelle : « Quel dommage ! ce n'est qu'un talent orléaniste. » Vous en souvient-il, monsieur de Falloux?

Talent orléaniste! Vestale littéraire! On ne peut pourtant pas la condamner, cette patricienne, pour avoir fréquenté le salon de Mme Molé, ni lui crier anathème, à cette Vestale, pour s'être réchauffée au feu sacré.

Aurais-je peint ici la DERNIÈRE VESTALE, comme Firmin Maillard a peint les DERNIERS BOHÈMES? Je le regretterais : car j'ai toujours préféré les vestales littéraires du temps de Sainte-Beuve à tous nos bas-bleus politiques, comme je préfère encore la Bohème du temps de Banville et de Mürger à tous ces rôdeurs de boulevard, à toutes ces bouches béantes du perron de la Bourse, que j'appelle avec dégoût la Bohème du million.

FIN.

APPENDICE

APPENDICE

I

Dans mes conversations avec Léon Gozlan, j'ai oublié de mentionner deux sujets que le spirituel causeur ramenait souvent : la poésie et les femmes. Gozlan n'aimait pas la *forme rimée,* quoiqu'il eût dans sa jeunesse écrit tout un volume de vers. Pour lui, la poésie, indépendamment de la rime et du mètre, c'était « la pensée idéalisée, le choix dans les images, l'aristocratie dans l'expression, certaine vérité d'exquise convention reçue entre les gens de goût depuis plusieurs siècles. » Il se croyait, en ce sens, poëte en prose, quoiqu'il ne fût qu'un artiste. L'était-il en vers? Je n'aurai, pour résoudre la question, qu'à citer de lui la pièce intitulée *la Pipe du mousse.* On verra, d'un coup d'œil, à quels excès peut se porter le plus ingénieux prosateur, lorsqu'il lui prend envie d'emprunter aux versificateurs leur moule à pâtisserie. *La Pipe du mousse* semble avoir été dictée par un bègue à un nègre.

LA PIPE DU MOUSSE.

Elle me fut donnée au jour de mon départ,
Cette pipe qui m'est si chère,
Le jour que je montai sur le brick *le Jean-Bart*,
Le jour où je quittai ma mère.

J'avais dix ans alors, j'étais mousse, et le soir,
Quand des pleurs mouillèrent ma joue,
Quand la terre filait au loin, j'allai m'asseoir,
Pleurant et fumant, à la proue.

Et tout ne fut bientôt à mon œil qui tournait,
L'eau, le ciel, la terre et la brume,
Près de moi, loin de moi, sous mon petit bonnet,
Que jets de fumée et d'écume.

Au bout de quelques mois, le fer et le goudron,
En grimpant du pont à la hune,
Avaient tout déchiré, paletot, chapeau rond;
Mais ma pipe était déjà brune.

On devient homme et fort à la mer : je grandis;
Mes bras étaient couverts d'écailles,
Et lorsque je serrais dans mes dix doigts roidis,
On eût cru sentir des tenailles.

A Malte, je connus, car au débarquement
Nous touchâmes quatre mois d'arrhes,
Majorcaine, avec qui je fis du sentiment.
Que j'aimais ses yeux baléares !

Je me croyais aimé; rien ne m'allait au cœur,
Quand la nuit était embaumée,
Comme de marier sous l'oranger en fleur
L'amour du soir et la fumée.

C'est ce qui me perdit, car ma belle abhorrait
Le tabac : elle était sauvage.
Si bien qu'au bout d'un mois celle qui m'adorait
Aima le maître d'équipage.

Je ne la perçai pas avec un espadon
Comme un Corse que haine exalte ;
Je n'allai pas non plus lui demander pardon;
En fumant je partis pour Malte.

En fumant, j'arrivai jusques au Sénégal.
Ma poche était fort maltraitée !
Dans ma bourse on voyait comme dans un cristal,
Mais ma pipe était culottée.

Oh! n'allez pas chercher sous les eaux du Pérou
Les belles perles dans la nacre
Que les reines de France enchaînent à leur cou,
Que les rois portent à leur sacre.

Quelle perle eût valu cet objet de si peu,
Mais qui me traçait mon histoire,
Cette pipe déjà, qu'on voyait, par le feu,
Et moitié blanche, et moitié noire?

II

« Le grand, l'immense succès de Balzac lui est venu par les femmes, a dit Gozlan. Elles ont adoré en lui l'homme qui a su prolonger indéfiniment chez elles l'âge d'aimer et d'être aimées, l'écrivain qui a pris le parti héroïque de les présenter toujours comme victimes, même comme victimes de leur propre infidélité. » Gozlan, bien loin de partager cet optimisme romanesque, avait sur les femmes les opinions d'un moraliste satirique du XVIIe siècle, ou, mieux encore, d'un auteur comique du XVIIIe. C'est assez dire qu'il trouva toujours ridicules les prétentions de ceux qui ont voulu glorifier exclusivement ou même émanciper le sexe charmant aux dépens du nôtre.

Plus d'accord avec Molière qu'avec nos romanciers et nos réformateurs, il exprima très-spirituellement en 1848 son sentiment sur le caractère et le rôle des femmes dans le *Journal* d'Alphonse Karr. Nous extrayons de cette feuille le piquant article auquel nous venons de faire allusion :

UN PARAGRAPHE EN FAVEUR DES FEMMES.

« L'Assemblée nationale a eu raison de fermer aux femmes la porte des clubs, où elles auraient achevé

de perdre les quelques restes de grâce qui les distinguent encore des hommes. Pendant quelque temps il n'est pas mal qu'il y ait encore deux sexes; plus tard on verra...

« Nous aussi nous avons gémi autrefois sur les malheurs des femmes dans la société... Mais quand nous ne voulions que leur ôter leurs chaînes, d'autres brisaient leur ceinture. Et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que nous ne sommes pas sûr qu'elles aient des chaînes, et qu'il est évident qu'elles portent une ceinture...

« ... Voyez-vous d'ici les partis physiologiques qui se formeraient à côté des partis exclusivement politiques : le parti des vieilles femmes représentantes en face du parti des jeunes femmes représentantes; le parti des veuves et le parti des femmes mariées, puis les nuances politiques se compliquant des nuances de cheveux : on aurait le parti blond, le parti brun, le parti châtain, le parti maigre constitutionnel, le parti gras républicain. On s'y perd. Dieu nous garde de cette invasion! La France y laisserait sa dernière vertu.

« Figurez-vous les Bouches-du-Rhône, ce département si distingué, envoyant des bouquetières et des cuisinières à l'Assemblée; et le département du Finistère se faisant représenter par de nobles marquises et de fières duchesses. Mais ces dames s'arracheraient les yeux, elles se battraient, elles se... Plus d'une fois

le président serait obligé de rappeler les représentantes à la pudeur, tandis qu'il inviterait les représentants à se voiler...

« La nature veut que la femme soit l'éternel contraste de l'homme, pour que l'homme soit charmé par la différence, attiré par la curiosité, tenu en haleine par le désir. Du jour où les femmes porteront un pantalon et un paletot, la population s'arrêtera...

« Si on leur conférait le droit de faire des insurrections, on ne suppose pas pourquoi on ne leur accorderait pas le droit bien plus politique de les réprimer. Et une chambre ayant des femmes pour représentants, une chambre composée d'hommes et de femmes ne nous rassurerait guère sur sa parfaite indépendance. On craint les influences, mais celles du regard, de la toilette, de la grâce, l'influence de deux mains se rencontrant dans l'urne; mais celle de la parole qui est si entraînante chez certains députés quand ils ne sont pas à la tribune; mais la buvette, mais les *pas perdus*, mais les couloirs sombres, mais le jardin de la présidence avec ses voluptueux acacias, où l'on se rencontrerait si souvent par hasard!

« Et quand elles seraient à la chambre et au club, qui gérerait la maison? qui salerait le potage? qui répondrait aux visiteurs? qui soignerait les enfants? Le mari peut-être!... »

Cela n'est-il pas concluant, en 1875 comme en

1848? Gozlan rirait bien, s'il vivait encore, en voyant le progrès qu'ont fait les théories de Condorcet, répétées de nos jours par John Stuart Mill, et défendues récemment par une femme, Mlle Daubié, auteur de *la Femme pauvre au* XIXe *siècle,* ouvrage couronné par l'Académie de Lyon.

TABLE

Pages.

Petite conversation entre l'auteur et le lecteur. 1

Sainte-Beuve 9

Léon Gozlan, sa vie et son esprit. 25

Stendhal. 87

Thiers et Mignet 137

M. ou Mgr Dupanloup 145

Le R. P. Lacordaire 157

Alfred de Vigny. 171

Mon Béranger, souvenir 179

Auguste Brizeux et Frédéric Mistral 189

Gérard de Nerval. 203

Gustave Planche 215

Feu Saint-Marc Girardin et feu Nisard 227

J. Michelet il y a cent ans. 235

Philarète Chasles et M. Saint-René Taillandier 245

Pages.
Auguste de Chatillon. 259
Alphonse Daudet. 269
What is he?. 281
Un Homme heureux. 291
Une Vestale littéraire. 305
Appendice 315

41 22159

ERRATUM

Page 19, ligne 19, au lieu de *doux est,* lisez : *est doux.*

Imprimé

PAR J. CLAYE

POUR

ALPH. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

LES SENSATIONS
D'UN JURÉ

VINGT FIGURES CONTEMPORAINES

PAR

HIPPOLYTE BABOU

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXV

COLLECTION LEMERRE
(CLASSIQUES FRANÇAIS)

Volumes in-8° écu, imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume (*la Pléiade* exceptée), 10 fr.
Chaque ouvrage est orné du portrait de l'auteur.

LA PLÉIADE FRANÇOISE
(XVI° SIÈCLE)

RONSARD, DU BELLAY, REMI BELLEAU, JODELLE
BAÏF, DORAT ET PONTUS DE TYARD

Avec Notes & Glossaire
Par CH. MARTY-LAVEAUX
15 vol. in-8° écu, portraits.
Chaque volume, tiré à 250 exemplaires, 25 francs.
Les quatre premiers volumes sont en vente.

RABELAIS. ŒUVRES COMPLÈTES, avec notes et glossaire par CH. MARTY-LAVEAUX, 5 volumes in-8°. (Les trois premiers volumes sont en vente.) Chaque volume. . 10 fr.
15 Eaux-fortes pour illustrer les œuvres de Rabelais dessinées par BRAQUEMOND. . . . . 20 fr.
LA BRUYÈRE. LES CARACTÈRES OU LES MŒURS DE CE SIÈCLE, avec notice et notes par CHARLES ASSELINEAU, 2 volumes in-8°. Chaque volume. . . . . 10 fr.
MONTAIGNE. LES ESSAIS, avec notice, notes et glossaire par MM. COURBET et ROYER, 5 volumes in-8°. Les deux premiers volumes sont en vente. Chaque vol. 10 fr.
AGRIPPA D'AUBIGNÉ. ŒUVRES COMPLÈTES, 5 volumes in-8°. (Les deux premiers volumes sont en vente.) Chaque volume. . . . . 10 fr.

EN PRÉPARATION :

Villon. — Regnier. — Corneille. — Molière. — Racine.
La Fontaine. — Boileau. — Bossuet. — Fénelon. — Pascal.
La Rochefoucauld, &c., &c.

Il est fait, de cette collection, un tirage sur grand papier au prix de 25 fr. le volume sur papier de Hollande; 40 fr. sur papier de Chine & 40 fr. sur papier Whatman.